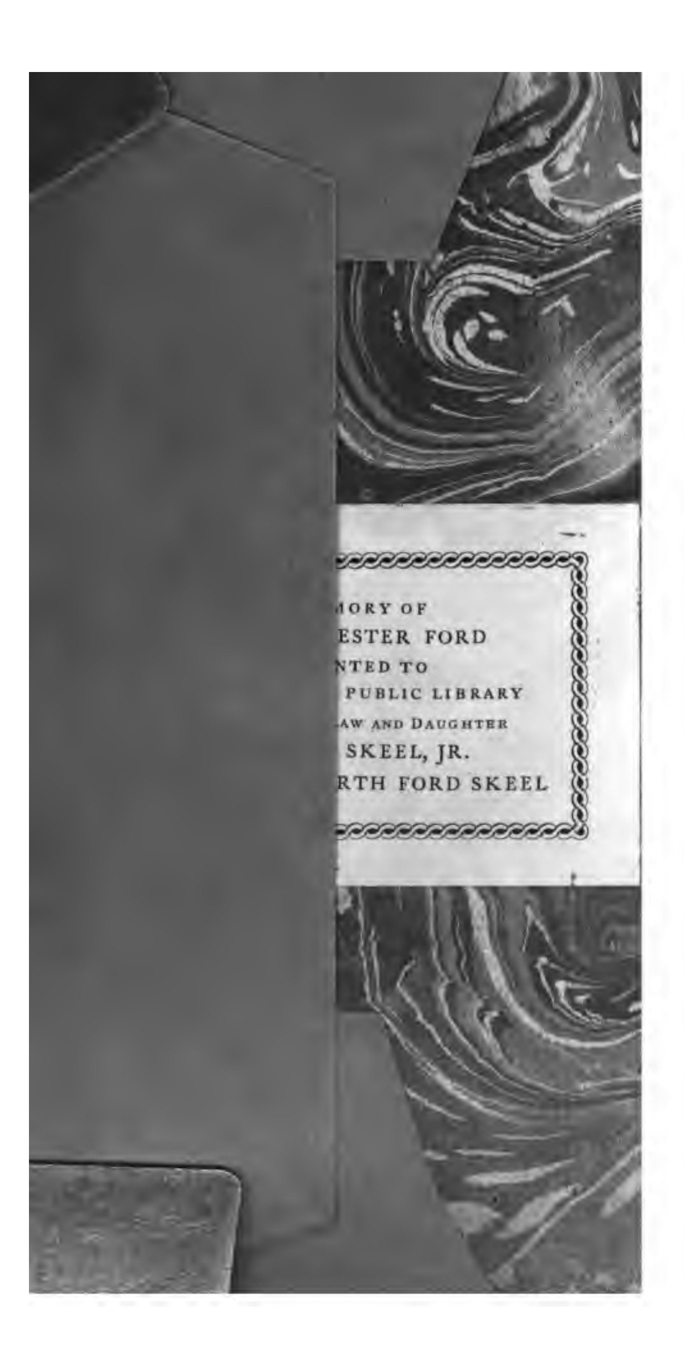

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00540685 9



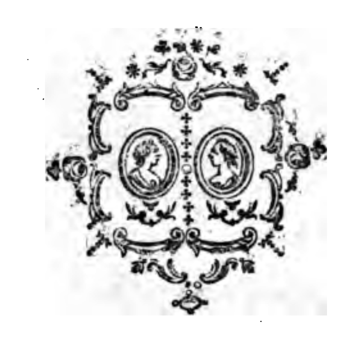
MORY OF
ESTER FORD
NTED TO
PUBLIC LIBRARY
AW AND DAUGHTER
SKEEL, JR.
RTH FORD SKEEL



DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMERICAINS,

PAR M. DE P***.

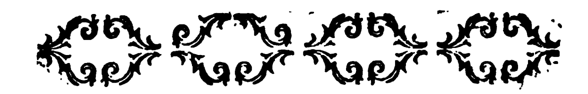
TOME TROISIÉME.



A BERLIN.

M. DCC. LXXI.

M. Son



PRÉFACE.

SI l'on n'avoit pas attaqué les *Recherches Philoſophiques* devant une Compagnie auſſi illuſtre que l'Académie de Berlin, on auroit eu beaucoup de raiſons pour ne jamais répondre, quand même on ſe ſeroit imaginé qu'on gardoit le ſilence, parce qu'on y étoit réduit.

Aujourd'hui on répond, parce qu'on reſpecte infiniment l'Académie de Berlin : ſi elle n'a pas déſapprouvé le projet de réfuter les *Recherches Philoſophiques*, j'eſpere qu'elle ne déſapprouvera pas non plus le projet de les juſ-

tifier. Car enfin la défenſe eſt de droit naturel.

Le Public va être inſtruit : il pourra juger. (*)

(*) La critique que l'on ſe propoſe d'examiner, eſt intitulée : *Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, contre les Recherches Philoſophiques de M. de P., par Dom Pernety, Abbé de Burgel, des Académies Royales de Pruſſe & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe.* Elle contient, ſans compter la Préface, 116 pages.





DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.



CHAPITRE PREMIER.

Observations préliminaires.

I.

LE critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques* avec tant d'aigreur, ou si peu de modération, a bien plus pensé à déclamer contre l'Auteur, qu'à citer des preuves contre son ouvrage. Cette maniere de critiquer n'est point bonne, parce qu'elle n'est pas instructive. Je citerai des preuves, & éviterai les déclamations : car quand on discute un sujet si vaste & si important, il faut au moins être modéré ; sans

quoi on ne discerne plus les choses ; on accorde tout à l'imagination & rien au jugement.

Que seroit-ce donc si l'on avoit autant d'animosité à repousser les coups qu'on en a eu à les porter ? Alors on ne feroit que se donner inutilement en spectacle par de vaines querelles littéraires ; tandis qu'on peut recueillir tant de faits intéressants, bien plus propres à éclaircir la difficulté que tant de mauvaises raisons dites avec tant de dureté.

II.

L'Auteur a travaillé pendant neuf ans à son livre : le critique à fait en deux ou trois heures une Dissertation contre ce livre, & il ne veut pas que le public juge du livre tel qu'il est ; mais tel qu'il le dépeint dans sa Dissertation. Ce qui paroît un peu injuste.

III.

On accuse l'Auteur *d'avoir, par une noire envie, décrié les Américains, afin d'humilier l'espece humaine.* Ensuite on l'accuse, à chaque page, *d'avoir trop loué les peuples de l'Europe.*

Ainsi les peuples de l'Europe ne font pas partie de l'espece humaine, ou il n'est pas vrai que l'Auteur ait voulu humilier l'espece humaine. Il a voulu démontrer l'avantage infini qu'a la vie sociale sur la vie sauvage, l'avantage infini qu'ont les habitans de l'Europe sur les indigenes du nouveau monde.

Les nations qui ont produit d'aussi grands hommes que Newton, Locke, Leibnitz, Descartes, Bayle, Montesquieu, S'gravesend, ne sont pas seulement supérieures, mais infiniment supérieures aux barbares de l'Amérique, qui ne savent ni lire, ni écrire, ni compter au-delà de leurs doigts. Si l'Auteur eût osé mettre la chose en doute, jamais son ouvrage n'eût mérité de voir le jour.

IV.

Voici les termes du critique.

Les Sauvages de l'Amérique sont parvenus natu-

rellement à ce degré de Philosophie dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fondement. (*)

Ainsi Marc Aurele & Julien, qui étoient Stoïciens, n'étoient pas Philosophes; & les Anthropophages du nouveau Monde sont Philosophes.

Je conçois que le critique a pris l'insensibilité brutale des Sauvages, qui est un effet de leur tempérament & de leur stupidité, pour un effet de leurs principes. C'est tout confondre.

V.

Mais voyons donc après tout, s'il est vrai que M. de P.; ait autant *décrié les Américains*, qu'on le dit.

Au commencement du seiziéme siecle, comme l'observe M. de Bougainville, les Théologiens soutinrent, dans les écoles, que les Américains n'étoient pas des *hommes*, & qu'ils n'avoient point d'ame. L'atroce Sepulveda soutint qu'on pouvoit les massacrer, sans commettre un péché véniel.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* ne cesse de répéter qu'on a eu tort de refuser aux Américains le titre d'hommes, & qu'on a eu encore plus grand tort de les massacrer. Il n'a donc pas autant décrié les Américains, que ces terribles Théologiens du seiziéme siecle : il plaint le sort des Indiens abrutis, il gémit, à chaque page, sur leurs malheurs; il n'y a pas un mot, dans son livre, qui ne respire l'amour de l'humanité : il tâche même de pallier les crimes inouis dont on a accusé les peuples de l'Amérique les moins barbares: il dit qu'on ne doit pas croire que les Mexicains immoloient vingt mille hommes tous les ans à une idole. Cependant qu'on lise l'*Histoire générale de l'Amérique*, publiée en 1768 & en 1769, par le Pere Touron, & on y verra que ce religieux ne forme pas le moindre doute sur ce nombre effroyable de

---

(*) Pag. 227.

victimes humaines, égorgées annuellement par les bourreaux du Mexique. Ainsi l'Auteur, loin d'avoir calomnié les Américains, comme le critique le dit, (*) a, au contraire, fait tous ses efforts pour les justifier sur bien des points: il tâche aussi de démontrer que tous les Auteurs des relations & tous les Historiens ont exagéré le nombre des peuples Anthropophages qu'on a trouvés au nouveau Monde. Enfin il a rendu la mémoire des déprédateurs Espagnols, plus odieuse qu'aucun écrivain ne l'avoit fait avant lui: il n'appelle Pizarre qu'un voleur; il n'appelle Cortez qu'un brigand: il assure que Vasco Nunnez étoit un monstre infâme, digne du dernier supplice. Il est vrai qu'il nomme Christophe Colomb un grand-homme, & il le méritoit: la sévérité qu'on lui a reprochée, il en avoit besoin pour contenir les Espagnols ses mortels ennemis, & qui ne pouvoient lui pardonner d'être Italien, & d'avoir découvert un nouveau Monde: plus il s'intéressoit à la conservation des Américains, & plus on l'accusoit de trahir Ferdinand & Isabelle. Les Indiens pleurerent sa mort: ils perdirent en lui un protecteur, & trouverent dans Ovando qui lui succéda, le tyran le plus féroce & le plus dénaturé de tous les Castillans qui passerent de l'ancien Monde dans le nouveau.

L'auteur devoit-il, après tout cela, s'attendre qu'un critique viendroit l'accuser d'avoir porté une noire envie aux Omaguas, aux Iroquois & surtout aux Hurons? On voit par là combien il est

---

(*) Pour prouver combien le critique est modéré dans ses termes & dans ses imputations, il suffit de citer ici un passage de sa Dissertation. *Pag.* 8.

»A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le »peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire »de la mélancolie, & délayé ses couleurs dans le fiel »de l'envie, dont tous les traits semblent avoir été »placés & conduits, non par la philosophie qu'il annonce »avoir présidé à son ouvrage, mais par un amour-propre »offensé, par un parti pris d'humilier la nature humaine.

difficile, avec les meilleures intentions, de satisfaire tout le monde. Au reste il me paroît peu probable que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* auroit envié le sort des Hurons. Voilà tout ce qu'on peut répondre à de pareilles imputations.

J'entre maintenant en matiere.





CHAPITRE II.

De la dégénération des Européans établis en Amérique.

L'Auteur a non-seulement soutenu que les Américains étoient une race d'hommes dégénérés par l'inclémence du climat; mais il a encore assuré que les Européans, qui vont s'établir en Amérique, y dégénerent aussi. On connoît les preuves incontestables qu'il a citées, & voici une nouvelle preuve, tirée d'un ouvrage qui étoit sous presse à Paris, tandis qu'on imprimoit les *Recherches Philosophiques* à Berlin, sans que les Auteurs ayent été en correspondance les uns avec les autres.

» Dans l'Amérique septentrionale les Européans » dégénerent sensiblement, & leur constitution » s'altere à mesure que les générations se multi» plient. On a remarqué, dans la derniere guerre, » que les hommes nés en Amérique, ne pouvoient » pas supporter aussi long-tems que ceux qui » étoient venus d'Europe, les travaux des siéges, » & la fatigue des voyages de mer : ils mouroient » en grand nombre. Il leur est pareillement im» possible d'habiter un autre climat, sans être su» jets à quantité d'accidents qui les font pé» rir. » [*]

Voilà donc cette dégénération progressive dans l'espece humaine, dont il est parlé dans les *Recherches Philosophiques*. Comme c'est un fait

(*) *Histoire Naturelle & Politique de la Pensilvanie*, pag. 237, Paris 1768. Cet Ouvrage n'est pas tiré des Mémoires de quelques voyageurs inconnus, mais des Observations de deux célèbres Naturalistes MM. Bertrand & Calm.

très-important, très-singulier ; comme c'est un fait qui sert de base à l'hypothese de l'Auteur, le critique devoit s'attacher à démontrer qu'il est faux, ou il devoit, suivant l'équité, l'admettre comme vrai. Cependant il ne fait ni l'un ni l'autre. A l'entendre parler, il semble qu'il lui suffisoit de prendre la plume pour composer une réfutation dans les formes ; mais qu'il me permette de lui faire observer qu'il a trop changé l'état de la question, & trop peu approfondi les choses, pour pouvoir les traiter avec quelque précision. Aussi ne donne-t-il aucune observation sur l'Histoire Naturelle de l'homme : il a mieux aimé employer la morale, des compilations extraites du compilateur Gueudeville, & enfin des raisonnements à perte de vue.

Quand on attaque un livre écrit sur une science, il faut se servir d'arguments tirés de cette science, & non d'une autre.





CHAPITRE III.

Continuation.

L'Auteur a dit que les Créoles, ou les Européans nés en Amérique, qui ont étudié dans les Universités de Mexico, de Lima, dans le College de Santa Fé, n'ont jamais écrit un bon livre.

Pour démontrer que cette assertion est fausse, il falloit absolument citer un bon livre écrit par des Créoles; mais le critique s'en est bien gardé; il n'a donc pas réfuté l'Auteur sur l'article des Créoles, qui se ressentiront encore long-temps de cet affoiblissement qu'essuie la constitution de l'homme sous le climat de l'Amérique. Je dirai, dans le Chapitre VII, que la précocité de l'esprit semble être la vraie cause du peu de capacité qu'ils ont pour réussir dans les lettres, & cela est d'autant plus probable, que l'on a aussi bien remarqué ce phénomene parmi les Créoles du Nord, que parmi ceux qui sont nés dans les provinces méridionales.

Il est bien étonnant que les sciences n'ayent jamais pu fleurir dans toute une moitié du Monde, dans tout un hémisphere de notre Globe. Les Américains avant la découverte de leur pays, étoient bien éloignés d'avoir fait fleurir les sciences dont ils ne connoissoient pas même les noms; & depuis la découverte elles n'ont encore fait aucun progrès sensible. On peut néanmoins assurer qu'elles commenceront à paroître plutôt dans l'Amérique septentrionale que dans les parties du Sud. Le contraire est précisément arrivé dans notre continent, où le Nord a été civilisé par les sciences venues du midi. La cause de ceci est que les Colonies Angloises travaillent avec une ferveur

incroyable à défricher le terrein, à purifier l'air, à faire écouler les eaux marécageuses; tandis que les Espagnols & les Portugais, qui occupent les meilleures provinces méridionales, y ont contracté toute la paresse des indigenes. Il est bien vrai, comme je le ferai voir dans la suite, que les Colonies Angloises avoient espéré de pouvoir, en moins de temps, changer beaucoup plus le climat du nouveau Monde; mais il n'y a pas de doute qu'elles n'y parviennent avec le temps.





CHAPITRE IV.

Caracteres de l'abâtardissement des Indigenes de l'Amérique.

LEs premiers Espagnols qui allerent en Amérique débarquerent, comme on sait, dans l'Isle de S. Domingue, qui se nommoit alors Hayti : ils furent bien surpris d'y trouver des hommes *dont l'indolence & la paresse formoient le caractere dominant, qui étoient simple & sans ambition, qui ne s'occupoient pas du lendemain : après avoir mangé & dansé une partie du jour, ils passoient le reste du temps à dormir : le plus grand nombre n'avoient ni esprit ni mémoire. Ils étoient presque nuds, & s'enivroient souvent de Tabac* (*)

L'étonnement augmenta ; lorsqu'en pénétrant plus avant dans le nouveau Monde on vit que tous les Américains étoient imberbes ; que tout leur corps étoit dépilé comme celui des Eunuques, qu'ils paroissoient presqu'insensibles en amour, qu'ils avoient du lait, ou une espece de substance laiteuse dans leurs mammelles, qu'ils ne pouvoient ni soulever, ni porter des fardeaux. La surprise augmenta encore, lorsqu'on s'apperçut malheureusement que les hommes & les femmes y étoient atteints du mal vénérien. On avoit vu, on avoit oui parler des pays sauvages ; mais on n'avoit jamais rien vu d'aussi sauvage que l'état où on dé-

[*] Tel est le portrait que le Pere Touron donne de ces Indiens, dans son *Histoire générale de l'Amérique*, qui vient de paroître ; & il n'a rien dit qui n'ait été puisé dans Oviedo, dans Pierre d'Angleria & dans Charlevoix. Le critique se fâchera sans doute contre le Pere Touron, parce qu'il refuse l'esprit & la mémoire à ces Indiens, ainsi que l'a fait Mr. de P.

couvrit l'Amérique. Les habitants y étoient non-seulement paresseux ; mais si ennemis du travail que la disette même n'avoit pu les forcer à devenir cultivateurs dans les cantons les plus stériles.

Ils voyageoient plutôt qu'ils n'habitoient dans leur pays ; tant ils s'intéressoient peu à l'amélioration & au défrichement de cette terre abandonnée à elle-même, où l'on les voyoit errer, attendant tout de la Nature, & rien de leur travail, & rien encore de leur industrie. Aussi le gibier, dit M. de Buffon, étoit-il infiniment plus répandu dans tout le Nord du nouveau Monde, que les hommes.

Cette dépopulation & ces symptômes dont je viens de parler, prouvent de la maniere la plus sensible que l'espece humaine y avoit essuyé une altération dans ses facultés physiques & morales. Il étoit du devoir du critique de démontrer que ces symptômes indiqués par l'Auteur, n'ont jamais existé ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il n'ait entrepris cette démonstration. Jamais écrivain n'a examiné plus superficiellement que lui, les qualités corporelles & intellectuelles des Indiens occidentaux.

On a observé que, parmi toutes les peuplades qui s'étendent dans une longueur de plus de treize cents lieues, depuis le détroit de Bahama jusqu'au détroit de Davis, on ne rencontre pas un homme qui ait de la barbe. Si c'étoit un effet du froid, de l'âpreté du climat, il faudroit trouver au moins des hommes barbus dans les provinces les plus tempérées de la Zone Torride ; mais les Péruviens qui habitent sous la ligne sont tous aussi naturellement imberbes. (*) Ce caractere singulier servit d'argument à ces Théologiens qui soutinrent que les Américains n'étoient pas des *Hommes*. Ils n'ont pas, disoit-on, le signe de la virilité que

---

[*] *Dom Juan, Voyage au Pérou*. Tom. II, p. 235.

là Nature a donné à tous les peuples du Monde; hormis à eux seuls.

Il faut convenir que c'est là un phénomene extraordinaire, soit que la cause en existe dans le climat, comme quelques-uns l'ont prétendu ; soit qu'elle réside dans le sang même de cette race pusillanime, ce qui est bien plus probable.

Quand ces Américains virent pour la premiere fois des Espagnols à longue barbe, ils perdirent dès-lors le courage : *car comment pourrions-nous, résister*, s'écrierent-ils, *à des hommes qui ont des cheveux dans le visage, & qui sont si robustes qu'ils soulevent des fardeaux que nous ne saurions seulement remuer ?* Les Péruviens parurent les moins épouvantés à la vue des Espagnols : ils crurent même qu'ils étoient lâches & efféminés ; mais ils se détromperent bien-tôt.

Il faut observer que les Sauvages en général sont, indépendamment de l'altération de leur tempérament, moins forts que les peuples civilisés, parce que ces Sauvages ne travaillent jamais ; & on sait combien le travail fortifie les nerfs : je crois aussi que la nourriture y influe beaucoup.



CHAPITRE V.

De la tiédeur en amour des Américains.

JE ferai voir dans un autre Chapitre, que le critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué; mais ce qu'il y a de bien pis, c'est que quand l'Auteur cite des faits, le critique les altere & en déduit des conséquences qu'on n'en sauroit déduire. Par là il est arrivé qu'il parle souvent du moral, lorsqu'il est question du physique.

L'insensibilité des Américains en amour est un fait très-surprenant, & dans lequel l'Auteur a trouvé, comme je viens de le dire, une nouvelle preuve pour démontrer l'affoiblissement de la complexion de cette espece d'hommes dégradés.

Le critique en admettant précisément le même fait, raisonne ainsi.

„ On ne voit jamais parmi les Américains cette „ fureur aveugle que nous appellons amour. Leur „ amitié, leur tendresse, quoique vive & animée, „ ne les entraîne jamais dans ces emportemens, „ & ne les porte pas à ces excès que l'amour ins- „ pire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes „ ni filles n'ont occasionné des désordres chez eux. „ Les femmes sont sages & les maris aussi, non par „ indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils „ conservent de dénouer, quand ils veulent, le „ lien du mariage. (*) Avant que de raisonner ainsi sur les effets, il falloit beaucoup mieux approfondir les causes.

Pourquoi l'amour, la plus violente des passions,

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, &c. pag. 72. t.

la premiere passion des êtres animés, avoit-il beaucoup moins de pouvoir sur le cœur des Américains, que sur celui des autres hommes? Voilà la difficulté. Or l'Auteur l'a expliquée.

1. Parce que la vie sauvage ralentit cette passion plus ou moins, suivant le climat ; comme Hippocrate l'avoit déja observé de son temps, lorsqu'il nous a tracé cette admirable peinture des mœurs des Scythes, qu'on ne sauroit voir sans étonnement.

2. Parce que les Américains étoient des hommes affoiblis, énervés, & par conséquent bien moins sensibles que les autres individus de notre espece que l'amour peut transporter hors d'eux-mêmes, qu'il peut conduire aux plus grandes actions, aux plus grands plaisirs imaginables, aux plus grands maux imaginables.

L'indolence, la tranquillité des Américains, sont des phénomenes qui dérogent à la loi générale & à l'ordre naturel ; mais peut-on en découvrir les causes ailleurs que là où l'Auteur les a découvertes? Voilà ce que je demande à tout homme éclairé.

Dire que les Américains ne sont jamais transportés d'amour, *parce qu'ils savent, en se mariant, qu'ils conservent la liberté de dénouer le lien du mariage*, c'est dire une chose étrange, & c'est néanmoins ce que le critique a dit. On voit bien qu'il a parlé du moral, lorsqu'il s'agissoit du physique, & qu'il a tellement obscurci les notions les plus claires, qu'on ne sauroit se persuader qu'il ait connu le sujet sur lequel il a écrit.

L'Auteur a parlé de cet amour qui précéde le mariage ; il a parlé de cet amour purement physique, qui ne tient absolument à aucune institution sociale, & qui n'en connoît aucune. Dans les pays de notre continent où la répudiation est établie les hommes sont aussi sensibles à l'amour, & peut-être davantage, que dans les pays de notre continent où le mariage est indissoluble.

Tout cela ne devroit pas être ainsi, suivant le critique, qui ne s'est pas apperçu qu'il alléguoit non-seulement une cause fausse, mais une cause absurde.

Quand on aime éperdument, on ne lit pas les jurisconsultes comme Charondas, ni les casuistes comme Sanchez, pour savoir ce qu'ils ont dit pour ou contre la dissolution du mariage; mais on aime éperdument. *Quis enim modus adsit amori?*

Les loix sont des institutions humaines : ce sont les préjugés des peuples, ou ceux des législateurs, mais l'empire de la beauté & cet invincible penchant qui réunit les sexes, est une institution de la Nature par où la société commence : ce grand principe de la sociabilité ayant manqué, ou s'étant affoibli dans l'ame des Sauvages, ils n'en sont tombés que plus avant dans l'abrutissement & dans un désordre qui comprend en lui tous les désordres possibles. Chez eux la condition des femmes est si malheureuse, qu'on ne peut y penser sans s'attrendrir : ils les maltraitent, les outragent, les accablent de tout le fardeau d'une famille errante de forêts en forêts : ils les méprisent & les abandonnent très-souvent lorsqu'elles sont enceintes. Le critique ne trouve aucun inconvénient dans cet affreux mépris où le sexe est tombé parmi ces barbares. Comment n'a-t-il pas vu que l'amour eût réparé tous ces maux, & que le désordre est toujours là où l'amour n'est point?

Il n'est pas étonnant que de tels hommes ne connoissent d'autres mariages, que des associations fortuites, aussi faciles à rompre qu'à contracter; & par un autre malheur, la Nature n'a point donné aux femmes Américaines les charmes de la beauté : elles sont tellement disgraciées de ce côté là, elles ressemblent si fort aux hommes, que, sans de certaines marques, on a d'abord de la peine à les distinguer par leur physionomie. On a observé, que plus un peuple est sauvage, plus

les femmes y ressemblent aux hommes ; & sur tout en Amérique où ces hommes sont imberbes. Parmi les Dellawares, dit Mittelberger, il est difficile de distinguer les sexes au visage. Il n'y a donc pas là de beau sexe.





CHAPITRE VI.

De la dépopulation du nouveau Monde.

» EN général, l'Amérique n'a jamais pu être » aussi peuplée que l'Europe & l'Asie: elle est cou- » verte de marécages immenses qui rendent l'air » très-mal sain ; la terre y produit un nombre » prodigieux de poisons : les flêches trempées dans » le suc de ces herbes venimeuses, font des playes » toujours mortelles. La Nature enfin avoit don- » né aux Américains beaucoup moins d'industrie » qu'aux hommes de l'ancien Monde. Toutes ces » causes ensemble ont pu nuire beaucoup à la » population. (*)

Ce passage de M. de Voltaire contient bien des choses en peu de mots : mais il ne contient pas une seule proposition qui n'ait été formellement contredite par Dom Pernety, & cependant Dom Pernety n'a pas démontré qu'une seule de ces propositions soit fausse. En effet, comment eût-il pu nier qu'il n'y ait en Amérique d'immenses marécages, d'où il sort nécessairement des brouillards qui y rendent l'atmosphere plus humide que dans les autres contrées du monde ? Comment eût-il pu nier qu'il ne naisse en Amérique un nombre prodigieux de végétaux & de serpens vénimeux ; puisque ces plantes & ces reptiles sont connus & décrits par les naturalistes ?

Mr. de Buffon rapporte que la dépopulation du nouveau Monde, étoit encore plus grande qu'on ne l'a cru : il assûre que Mr. Fabri a parcouru, dans le Nord de l'Amérique, de très-vas-

(*) *Philosophie de l'Histoire*, pag. 45.

tes terreins, & que, quand il s'éloignoit des rivieres, il lui arrivoit souvent de marcher plusieurs jours sans voir ni des habitations humaines, ni aucune trace, ni aucun indice qu'il y en ait jamais eu.

Ces considérations ont porté Mr. de Buffon à penser que les hommes ne s'étoient répandus dans cette partie du nouveau continent que depuis peu. Ce sentiment n'a point été adopté par l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui s'est fondé sur la différence essentielle qu'on observe entre les langues Américaines & les langues Tartares: cependant si les hommes s'étoient introduits récemment dans ces contrées, ce ne pourroit avoir été que par le Kamschatka; & alors on n'auroit pas trouvé, parmi tous les peuples Américains, la tradition constante de leur retraite sur les montagnes, pendant que les plaines & les vallées étoient inondées. On conçoit, pour peu qu'on y réfléchisse, qu'une telle tradition prouve absolument que les Américains avoient habité ce pays depuis une infinité de siecles.

Lorsque M. Bertrand montra à quelques Sauvages du Nord, des productions marines, & des coquillages fossiles, tirés des *Montagnes bleues* qui se prolongent depuis le Canada jusqu'à la Caroline, ces Sauvages lui dirent que rien n'étoit moins étonnant, que de trouver des coquillages autour des *Montagnes bleues*, puisqu'ils savoient, par l'ancienne parole (*), que la mer les avoit environnées. Or, si ces peuples étoient venus d'ailleurs, ils n'auroient jamais pu donner de tels éclaircissements sur les révolutions arrivées chez eux, dans des temps qui ne peuvent être que très-reculés; mais qui sont néanmoins de beaucoup postérieurs à l'époque du dernier déluge, survenu dans notre continent. C'est à cette inondation que

---

(*) Ils appellent ainsi la tradition.

le nouveau Monde a éprouvée plus tard que l'ancien, que l'Auteur a rapporté comme à une source commune, & la dépopulation de l'Amérique, & l'état horrible où on l'a trouvé, & l'affoiblissement des nations qui y habitoient. Le critique, qui n'a pas discuté les choses, se contente d'accuser l'Auteur d'avoir soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu dans l'hémisphere opposé au nôtre. Je démontrerai jusqu'à l'évidence, que les *Recherches Philosophiques* ont été entreprises dans la vue de détruire ce systême de l'organisation récente, & cependant le critique impute à l'Auteur cette même hypothèse qu'il a combattue de toutes ses forces. Je souhaiterois qu'il eût mieux compris l'ouvrage qu'il a attaqué.

On a fait observer que c'est le destin des peuples Sauvages de s'éteindre, lorsque des nations policées viennent s'établir parmi eux : cela est très-vrai par rapport au Nord de l'Amérique : beaucoup de personnes assurent que, si les Anglois continuent à y étendre leurs établissements, on n'y verra plus de Sauvages. Car, au lieu de se mettre à cultiver la terre, ils reculent devant les habitations des Européans, s'enfoncent de plus en plus dans les bois, & se replient ou vers les Assénipoils, ou vers la Baye de Hudson : comme ils ne peuvent se rapprocher de la sorte sans se nuire les uns aux autres, ils dépérissent, & dépériront de plus en plus, s'ils ne deviennent cultivateurs, ce qu'on n'oseroit pas même espérer. Les cinq nations confédérées du Canada, les Mohawks, les Senekas, les Oneydœs, les Onondagas & les Cayugas, qui faisoient la principale, ou pour mieux dire l'unique force de l'Amérique septentrionale, en 1530, temps auquel elles mettoient quinze mille hommes sur pied, ne sauroient aujourd'hui rassembler trois mille guerriers, dans un pays plus grand que l'Allemagne. Les François les ont souvent été chercher dans leurs retraites, & les ont détruites autant qu'ils ont pu,

Ces Sauvages avoient jadis la mauvaise coutume de déclarer la guerre, lorsqu'ils étoient enivrés d'eau-de-vie ou de rhum qui leur donnoit tant de courage, qu'ils juroient solemnellement d'exterminer jusqu'au dernier des Européans; mais comme cette bravoure artificielle ne se soutenoit pas, ils perdoient du monde dans toutes les expéditions qu'ils entreprenoient. Enfin, à force de s'enivrer de rhum & de déclarer la guerre, ils sont réduits à rien. Ils ont eu aussi la simplicité de vendre leur pays; plus je réfléchis à ces ventes, & plus elles me paroissent nulles; car, comme je le dirai dans un autre ouvrage, le Sauvage est mineur respectivement à l'homme policé, & quand il vend sa patrie, il ne connoît ni la valeur de ce qu'il reçoit, ni la valeur de ce qu'il donne: aussi les Dellawares & tous ceux qui, comme eux, ont vendu de vastes terreins, s'en sont-ils repentis quelquefois le jour même, quelquefois un mois après le contrat.



CHAPITRE VII.

De la facilité à enfanter en Amérique ; du terme de la vie parmi les Américains & les Créoles ; & du petit nombre d'hommes contrefaits qu'on rencontre chez les Sauvages.

En Europe & dans plusieurs endroits de l'Asie, comme dans la Géorgie, la Mingrelie & la Circassie, où le sang est très-beau & l'espece humaine perfectionnée, les femmes accouchent avec douleur. En Amérique, où le sang n'est pas beau, & l'espece énervée, les femmes enfantent sans douleur & avec une facilité étonnante. (*)

En prenant les pays de l'Europe l'un portant l'autre, on trouve que, sur cent femmes en couches, il en meurt plus qu'une ; & en Amérique sur mille femmes en couches, il en meurt à peu près une. Cependant notre ancien continent est fort peuplé, & le nouveau continent est un desert relativement à son étendue : ainsi cette grande facilité que les femmes y ont à enfanter est accompagnée d'une grande infécondité. C'est donc là un dérangement dans la constitution du sexe : car il y a des cantons aux Indes orientales & sur-tout dans les provinces les plus méridionales de la Chine, où les femmes se délivrent de leur fruit avec autant de facilité que les Américaines : mais loin d'être stériles comme elles, leur fécondité surpasse celle des Européanes.

Ainsi l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a pris la facilité à enfanter pour un caractere

---

(*) Voyez les *Recherches Philosophiques*, tom. I, p. 44.

d'affoibliſſement, qu'en tant qu'elle eſt accompagnée de cette ſtérilité qu'on remarque parmi les femmes du nouveau Monde, qui ceſſent ordinairement d'avoir des enfants à 36 ans.

On ne peut attribuer la dépopulation de l'Amérique aux maſſacres des Eſpagnols; puiſqu'il a paſſé dans les Indes occidentales plus d'Européans qu'on n'y a détruit d'indigenes; & ſi l'on comptoit les Negres, on trouveroit que le nouveau continent a plus reçu d'hommes de l'ancien Monde, qu'il n'en exiſtoit au moment de la découverte.

Le critique dit juſqu'à deux fois, que les *Américains vivent des ſiécles.* (*) A cela je réponds que de telles exagérations peuvent être bonnes dans une Diſſertation où l'on n'examine pas les choſes; mais qu'elles ne ſauroient trouver place dans un livre où l'on s'attache à examiner les choſes.

Comme les Sauvages ne ſavent pas compter, & qu'ils n'ont ni calendriers, ni époques, ils ignorent l'année de leur naiſſance, & il eſt très-difficile de connoître au juſte leur âge. Chez quelques peuplades on met tous les ans une noix, ou un caillou dans un panier: c'eſt-là le dépôt de leurs archives & de leurs annales, qu'on ne conſerve qu'auſſi long-temps que le village reſte dans un même lieu; car quand la peuplade change de demeure, on fait un autre panier, & on commence de nouveau à y jetter des cailloux; mais chaque individu n'en ignore pas moins le nombre d'années qu'il a vécu, & en effet cette connoiſſance intéreſſe très-peu les Sauvages. Ils vivent en général, auſſi long-temps que les autres hommes: le mal vénérien n'eſt qu'une affection de leur tempérament, qui ne les tue pas plus que la lepre tuoit les lépreux, leſquels parvenoient

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, pag. 30 & 46.

souvent à 80 ans, & poussoient quelquefois leur carriere au-delà de ce terme.

Quant à la durée de la vie parmi les Créoles, elle paroît être plus courte qu'en Europe : car comme leur raison se développe plutôt, c'est une preuve qu'ils parviennent en moins de temps à la puberté ; de sorte qu'ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre.

C'est d'après les propres expressions de Dom Juan, qu'il est dit dans les *Recherches Philosophiques*, que les Créoles de l'Amérique méridionale acquierent la maturité de ce qu'on peut appeller parmi eux l'esprit, avant que les enfants de l'Europe y atteignent ; mais cette faculté s'éteint d'autant plus promptement, qu'elle se manifeste plus promptement. Et voilà pourquoi on dit d'eux, qu'ils sont déja aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir. Or cette observation de Dom Juan sur les Créoles du Sud de l'Amérique, est exactement conforme à l'observation qu'on a faite sur les Créoles du Nord de l'Amérique, ce qui est sans doute très-étonnant.

» Nous ne devons pas omettre une remarque » singuliere qu'on fait au sujet des habitants de la » Pensilvanie. Il semble que la Nature agisse plus » rapidement dans ces contrées qu'en Europe ; » car l'on voit la raison devancer la maturité de » l'âge. Il n'est pas rare de trouver de petits gar- » çons en état de répondre à des questions fort » au-dessus de leur âge, avec autant de justesse & » de bons sens, que s'ils étoient déjà des hommes. » Il est vrai qu'ils ne parviennent pas à la même » vieillesse que les Européans. Il est sans exemple » qu'un habitant né dans ces climats, ait atteint » quatre-vingt ou quatre-vingt-dix ans. On ne » parle ici que des hommes d'origine Européane ; » car pour les Sauvages, qui sont les anciens ha- » bitants du pays, on voit encore des vieillards » parmi eux ; mais ils sont en bien plus petit nom-

» tre qu'anciennement. » *Hist. Naturelle de la Pensilvanie*, page 236.

Cette précocité de la raison dans les Créoles de l'Amérique, explique naturellement pourquoi ils ne sauroient réussir dans les sciences: leur entendement baisse à mesure qu'ils avancent : ils ont trop d'esprit dans cet âge où les autres enfants apprennent à lire, & ils n'ont déja plus d'esprit dans cet âge où les autres hommes étudient ce qu'on leur a enseigné dans leur jeunesse. Tout cela est un effet nécessaire de la dégénération que l'espece humaine éprouve chez eux.

L'Auteur a expliqué pourquoi on ne rencontre point parmi les peuples véritablement sauvages, des aveugles, des muets, des boiteux, & enfin des hommes contrefaits (*), puisqu'on y détruit les enfants qui naissent avec des défauts semblables. A Lacédémone on ne voyoit jamais de bossus, ni des personnes ausquelles il manquoit naturellement quelque membre: Cela n'est pas surprenant, puisqu'on y jettoit les enfants nés avec de telles difformités, dans cette voirie qu'on osoit nommer le *Lieu du dépôt* au pied du mont Taygete.

Il est vrai qu'il naît moins d'enfants difformes parmi les Sauvages, que chez les peuples policés; mais la raison n'en est pas dans la vigueur de la complexion de ces Sauvages, qui d'abord sont moins ardents dans l'amour, & qui, vivant dans un état où le travail leur est inconnu, ne disloquent pas leurs membres en soulevant des fardeaux, en conduisant des machines, en élevant des édifices; enfin, comme ils n'ont pas des arts, ils n'ont pas aussi les maladies des artisants. Les grandes courses, que les femmes enceintes y entreprennent

---

[*] A l'article des *Hermaphrodites*, & de la *Circoncision*.

nent à la ſuite des chaſſeurs, les font quelquefois avorter ; mais il eſt rare que la violence du mouvement eſtropie l'embrion : nous obſervons exactement la même choſe parmi les femelles de certains animaux ſauvages, & même de certains animaux domeſtiques, comme les chiens, dont on fait chaſſer les femelles pleines, ſans qu'il en réſulte aucun accident ſenſible par rapport aux petits dont elles ſe délivrent ; tandis que les vaches, qui ſe meuvent ſi lentement produiſent fort ſouvent des veaux monſtrueux, ou difformes ; & cela eſt très-rare parmi les chiens [*].

Dès que les Péruviens ſont devenus ſujets de l'Eſpagne, on a été étonné de voir naître parmi eux plus d'ndividus eſtropiés qu'on n'en rencontre en Europe : cela eſt occaſionné d'un côté par les travaux auxquels on les ſoumet, & de l'autre parce qu'on ne leur permet plus de maſſacrer les enfants qui en venant au monde ont quelque membre de trop, ou de moins, ou la colomne vertébrale courbée.

Quant aux aveugles, il ne ſauroit s'en trouver chez les peuples purement chaſſeurs & pêcheurs, où perſonne n'aide perſonne, & où l'on maſſacre même les vieillards qui manquent de force pour ſe nourrir eux-mêmes. Là, dis-je, les aveugles meurent de faim, ou bien on les tuent : car,

(*) Il ſe peut bien que dans les quadrupedes le fœtus ne ſouffre pas tant par le mouvement de la mere que dans l'eſpece humaine : auſſi faut-il convenir que les femmes ſauvages, dans les derniers mois de leur groſſeſſe, ne peuvent ſuivre les chaſſeurs, & retreut alors dans les cabanes, ou au fond des bois. J'ai lu, dans une relation, que parmi les Tapuias, elles ne nouent pas le cordon ombilical à leurs enfants, ce qui m'a beaucoup étonné. Les voyageurs pourroient nous apprendre encore bien des choſes curieuſes ſur les mœurs des Sauvages : ſi l'on ne noue pas le cordon à leurs enfants, il faut qu'ils ſe ſervent d'un ligament ou de quelque autre pratique ſemblable.

pour chasser & pour pêcher, il faut l'usage des yeux. Parmi les peuples bergers tels que les Lappons, on rencontre fréquemment des aveugles; mais comme il est très-aisé de les nourrir de chair, ou de lait de Rhenne, au fond d'une cabane, on est bien éloigné de les laisser périr de faim, & encore bien plus éloigné d'attenter à leurs jours, comme le font les Sauvages de l'Amérique, qui en courant dans des bois épais, ne sauroient conduire des vieillards & beaucoup moins des aveugles.

Cet état, où l'on sacrifie, où l'on abandonne les personnes infirmes ou décrépites, est le dernier des états où l'homme puisse être réduit. Mais le critique, qui voit tous les désordres imaginables parmi les nations civilisées de l'Europe, ne voit aucun désordre chez les Sauvages du nouveau Monde: cependant ce qu'il prend pour la vigueur de leur complexion, est l'effet de leur barbarie & de leur brutalité; ce qu'il prend pour leur force, est précisément leur foiblesse.





CHAPITRE VIII.

Du portrait des Américains.

LE portrait que l'Auteur a donné des Américains, a été fortement attaqué par le critique, qui semble avoir choisi ce sujet pour déclamer à son aise : il prend même un ton imposant, & cependant il se trompe. Pour démontrer qu'il a tort, il suffit de mettre sous les yeux du Lecteur le passage suivant.

» J'ai cru reconnoître dans tous les Américains » un même fonds de caractere. L'insensibilité en » fait la base. Je laisse à décider si on la doit ho» norer du nom d'apathie, ou l'avilir par celui de » stupidité. Elle naît sans doute du petit nombre » de leurs idées qui ne s'étend pas au-delà de leurs » besoins. Gloutons jusqu'à la voracité, quand ils » ont de quoi se satisfaire ; sobres, quand la né» cessité les y oblige, jusqu'à se passer de tout sans » paroître rien desirer : pusillanimes & poltrons » jusqu'à l'excès, si l'yvresse ne les transporte pas ; » ennemis du travail ; indifférents à tout motif de » gloire, d'honneur ou de reconnoissance ; uni» quement occupés de l'objet présent & toujours » déterminés par lui ; sans inquiétudes pour l'ave» nir, incapables de prévoyance & de reflexion ; » se livrant, quand rien ne les gêne, à une joye » puérile, qu'ils manifestent par des sauts & des » éclats de rire immodérés, sans objet & sans des» sein : ils passent leur vie sans penser, & ils vieil» lissent sans sortir de l'enfance, dont ils con» servent tous les defauts ».

» Si ces reproches ne regardoient que les Indiens » de quelques provinces du Pérou, auxquels il ne » manque que le nom d'esclaves, on pourroit

» croire que cette eſpece d'abrutiſſement naît de la
» ſervile dépendance où ils vivent ; l'exemple des
» Grecs modernes prouvant aſſez combien l'eſcla-
» vage eſt propre à dégrader les hommes. Mais les
» Indiens des Miſſions, & les Sauvages qui jouiſ-
» ſent de leur liberté, étant pour le moins auſſi
» bornés, pour ne pas dire auſſi ſtupides que les
» autres, on ne peut voir ſans humiliation, com-
» bien l'homme abandonné à la ſimple nature,
» privé d'éducation & de ſociété, differe peu de
» la bête.»

Tels ſont les termes de M. de la Condamine, dans *ſon Voyage ſur l'Amazone, pag*, 52 & 53.

Comme l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a rien dit de plus, ni de moins (*) que ce qui eſt contenu dans cet extrait, je ne conçois pas comment le critique a pu l'accuſer devant une des premieres Académies de l'Europe, d'en avoir impoſé ſans aucune retenue, ſans aucun reſpect quelconque pour la vérité, & d'avoir fait des Indiens occidentaux un portrait qui eſt tout d'imagination.

Je ſouhaiterois pouvoir juſtifier ce procédé, où la bonne foi manque ; mais cela eſt bien difficile. Au reſte, l'Auteur ſe repoſe ſur le témoignage qu'il a à ſe rendre à lui-même : il ſait que plus on lira l'hiſtoire de l'Amérique, & plus on s'appercevra qu'il n'a point avancé une ſeule propoſition ſans en avoir des preuves. Le plus grand reproche qu'on lui ait fait, eſt d'avoir relevé avec trop peu de ménagement, les erreurs où quelques voyageurs ſont tombés ; mais ces voyageurs lui ont été inconnus, il n'a parlé que de leurs ouvrages qu'il connoiſſoit : s'il avoit eu plus d'indulgence pour eux, il eût pris moins d'intérêt

(*) Il n'y a qu'à conſulter l'ouvrage de Mr. de P. pour ſe convaincre qu'il a ſuivi fidellement le paſſage qu'on vient de citer, ſans s'en écarter en un mot.

à sa vérité. Quand les voyageurs n'ont été ni naturalistes, ni philosophes, on ne sauroit assez se défier d'eux. M. de P. a adopté le fait rapporté par le Pere Charlevoix, dans l'*Histoire de la Nouvelle France*, touchant ce poil follet qui croît sur le corps des enfants sauvages, & qui se déracine vers le huitieme, ou le neuvieme jour, comme Charlevoix le dit. Cette observation lui paroît maintenant n'avoir pas été bien faite; parce qu'il soupçonne que ces prétendus poils ne sont que des *Crinons*, que les médecins & les naturalistes nomment *Vermes comedones* ou *crinones*: il est d'autant plus porté à le croire, qu'en effet les Sauvages sont fort sujets à différentes especes de vers, & que des voyageurs mal habiles ont pu aisément prendre ces insectes pour des cheveux, ou des poils; car ils y ressemblent exactement, comme leur nom l'indique assez. Or comme les *Crinons* attaquent aussi les enfants en Europe, cela fait disparoître tout le phénomene [*].

Je rapporte ce fait pour prouver, qu'on ne sauroit être trop en garde contre les relations, & que l'Auteur, après s'en être tant défié, auroit pu s'en défier davantage. Si le critique avoit fait de pareilles objections, on lui en eût été très-redevable; mais il ne s'est point du tout occupé de l'Histoire naturelle.

(*) Voyez *les Recherches Philosophiques*, p. 33. T. I.





CHAPITRE IX.

Continuation.

VOyons maintenant le portrait des Américains, tel que l'a fait le critique, qui y confond le physique & le moral. Voici ses termes.

» Les Américains, loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, » *ont tout ce qui caractérise la perfection* : belle taille, » corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, » aveugle, muet, ou affecté d'autres infirmités, si » communes dans notre continent; une santé fer- » me, vigoureuse, une vie qui passe ordinaire- » ment les bornes de la nôtre; *un esprit sain, ins- » truit, éclairé & guidé par une philosophie vraiment » naturelle, & non subordonnée comme la nôtre, aux » préjugés de l'éducation; une ame noble, courageu- » se, un cœur généreux, obligeant* : que faut-il de » plus à M. de P. pour être véritablement hom- » me? (*)

Il n'y a pas ici un mot qui s'accorde avec ce qu'on vient de lire dans M. de la Condamine, & cependant Dom Pernety ne nous apprend pas les motifs qui l'ont porté à démentir M. de la Condamine d'une façon si formelle. Pourquoi veut-il qu'on le croye sur sa parole, & qu'on refuse toute croyance à un philosophe qui a séjourné dix ans parmi ces Américains qu'il nous a dépeints tels qu'il les a vus? Je pense que tout homme raisonnable ne balancera point entre ces deux témoignages: on en croira toujours M. de la Condamine;

(*) *Dissertation sur les Américains*, p. 97 & 98.

quoiqu'en dise le critique (*), qui n'a été qu'aux isles Malouines où il n'a pas vu des Américains, ces isles n'ayant jamais été habitées.

Je vais examiner les choses plus en détail.

Ces Sauvages, qui ne *sont affectés d'aucune infirmité*, suivant le critique, ont néanmoins la lèpre écailleuse, endémique dans le Paraguai & le Tucuman : ils ont le *mal de Siam*, qui est endémique dans la plûpart des provinces méridionales de l'Amérique [**] : ils ont le mal vénérien, endémique dans tout le nouveau Monde, son véritable foyer : ils ont le corps tout dépilé, sont insensibles à l'amour, & sujets aux vers dont ils nourrissent différentes especes dans leurs intestins : la petite vérole fait parmi eux d'horribles ravages, & ils ne sont, comme on le voit, *affectés d'aucune indisposition.*

On n'a pas trouvé une seule peuplade en Amérique, qui n'eût des médecins : ce qui est fort singulier ; car on s'imagine ordinairement que chaque Sauvage sait se guérir lui-même, comme les Hottentots. On ne sauroit disconvenir que les Autmons, les Jongleurs, les Javais, les Boyés, les Alexis & les Piaies, qui sont les médecins des Sauvages du nouveau Monde, n'eussent quelques connoissances des simples, & sur tout des vulnéraires & des sudorifiques qu'ils employent contre le mal vénérien : ils assuroient avoir appris les propriétés de certaines plantes, en observant les animaux malades ; mais cela paroît aussi incertain que ce

(*) Je suis presque certain que Dom Pernety n'a jamais lu le voyage de Mr. de la Condamine, sans quoi il eût été plus réservé, ou eût parlé tout autrement qu'il n'a fait.

(**) C'est une inflammation au fondement, ou plutôt pour parler comme le Médecin Pison, *incendium & corruptio ani cum ulcere depascente, sine vel cum sanguinis fluxu dolorifico.* Hist. Nat. & Med. Indiæ, L. II. Cap. 14.

que disoient les Péruviens sur les vertus du *Quinquina*, qui leur avoient été indiquées, à ce qu'ils soutenoient, par les Lions de leur pays, qui pendant leur fievre alloient écorcher l'arbre du *Quinquina* (*). Quoiqu'il en soit, les médecins sauvages, & ceux mêmes qui savoient le mieux guérir le mal vénérien, n'ont jamais pu découvrir aucun spécifique pour arrêter les progrès de la petite vérole, qui tue tous ceux d'entre les Américains qui ne portent pas d'habits & qui se frottent de différens onguens : ces hommes ayant la peau très-dure & tous les pores bouchés par une couche de graisse, n'éprouvent pas comme les autres une éruption; mais une espece d'effervescence, à cause des efforts que fait la maladie pour trouver une issue. La lepre écailleuse est aussi plus difficile à guérir parmi les Mayetes de la Guiane, qui vont nuds, que parmi les Indiens habillés des Missions.

Quant à la *philosophie* de ces barbares, elle consiste à maltraiter d'une maniere inouie les femmes, s'enivrer de chica, d'eau-de-vie, de guldive; à fumer du tabac, à se faire éternellement la guerre, à enlever des chevelures, à tourmenter leurs prisonniers, à manger des hommes, à ne point cultiver la terre par paresse, a se tenir dans des cabanes enfumées. Que le Ciel nous préserve de ces philosophes-là ? Le critique assure, que *leur esprit est instruit & éclairé*. Oui, sans doute, puisqu'ils ne savent compter au-delà de leurs doigts, & qu'on ne peut leur apprendre ni à lire, ni à écrire. Il faut abuser étrangement des termes,

---

(*) Le Lion n'est pas sujet, comme on l'a prétendu, à une fievre éphemere : il est vrai qu'il rugit tous les jours assez reguliérement aux mêmes heures, & c'est sans doute ce rugissement qui a donné lieu à ce qu'on dit de sa fievre. Comme il mange beaucoup à la fois, il se peut bien qu'il lui survienne un frisson lorsqu'il digere. Mais je ne crois pas que ce frisson ait fait découvrir au Puma du Pérou le *Palo de Calenturas*.

pour oser mettre en fait que de tels hommes brutalement poussés par leur instinct animal, ne sachant modérer ni leur voracité, ni leur insatiable soif des liqueurs spiritueuses, ni leur haine, ni leur vengeance, ont une meilleure philosophie que les nations policées de l'ancien continent.

Le critique assure, dans sa préface, qu'il veut apprécier l'Amérique & les Américains à leur juste valeur. Qui se seroit attendu alors, qu'il soutiendroit, dans le cours de sa Dissertation, que les barbares du nouveau continent sont des philosophes supérieurs aux philosophes de l'Europe ? Voilà donc les Américains appréciés à leur juste valeur.

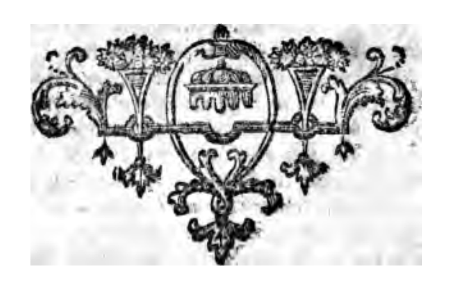
Ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est que le critique ne veut jamais que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle dans son systême. Il lui dit sans cesse : *Vous ne devez pas penser d'après vous-même ; vous devez penser comme moi : vous défendez vos opinions, vous devez les quitter, & adopter mes opinions : vous soutenez que les Sauvages de l'Amérique sont en tout inférieurs aux Européans. Et moi je prétends que les Sauvages du nouveau Monde sont très-supérieurs aux peuples de l'Europe; je ne puis le prouver; mais cela n'empêche pas que je n'aye raison, & que je ne vous procure de quoi vous guérir de votre prévention.* (*)

A cela je réponds que l'Auteur n'est pas opiniâtre; mais il n'est pas aussi imbécile : il soutiendra toujours que les nations policées ont un avantage infini sur ces hordes de Sauvages qui errent dans les forêts obscures de l'Amérique, sans arts, sans industrie, sans se connoître eux-mêmes, ni leurs semblables; & sans avoir une supériorité bien marquée sur les bêtes, comme l'observe Mr. de la Condamine.

J'ai expliqué au Chapitre VII. pourquoi on ne

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 39.

rencontre presque jamais des hommes contrefaits, parmi les peuples véritablement chasseurs & pêcheurs : j'ai aussi parlé du terme de la vie chez les Sauvages ; & ce que j'en ai dit, est plus que suffisant pour démontrer à cet égard les erreurs du critique.



CHAPITRE X.

De la dispute entre les Missionnaires par rapport aux Sauvages du Nord de l'Amérique.

DOm Pernety parle, en passant, d'une dispute élevée jadis entre les Récollets & les Jésuites, touchant les Sauvages du Nord de l'Amérique; mais il n'a point été informé de ce démêlé, & n'en a su que ce qu'en dit la Hontan. Or voici de quoi il étoit question.

Les Missions du Canada furent d'abord confiées aux Récollets Français, qui firent de petits établissements dans l'endroit où est de nos jours Quebec : ils en firent aussi à Tadoussac & chez les Hurons. Ensuite ils catéchiserent de leur mieux les Sauvages, & en baptiserent quelques-uns; mais ils s'apperçurent bien-tôt que ces hommes étoient si abrutis qu'on les catéchisoit en vain, & qu'en vain on les baptisoit. Cela les engagea à écrire à la Sorbonne, afin de la consulter sur la conduite qu'il falloit tenir : ils demanderent surtout s'il convenoit d'administrer le Baptême à des Sauvages, doués de si peu de conception qu'on ne pouvoit leur faire retenir, & bien moins comprendre les principaux points de la Religion. La Sorbonne répondit, qu'on ne devoit conferer le Baptême qu'à ceux d'entre les Américains qui paroîtroient être aussi instruits qu'on peut en toute rigueur l'exiger d'un néophyte en âge de discrétion. En conséquence de cet ordre, les Récollets continuerent à prêcher du matin au soir, ennuyerent les Hurons, & ne firent aucun progrès : cela les détermina à appeller à leur secours quelques Jésuites, qui n'eurent pas plutôt mis le

pied dans la Nouvelle-France, qu'ils formerent le projet d'en chasser, avant tout, les Récollets; & ils y réussirent par le crédit de M. de Lauzon, surintendant & président de la Compagnie du commerce du Canada, qui défendit aux Franciscains d'y retourner sous peine d'être châtiés : ils lui intenterent un procès; mais ils le perdirent & durent encore payer les frais.

Dès que les Jésuites se virent possesseurs paisibles de la Nouvelle-France, ils publierent, selon leur coutume, des *Lettres Edifiantes*, dans lesquelles ils soutinrent que les Récollets n'y entendoient rien, & qu'ils avoient eu grand tort d'assurer que les Sauvages manquoient d'esprit; ils les dépeignirent comme des hommes remplis d'un rare jugement, & dont la conversion étoit extrêmement facile. Enfin, un jour ils firent imprimer une brochure à Bordeaux, par laquelle ils féliciterent Louis XIV, de ce que, sous son très-glorieux regne, le Ciel avoit daigné, par le ministere des Jésuites, convertir tous les Sauvages de la Nouvelle-France, sans même excepter les Assenipoils. Cette nouvelle étonna beaucoup Messieurs des Missions étrangeres, & surtout les Récollets, qui commencerent alors à entamer la dispute dont il est question, & ne cesserent de répéter qu'on en imposoit au Roi & au public. On chargea des personnes instruites de prendre des informations sur les lieux, & voici ce qui fut constaté. On prouva que les Jésuites, suivant une conduite entiérement opposée à celle de leurs prédécesseurs, commençoient par baptiser, sans s'informer de la capacité des néophytes : on prouva, que parmi tous les Sauvages de ce pays, il n'y en avoit aucun qui ne se laissât très-volontiers baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau-de-vie & une pincée de vermillon : on prouva que de tous les prétendus convertis aucun ne savoit le moindre mot de la Religion Chrétienne.

On assure que Louis XIV. fut fort irrité : mais

ce qu'il y a de certain, c'est qu'on arrêta les exemplaires de la brochure, & qu'on défendit inutilement aux Jésuites d'en publier de pareilles à l'avenir. Ces religieux étoient fort conséquents, & entendoient leurs véritables intérêts : car s'ils avoient avoué, comme les Récollets, que les Sauvages avoient trop peu d'esprit pour comprendre le catéchisme, on leur auroit dit : que faites-vous donc en Amérique ? Quand ce grand précepte des conversions n'a pas guidé les Jésuites, qui ont donné des relations particulieres de quelques provinces de l'Amérique, ils ont dépeint les Sauvages comme les plus stupides des hommes : il n'y a qu'à voir ce que le Pere Charlevoix rapporte des anciens habitants de S. Domingue, auxquels il refuse presque le titre d'hommes. En effet, tous ces insulaires avoient autant d'esprit & de conception que les Caraïbes, qui vendent le matin leur lit, & qui en sont très-fâchés le soir ; ce sont des philosophes, selon le critique.

Quand les Anglois se sont emparés du Canada, ils ont vu clairement que les Missionnaires Franciscains avoient agi de bonne foi, & que les Sauvages y étoient aussi peu convertis que du temps de Verrazan & de Jacques Cartier : on suppose que ce qu'ils nomment le *Manitou Messou*, a quelque rapport à ce qu'ils ont oui conter du Messie, & que tout leur Christianisme se borne là.

Le critique assure que les dogmes religieux de ces Sauvages du Canada, sont les mêmes que ceux des Gentous ou des Bramines. Cela prouve évidemment qu'il n'a point eu la moindre connoissance de la religion des Bramines : ceux qui ont lu la traduction du *Vedam*, à laquelle Baldeus a travaillé pendant trente ans, dans l'isle de Ceylan, & ceux sur-tout qui connoissent le précieux fragment qu'on vient de publier du *Shastah de Bramah*, seront bien étonnés de ce que le critique ait avancé une pareille proposition. On n'a point trouvé parmi tous les peuples Américains,

la moindre trace de cet Etre à trois attributs, nommés *Bramah*, *Bistnoo* & *Sich*, sur lequel a toujours été fondée la théologie des Bramines : cela étoit ainsi avant Pythagore : cela étoit ainsi lorsqu'il entreprit son voyage aux Indes : cela étoit ainsi du temps d'Appollonius, & est encore ainsi de nos jours. Quoique les compilateurs du *Vedam* ayent fait, comme on le sait à n'en pas douter, de grands changements au *Shastah*, ils n'ont jamais porté aucune atteinte à ce dogme. Le critique, n'ayant rien examiné, rien approfondi, parle du *grand esprit* des Sauvages du Canada d'après la Hontan : cependant ce *grand esprit* est un Manitou, un être bizarre dont les Sauvages n'ont aucune idée claire : ainsi ils ont été bien éloignés d'en donner une notion, ni à la Hontan, ni à aucun voyageur : tantôt ils disent que ce Manitou, ou cet Atahocan, est dans une peau de castor, tantôt dans une peau de marte, & ils paroissent adorer les fourrures de ces animaux. On peut aisément insérer dans une relation, des raisonnemens sur la théologie des Iroquois ; mais on y distingue d'abord les idées & les préjugés du raisonneur, & non les idées des Sauvages, qui étant tombés dans le dernier abrutissement ne peuvent pas même s'expliquer sur de pareilles matieres, faute d'avoir des mots abstraits pour désigner les êtres méthaphysiques. Il n'en est pas ainsi d'un peuple très-anciennement policé, tel que les Gentous, qui ont des livres qui nous sont connus, & dont nous pouvons juger sans raisonner. Le lecteur ne sera peut-être point fâché que je prenne la liberté de mettre sous ses yeux un article du *Shastah* original, & tel qu'il étoit avant que d'avoir été corrompu par les Auteurs du *Vedam*. Il est question du grand Etre à trois attributs.

» Cet Etre est Dieu —— Dieu est un ——
» Créateur de tout ce qui existe. —— Dieu ressemble à une sphere parfaite qui n'a ni fin, ni
» commencement. —— Dieu regle & gouverne

» tout ce qui est créé, par une Providence géné-
» rale qui résulte de principes fixes & déterminés.
» —— Tu ne chercheras point à connoître la
» nature, ni l'essence de l'Eternel, ni par quelles
» loix il gouverne le Monde. —— Une pareille
» recherche est vaine & criminelle. —— Il doit
» te suffire de voir ses ouvrages jour par jour,
» nuit par nuit, sa sagesse, sa puissance & sa mi-
» séricorde. —— Profites-en. » (*)

M. Holwell, qui vient de nous procurer une traduction du *Shastah*, observe très-bien que cette définition de l'Etre Suprême est à la fois simple, sublime & comparable à tout ce qu'on trouve sur ce sujet dans les codes religieux des plus anciennes nations de l'Asie, mais en vérité, ce n'est pas parmi les Sauvages de l'Amérique qu'il faut aller chercher des notions sur la Divinité, qu'on puisse mettre en parallele avec l'ancien culte des Bramines, ou des Parsis dont M. Anquetil vient de traduire les livres Zends.

J'ai observé que le critique ne cesse de faire dans son stile affecté & précieux (**), des déclamations mille fois répétées contre les sciences, les arts, les richesses, les commodités & le luxe des

---

(*) *Evénements historiques, relatifs au Bengale, & à l'Indoustan, par J. Z. Holwell. T. II, p.* 38. *Paris* 1768.

(**) On pourra juger de la maniere d'écrire du critique, par le passage suivant. » Dans notre continent, » la beauté riante de la terre est l'effet, non d'une na- » ture empressée, comme en Amérique, de satisfaire » les désirs de ses enfants; mais d'une nature forcée » de rire d'une grimace convulsive dont notre orgueil » & notre amour-propre ont su nous apprendre à nous » contenter, qui plus est à la trouver belle.

» Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, » dont l'indolence mollement étendue sur le duvet, » nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & » d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis, &c. &c. Pag. 14.

Ceux qui aiment le *Phœbus*, seront sans doute très-contents de ce style-là.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

peuples civilisés : il a sans doute prévu qu'on ne se donneroit point la peine de réfuter de tels paradoxes, qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. On a vu paroître en Europe plusieurs misantropes, qui se sont déclarés hautement en faveur de la vie sauvage contre l'état social, & cependant ils sont restés dans l'état social; tandis que pour être conséquens, & pour justifier leurs principes par leur conduite, ils devoient aller vivre dans les bois, & se faire Hurons : mais il est plus aisé de mal raisonner & d'être en contradiction avec soi-même que de se faire Huron. Il est vrai qu'on a vu, depuis quelques années, un homme, qui ayant été persécuté par les moines à cause de ses opinions & de son héritage, prit le parti de quitter l'Europe, & d'aller vivre avec les Iroquois & comme les Iroquois : il resta assez long-temps parmi eux, & revint enfin à l'occasion de la derniere guerre; mais il avoit perdu l'esprit, & l'avoit perdu tellement qu'on a été obligé de l'enfermer. La même chose arriva, comme nous l'apprend M. Chevreau, au mathématicien Martial, qui trouvant le séjour de Paris trop bruyant pour pouvoir y cultiver la géométrie, partit pour le Canada : à son retour il avoit tout oublié, & paroissoit être devenu imbécile, pour avoir vécu pendant cinq ans chez les Sauvages.





CHAPITRE XI.

De la lâcheté des Américains.

CE n'est point seulement d'après le témoignage des voyageurs, mais d'après les événements mêmes, qu'on a dit, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Américains se sont très-mal défendus contre les usurpateurs de leur pays, & qu'ils n'ont jamais donné des preuves de courage, dans ces temps malheureux, où ils en avoient si besoin.

Le critique, pour n'être d'accord en rien avec l'Auteur, assure que les Américains ont toujours été & sont encore extrêmement braves. S'il avoit lû plus attentivement l'histoire, il eût sans doute été mieux instruit de la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols, qui ont envahi, aux Indes occidentales, tous les pays qu'ils ont voulu envahir, & cela avec des armées si peu nombreuses qu'on en est étonné: aussi M. de Montesquieu observe-t-il qu'il n'y a point de petit Prince en Europe, qui n'eût pu conquérir l'Amérique, puisque l'Espagne, totalement épuisée d'argent, n'y envoya pas plus de forces que le moindre Prince y en eût pu envoyer. Le critique se trompe ouvertement, lorsqu'il dit que les Espagnols furent reçus au nouveau Monde comme des amis qu'on combla de présents, & auxquels on ne résista pas. L'Empereur du Pérou assembla contre eux toutes ses forces, & on étoit si peu résolu, dans son armée, à recevoir le voleur Pizarre, que la plûpart des officiers assurerent qu'ils feroient les Européans prisonniers de guerre, & que, s'ils ne vouloient pas se rendre, on les extermineroit. *Un gouverneur Indien*, dit Zarate, *avoit envoyé dire à*

Atabaliba que non seulement le nombre des Espagnols étoit fort petit, mais encore qu'ils étoient si paresseux, si efféminés & si lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied sans se lasser, c'est pourquoi ils montoient sur de grandes brebis qu'ils nommoient des chevaux. [*]

Quand il fallut combattre, les Péruviens ne montrerent aucune ombre de courage, & on n'a jamais vu dans le Monde entier des hommes plus poltrons. Pizarre crut si peu qu'on devoit employer les armes à feu pour détruire cette race pusillanime, qu'il descendit de cheval, jetta son mousquet, & entra l'épée à la main lui seul dans l'armée ennemie, où il se saisit de l'Empereur, environné de plus de quarante mille hommes, qu'on chassa & qu'on massacra comme des bêtes. [**]

Le Pérou étant un pays de montagnes, où il faut continuellement marcher & tourner par des gorges & des défilés; où il faut sans cesse passer & repasser des rivieres & des torrents dont les bords sont fort escarpés & presque coupés à plomb; on assure que quatre ou cinq mille hommes peuvent y défendre le centre du pays contre l'armée la plus nombreuse: la lâcheté des Péruviens est donc d'autant plus remarquable, qu'il leur eût

---

[*] *Histoire de la conquête du Pérou. Liv. III. ch. 5.*

[**] Garcilasso assigne cinq causes qui, selon lui, ont rendu la conquête du Pérou si facile, qu'on a peine à le croire. 1. Huayna Capac avoit prédit qu'il arriveroit un jour des hommes barbus dont la religion vaudroit mieux que celle des Péruviens. 2. La ressemblance que les Péruviens remarquerent entre les Espagnols & leur Dieu Viracocha. 3. Les armes à feu. 4. Les chevaux. 5. Les cruautés d'Atabaliba. *Histoire des guerres civiles des Espagnols aux Indes. Traduction de Baudoin.*

On peut dire que la prédiction de Huayna est une fable; on peut dire encore que la ressemblance entre les Espagnols & le Dieu Viracocha étoit une chimere, & que les cruautés d'Atabaliba sont des faussetés inventées par les Espagnols, pour rendre odieux un Prince qu'ils ont si inhumainement traité.

été très-aisé de disputer ce terrein qu'ils connoissoient, contre quelques brigands qui ne les connoissoient point.

Que les femmes Américaines se soient par-tout déclarées en faveur des Européans contre leur propre nation (*), c'est sans doute un fait bien étonnant; mais la maniere horrible dont ces Américains traitoient leurs femmes, avoit produit cette invincible aversion qu'elles avoient pour leurs compatriotes, & ce sincere attachement qu'elles montrerent aux Espagnols, en qui elles crurent trouver des libérateurs, qui feroient cesser une tyrannie qui révoltoit la nature.

La conquête du Pérou n'étoit pas encore entiérement achevée, lorsqu'il se répandit un esprit de vertige sur les conquérans : leurs haines & leurs jalousies, qu'ils avoient su cacher jusqu'alors aux yeux du peuple vaincu, éclaterent; & on vit les Espagnols livrer bataille aux Espagnols à Chapas, près de Quito, aux salines à Guarina, à Xaquixaquana, & cela dans un pays à peine conquis. Si les Péruviens, échapés aux défaites, avoient eu la moindre bravoure, ils eussent sans peine massacré, pendant cette horrible discorde, jusqu'au dernier des Castillans : mais ces hommes, aussi foibles qu'abrutis, allerent se faire eux-mêmes goujats, ou espions dans les petites armées Espagnoles, occupées à s'entredétruire avec une fureur & un acharnement dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire; & le Pérou resta à l'Espagne.

Cortez en pénétrant dans le Mexique, à la tête de quatre cents hommes, fit égorger plus de quarante mille Américains, qui voulurent lui résister à Pontoncha & à Tlascala : le bruit de ces victoires, ou plutôt de ces massacres, épouvanta tellement l'Empereur Montezuma, que dans la cons-

---

[*] Voyez les *Recherches Philosophiques*. T. I, p. 57, 58, & T. II, p. 154 & 155.

ternation générale, il perdit jusqu'à l'espoir de pouvoir vaincre, & se laissa mettre aux arrêts comme un enfant : pour être délivré, il se démit de tous ses états ; reconnut le Roi d'Espagne pour son Souverain, & calma, autant qu'il put, ceux d'entre ses sujets qui paroissoient vouloir se révolter contre les Espagnols. Cette démarche n'étoit-elle donc point celle d'un Prince incapable de penser en homme ?

Enfin, quelle qu'ait été la dépopulation de l'Amérique au quinzieme siecle, il est certain que, si l'on y avoit trouvé des peuples vaillants & belliqueux, on n'eût pu en si peu d'années soumettre une moitié du Monde, & former des établissemens depuis la baye de Hudson jusqu'à l'isle de Chiloë.

On n'a jamais pu, avec les armes à feu exécuter la conquête de l'intérieur de l'Afrique ; quoique les Européans l'ayent tentée tant de fois & avec tant d'acharnement. Cependant les habitants de ces contrées avoient aussi peu de connoissance de la poudre à canon, lorsqu'on les attaqua pour la premiere fois, que les Américains lorsqu'on les attaqua pour la premiere fois : aussi les Espagnols ne faisoient-ils aucun cas de leur artillerie, en comparaison de leurs chiens, qui n'ont été arrêtés, ni repoussés dans aucune action ; parce qu'on n'a pas rencontré un Indien, qui eût assez de bravoure pour terrasser ces animaux : ils les tuoient quelquefois de loin avec des flêches ; mais quand ils se laissoient atteindre, ils étoient indubitablement dechirés ; n'ayant point d'habits, chaque morsure leur faisoit une playe, & n'osant empoigner les dogues, ils leur prêtoient la gorge. La mode qu'avoient alors les Espagnols & tous les Européans en général, de laisser croître leur barbe, eût seule suffi pour faciliter la conquête de l'Amérique : car les Indiens ne pouvoient supporter la vue ni des hommes barbus, ni des chiens, ni des chevaux. On a été plus de quarante ans au Pérou sans pouvoir, ni par menaces ni par promesses, engager les Péruviens à ferrer les chevaux : ils n'o-

voient les approcher de cinquante pas, & plusieurs tomboient en foiblesse en les voyant de loin. Les Romains furent sans doute un peu effrayés par les premiers Eléphants qu'ils virent pendant la guerre de Pyrrhus : ces animaux leur étoient si inconnus, qu'ils en ignoroient jusqu'au nom ; & ils les prirent pour une espece particuliere de bœufs (*) ; mais ils revinrent bientôt de cette frayeur, & les combattirent de pied ferme : tandis que les Américains, long-temps après que la conquête de leur pays fut achevée, continuerent à avoir une peur horrible des chevaux qu'ils avoient d'abord pris pour des moutons. Que seroit-ce donc si ces hommes-là avoient été attaqués avec des Eléphants ?

Pour diminuer tout le merveilleux de ces événements, le critique dit que les Sauvages du Canada ont, pendant la derniere guerre, battu les Anglois. Mais les Anglois n'ont-ils donc pas conquis le Canada, & malgré ces Sauvages, & malgré les François ? Y a-t-il un seul Iroquois, qui ose aujourd'hui tirer un coup de fusil sans la permission du Gouverneur de Québec ? Non, sans doute : que peut donc servir une pareille objection ? Voilà ce que je ne conçois point. D'ailleurs, la défaite du Général Bradock fut l'effet de son trop d'ardeur ; il se renferma dans un terrein qu'il ne connoissoit pas assez, & d'où il ne put se dégager.

On sait que l'infériorité des François, dans cette guerre, provenoit de ce qu'ils avoient dans leurs troupes, beaucoup de Sauvages & beaucoup d'hommes nés en Amérique : tandis que les Anglois employerent, outre les *Rangers*, des trou-

---

[*] Dans la plus ancienne inscription qu'on conserve à Rome, & qui est celle de la colonne rostrale de Duillius, on nomme encore les Eléphants *Boves Lucas*. Jamais aucun antiquaire n'eût soupçonné que cela signifioit des Eléphants, si heureusement Pline ne nous avoit instruits là dessus. Voyez les *Annales Romaines de Pighius sur le consulat de Duillius*.

pes levées en Europe, qui auront une supériorité décidée sur les Créoles, aussi long-temps que continuera la dégénération dans l'espece humaine au nouveau Monde comme on a pu assez le comprendre par l'extrait que j'ai donné de l'histoire de la Pensilvanie. Il est vrai qu'il y a de certains cantons dans l'Amérique méridionale, où l'air est infiniment plus contraire aux Européans nouvellement débarqués qu'aux habitans. On en a eu un exemple lors de la prise de Carthagene des Indes par M. de Pointis : il enleva cette place aux Espagnols sans aucun effort ; mais le mauvais air lui tua tant de monde, que s'il ne s'étoit, pour ainsi dire, sauvé, il ne lui seroit pas resté un homme. Les maladies firent aussi presqu'échoüer l'entreprise de Cromwel sur la Jamaïque ; & on a vu ce qui est arrivé de nos jours aux Anglois dans l'isle de Cuba, au point qu'on est étonné que des troupes frappées par de si terribles fléaux, ayent pu prendre la Havane.

Il y a sans doute, dans le sein des plus vastes forêts de l'Amérique & dans les stériles rochers du Chili, de petites peuplades qu'on ne connoît point, ou dont on n'exige aucun tribut. Qui voudroit se mettre en devoir d'aller subjuguer des Sauvages qui ont à peine des cabanes, & qui ne payeroient pas les frais qu'il faudroit faire pour les battre ? Leur misere profonde les met à l'abri de la servitude, dont leur bravoure ne sauroit les garantir. D'ailleurs, les Européans ont tant de terrein dans ce pays, que loin d'en desirer aujourd'hui davantage, ils ne sauroient faire valoir la milliéme partie de celui qu'ils occupent.

Si dans le Nord les Sauvages ont quelquefois inquiété les colonies, c'est qu'ils faisoient de nuit des incursions, & mettoient le feu aux maisons des planteurs qui, ayant bâti dans les campagnes souvent à deux ou trois lieues les uns des autres, ne pouvoient se secourir mutuellement, ni arrêter ces incendiaires. Dès qu'on a rapproché les habita-

tions, en conséquence des loix faites à ce sujet (*), la sécurité a beaucoup augmenté ; & ce fut sans doute par une grande imprudence, qu'on laissa un jour tellement approcher les Sauvages de la ville de Montréal, qu'ils y mirent le feu & la réduisirent en cendres. Quand ils sont parvenus à allumer une ferme, ou un fortin, ils assomment ceux qui se sauvent des flammes, & exercent des cruautés inouies : ces barbares ne seroient certainement pas si atroces, ni si vindicatifs, s'ils avoient plus de courage ; mais ils boivent le sang de leurs ennemis, & les déchirent en lambeaux. C'est cet horrible traitement qu'ils font essuyer à leurs prisonniers, qui a souvent fait pâlir & reculer d'effroi les troupes Angloises au milieu des bois, lorsqu'on trouvoit le corps de quelqu'Européan égaré, que les Sauvages avoient mutilé & découpé avec leurs scapels & leurs couteaux à balafres : après avoir enlevé toute la chevelure avec la peau du front, ils emportent aussi fort souvent le crâne, & fuyent aussi promptement & vont se cacher si loin, que la difficulté est de les atteindre pour les punir.

Quoique ces barbares du Nord de l'Amérique ne soient rien moins que braves, quoiqu'ils fassent la guerre en se cachant, le Chevalier des Marchais assure néanmoins qu'ils sont des héros en comparaison des Sauvages qui habitent entre les Tropiques. En effet, qu'on considére l'état où les Jésuites avoient réduit les Indiens de leurs Missions, & qu'on juge de la bravoure de ces Indiens par celle de leurs conquérants : ces religieux ne

[*] Dans la Virginie, on a eu beaucoup de peine à rassembler les planteurs dispersés : la plûpart le sont encore aujourd'hui. On a observé que plus on rapprochoit les habitations des Colons, & plus la population augmentoit : cet effet paroît être produit par le feu qui, dans une seule habitation isolée, ne peut influer sur l'air ; mais les foyers d'un grand nombre de maisons rapprochées peuvent corriger l'air, comme je le dirai dans la suite.

ſont pas les ſeuls qui ayent ſubjugué de la
des peuplades entieres ; les Dominicains & b
coup d'autres moines, attirés dans ces cor
par la ſoif des richeſſes, en ont fait tout au
ſi les Américains avoient donc eu quelqu'e
de courage, ils ne feroient jamais tombés ſo
domination de ces hommes, qui ont tant de
pour opprimer, & qui n'en ont aucune
vaincre.



CHAPI



CHAPITRE XII.

De l'état de l'Amérique au moment de la découverte, & à son état actuel.

IL ne faut point confondre les époques, ni juger du siecle de Henri l'Oiseleur par le siecle de Louis XIV. Le critique confond à chaque instant l'état de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, avec l'état où elle étoit en 1767. Cette premiere faute l'a conduit à une infinité d'autres.

Au temps de la découverte du nouveau Monde, on n'y voyoit que des forêts : aujourd'hui il y a sans doute des terres cultivées ; mais elles le sont par des Africains & des Européans. Le terrein exploité est au terrein non exploité comme deux mille sont à deux millions, & cependant on peut dire qu'aucun pays n'a éprouvé de si grands changements en un semblable laps de tems.

Le critique a-t-il donc expliqué pourquoi l'Amérique, à l'arrivée des Espagnols, étoit une vaste solitude; pourquoi l'espece humaine y étoit si foible, si peu répandue, qu'on a traversé des forêts de deux à trois cents lieues sans rencontrer un homme? Non certainement, il ne l'a point expliqué, & c'est pourtant là le point de la difficulté. Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tenté de résoudre cette difficulté, il devoit absolument faire connoître la situation où Colomb & Vespuce trouverent le nouveau Monde sur la fin du quinziéme siecle : il devoit donc parler de cette époque, & non d'une autre ; mais le critique, ayant entiérement changé l'état de la question, a par là tellement obscurci ses propres idées, que souvent on ne comprend pas du tout ce qu'il a vou-

lu dire. Quand il parle des végétaux & des arbres transplantés, il ne s'informe pas s'ils ont toujours réussi comme ils réussissent aujourd'hui dans un terrein cultivé depuis près de trois cents ans. Cependant le lecteur conçoit aisément qu'il en est des plantes comme des animaux & des hommes : la mortalité, qui étoit d'abord très-grande parmi les enfants créoles, a sensiblement diminué. Le mal vénérien, si horrible, si destructif dans son origine, s'est beaucoup mitigé ; & M. Astruc croit qu'il est presque parvenu à son dernier période : si cette maladie avoit conservé sa premiere violence & ses premiers symptômes, si elle avoit résisté au temps, ou l'Europe se seroit dépeuplée, ou il auroit fallu se résoudre à ne plus aller en Amérique : car chaque voyageur rapportant sans cesse de nouveaux germes pris dans le foyer de cette épidémie, on auroit vu disparoître de dessus notre continent des nations entieres. J'attribue au changement du climat du nouveau Monde, l'affoiblissement de la peste qui en sortit au quinziéme siecle, & que Margarita & le moine Buellio de l'ordre de Benoît en rapporterent les premiers en Espagne.

En Amérique, la culture a opéré bien des changements dont je parlerai beaucoup dans les chapitres suivants.

L'observation d'Oviedo sur les arbres à noyau, a été faite du temps d'Oviedo, & elle est fort juste : aussi y a-t-il encore bien des endroits aux Indes occidentales, où les oliviers croissent sans qu'on y puisse extraire de l'huile des olives ; il y a encore des provinces entieres, comme la Pensilvanie, où l'on de peut élever des pruniers. Quant à la vigne, on n'a encore pu nulle part la faire prospérer comme je le dirai dans la suite. Plus les Colons travailleront, & plus ils forceront la Nature : dans la plûpart des établissements on a détruit de plus en plus les insectes : il est vrai qu'on n'y a point si bien réussi dans d'autres ; car au Brésil les fourmis continuent leurs ravages, ainsi que les vers fabivores dans les

possessions Angloises (*), les Kakerlaques à Surinam, & les crapauds à Porto-bello. Tout ceci est encore vrai par rapport aux serpents, dont on a éclairci toutes les especes, en leur faisant une guerre continuelle, ainsi qu'aux bêtes feroces. Tout ceci est encore vrai par rapport aux eaux fluviatiles, qui deviennent plus saines, à mesure que le travail des hommes force les rivieres à couler dans un lit plus étroit, & sur un terrein moins ombragé d'arbres : alors ces eaux plus exposées aux rayons du soleil, & plus battues par la rapidité du courant, acquierent plus de legéreté, nourrissent moins d'insectes, dont les œufs sont entraînés, & ne forment plus de marais sur les rives, qui se dessèchent à proportion que le lit ou le bassin se creuse. M. Linnæus a très-bien observé que, dans tous les pays incultes & sauvages, les rivieres sont, respectivement au volume d'eau, beaucoup plus larges, que dans toutes les régions habitées depuis long-temps par des peuples policés. Je rapporterai dans l'instant une observation de M. Bertrand, qui confirme celle-là.

L'Amérique étoit un pays extrêmement sauvage, où il y avoit beaucoup à faire, & les Européans ont déjà beaucoup fait en abattant les forêts : par là les marécages ont commencé à avoir une évaporation que l'air, trop intercepté dans les bois, ne pouvoit y produire.

Il n'y a qu'à jetter un coup d'œil sur les Auteurs que le critique cite dans sa Dissertation, pour se convaincre que ce n'est pas dans de tels livres qu'il a pu puiser des connoissances sur l'ancien état de l'Amérique : tandis que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tâché de s'instruire en lisant ce qui a été écrit depuis Pierre d'Angleria

(*) C'est le *Bruchus Americæ septentrionalis*. Il n'existe pas dans notre continent ; mais un malheur singulier a manqué de le transplanter en Europe.

& Vespuce, jusqu'à nos jours ; mais, dit le critique, il a fait ses lectures rapidement & en se jouant. A cela je lui réponds qu'on n'est pas soupçonné de s'être trop hâté, quand on a employé neuf ans à faire deux petits volumes. En vérité, de pareilles imputations, hazardées par quelqu'un qui a écrit une brochure en trois heures, paroissent extrêmement déplacées.

Je vais continuer à examiner les choses.





CHAPITRE XIII.

Du climat de l'Amérique.

QUand le critique parle du climat de l'Amérique, d'où le mal vénérien s'est répandu sur l'Europe & le reste du Monde connu, il tombe toujours dans la même faute, parce qu'il confond toujours les époques.

On a observé, dans les colonies Angloises, que l'air s'est beaucoup purifié depuis environ 60 ans, tant par les défrichements que par les coupes de bois : ainsi le climat de ces provinces tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas le climat de ces provinces tel qu'il étoit au moment de la découverte. Il faut donc bien distinguer ces choses, sans quoi on ne pourroit jamais se faire des idees claires là-dessus.

L'air de cette partie du Pérou, qui est la plus voisine de la ligne équinoxiale, n'est plus si funeste que du temps de Zarate, qui en donne une description effrayante : *Les peuples, dit-il, qui habitent sous l'équateur & aux environs, ont le visage bazané ; ils parlent de la gorge ; ils sont fort adonnés au péché contre nature ; c'est pourquoi ils maltraitent leurs femmes, & en font peu de cas ; ils se coupent les cheveux, & se font des couronnes à la tête à peu près comme les moines. Ce pays est fort chaud & fort mal sain : on y est particuliérement sujet à de certaines verrues, ou especes de froncles fort malins & fort dangereux ; qui viennent au visage & dans les autres parties du corps : ils ont des racines fort profondes & sont plus à craindre*

que la petite vérole, & *presqu'autant que des charbons de peste*. (*)

Ces *froncles*, dont parle ici l'Auteur Espagnol, n'étoient que les effets du mal vénérien qui, au commencement de sa transplantation en Europe, y produisit exactement les mêmes symptômes, comme on peut le voir par un passage du poëte le Maire, qui le premier fit des vers François sur ce fléau, comme Fracastor en composa ensuite en Latin sur le même sujet. Voici quelques-uns de ces vers de le Maire.

Mais à la fin quand le venin fût meur,
Il leur naissoit de gros boutons sans fleur,
Si trez hideulz, si laits & si énormes,
Qu'on ne vit onc visaiges si difformes;
N'onc ne receut si trez mortelle injure
Nature humaine en sa belle figure:
Au front, au col, au menton & au nez.
Onc ne vit-on tant de gens bontonnez.
Nul ne sceut onc lui bailler propre non,
Nul médecin, tant eut-il de renom.
L'ung la voulut *Sahafati* nommer
En Arabie; l'autre a pu estimer
Qu'on la doit dire en Latin *Mentagra*;
Mais le commun, quand il la rencontra,
La nommoit *Gorre* ou la *Vérole grosse*,
Qui n'épargnoit ne couronne, ne crosse.

. . . .

Et dit-on plus que la puissante armée.
Des forts François à grant peine & souffrance
En Naples l'ont conquise & mise en France.
(**)

Telle étoit dans son origine cette maladie af-

(*) Liv. I, Chap. IV.

(** Voyez les *contes de Cupido & d'Atropos*. Il est possible que cette facétie de le Maire a fourni à Fracastor l'idée de son beau Poëme intitulé *Syphilis*.

freuse, qui se répandit de l'Amérique, sur l'ancien continent.

Dans les isles & en général dans toutes les provinces du nouveau Monde, les plus fréquentées par les Européans, le labour, les abattis, le saignement des marais, les grands chemins, le feu des habitations ont plus ou moins changé la constitution de l'air : il faut néanmoins excepter de certains cantons, où l'on n'a pu corriger sensiblement la malignité du climat; & cela est vrai par rapport à l'istme de Panama, & sur tout par rapport au terrein où sont situés Carthagene & Porto-belo : j'ai comparé une description de ce pays, publiée en 1530, avec une autre publiée en 1752, & je puis assurer qu'on y trouve précisément les mêmes symptômes dans les habitants, les mêmes maladies endémiques, la même quantité de crapauds qui y désolent les maisons, comme cela arrive aussi quelquefois en Ukraine; enfin, des eaux aussi peu salubres qu'on y en avoit il y a plus de 200 ans. L'air de Porto-belo est le plus mal sain qu'on connoisse dans le Monde, sur-tout pour les étrangers : quand la grande foire s'y tenoit encore, il y mouroit toujours, dit Thomas Gage, six cents hommes en quinze jours. J'avoue que cet exemple est unique, & que si l'on n'avoit pas mieux réussi dans les autres parties de l'Amérique à purifier le climat, il seroit insupportable aux Européans, qui ne laissent pas de souffrir encore beaucoup à la Jamaïque, à la Barbade, à Surinam & dans plusieurs autres établissements.



CHAPITRE XIV.

Du degré du froid plus grand dans le nouveau continent que dans l'ancien.

ON a cité, dans les *Recherches Philosophiques*, les expériences faites au thermometre dans les deux continents, par lesquelles il est avéré qu'il fait plus froid en Amérique, que dans l'ancien Monde sous les mêmes latitudes. Le critique, qui ne cite absolument aucune expérience dans toute sa Dissertation, révoque ces observations en doute, & accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit. (*)

En vérité, on est étonné que ce critique n'ait

(*) *Ses observations sont-elles plus exactes par rapport au degré du chaud & du froid, si différent en Amérique en deça de l'Equateur, & sous le même parallele de notre continent? Il l'ignore; mais je sçai qu'il n'est pas vrai, &c.*

Tels sont les termes du critique, pag. 75. On voit bien qu'il accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit; puisqu'il lui reproche d'avoir ignoré ces mêmes observations qu'il a citées. Cela est bien merveilleux. Si ce critique avoit été tant soit peu versé dans la Géographie, il n'eût jamais dit *sous le même parallele*: ce qui rend son objection si obscure, qu'on n'y conçoit rien: il falloit absolument parler au pluriel, & dire *sous les mêmes paralleles.*

Comme je ne puis point interrompre ici l'ordre des matieres, je donnerai dans la suite un chapitre particulier par rapport à l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud. Le critique cite un certain Guiot, absolument inconnu dans la république des Lettres; & qui croiroit qu'on se mocque de lui, si on le prenoit pour un Physicien. Je lui opposerai des ouvrages connus & des Auteurs connus.

pas été mieux instruit sur un phénomene généralement reconnu, & qu'on enseigne aux enfants en Géographie : s'il n'a pas daigné consulter des livres, il n'avoit qu'à ouvrir son almanach, & il eût trouvé, dans celui de 1769, les observations de M. Francklin sur le dégré du froid dans les deux continents.

L'Auteur ayant sous les yeux les tables météorologiques, faites dans différentes provinces de l'Amérique, a tâché d'en déduire un calcul proportionnel pour indiquer à peu près la différence du froid dans les deux hémisphères, & il a cru pouvoir assurer que cette différence alloit à douze degrés de lattitude, en prenant tous les pays l'un portant l'autre, & la côte orientale avec l'occidentale. Or, en cela il n'a pas *cavé au plus fort.* Car à Philadelphie, au quarantieme dégré de latitude du Nord, le thermometre ne monte en été, qu'à 33 dégrés sous le soixantieme parallele de latitude Nord : ainsi il ne fait pas plus chaud en Amérique à 40 dégrés de l'équateur, qu'à 60 en Europe. Cette observation donne comme on le voit, une différence de 20 degrés, tandis que Mr. de P. n'a adopté qu'une difference de 12 degrés. Mais voici ce qui l'a déterminé, c'est que les étés dans l'Amérique septentrionale, sont presque toujours les mêmes que le thermometre monte au même point qui est, pour une partie du Canada, la Nouvelle-York, l'Albanie, la Pensilvanie, comme je l'ai dit, de 33 degrés (*); pendant qu'en Europe, il y a des étés où le thermometre n'atteint pas à ce point sous le soixantieme parallele; mais de trois ans il y parvient toujours une fois, & il y a des étés où il dépasse beaucoup cette hauteur, comme on peut le voir pas les observations de Pétersbourg, qui est précisément bien situé pour servir ici de terme de comparaison; car plus avant

(*) Je parle du thermometre de Celsius.

dans la Sibérie le froid aumente trop, comme je l'ai vu par les expériences dont M. de l'Isle a rendu compte à l'Académie de Paris : il dit même qu'un jour le mercure se figea dans la boule de son thermometre ; mais il y a bien de l'apparence que ce mercure, dont Mr. de l'Isle s'est servi pour ses expériences en Sibérie, étoit mêlé avec quelque matiere étrangere, & peut-être avec du plomb.

Cette différence qu'on remarque entre le degré du froid dans les deux continents, est la chose du monde la plus facile à expliquer, & c'est un effet si nécessaire, que je ne cesse de m'étonner que quelqu'un ait pu en douter, & faire imprimer ses doutes. (*)

Notre continent est beaucoup mieux cultivé & habité : on sait que les habitations des hommes diminuent le froid, & corrigent l'air (**) : on sait que les troupeaux & les engrais qu'on répand sur les terres, diminuent aussi le froid : on n'a plus en Europe des marais d'une étendue considérable : on n'y a plus des forêts, qu'on puisse comparer au moindre bosquet du Nord de l'Amérique. Toutes ces causes doivent absolument faire varier la température de l'air dans les deux hémispheres.

(*) On peut voir, dans le *voyage de M. de Chabert, fait par ordre du Roi en 1750 & 1751, dans l'Amérique septentrionale*, une savante Dissertation sur les causes de ce froid rigoureux qu'on ressent dans le Canada, respectivement aux mêmes latitudes de l'Europe. M. de Chabert y rapporte les causes de ce phénomene à la quantité de terres incultes, aux lacs prodigieux, aux marais & aux forêts, ainsi que l'a fait dans son ouvrage, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*.

(**) Le Pape Benoît XIV crut pouvoir corriger l'excès du mauvais air dans les environs de Rome, en y faisant venir une colonie de familles Allemandes, qui par le seul feu de leur foyer, devoient diminuer les exhalaisons ; mais comme on dispersa trop ces familles, au lieu de les réunir sur un même terrein, l'*aria* les a emportées, & il n'en est resté aucun vestige.

Il n'y a encore qu'à prendre pour termes de comparaison Québec & Paris, dont le climat est aujourd'hui si différent, quoique la latitude soit à peu près la même. Cependant cela n'a pas toujours été ainsi : car quand la Gaule étoit remplie de bois, & beaucoup moins cultivée, il faisoit aussi plus froid à Paris qu'il ne fait aujourd'hui, comme on peut très-aisément s'en convaincre, en lisant ce que l'Empereur Julien dit du climat de Paris dans ses ouvrages.

Quant au terrein compris entre les Tropiques au nouveau Monde, il est très-élevé, plein de marécages, de lacs, de bois, de montagnes chargées de neige ; enfin il ne ressemble en rien aux pays situés dans la Zone Torride de notre continent : aussi y a-t-il eu des années où le thermometre de Réaumur est parvenu au septantiéme degré en Afrique sous la ligne équinoxiale, tandis qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait jamais atteint à ce point dans la Guiane, ou dans le Pérou.

Cette différence, dans la disposition de l'atmosphere, a dû influer beaucoup sur les hommes & les animaux du nouveau Monde, qui, par la culture, changera avec le tems entiérement de face. M. Bertrand a déjà observé que les rivieres du Nord de l'Amérique contiennent moins d'eau de nos jours qu'elles en contenoient il y a 60 ans, comme on l'a vu par les anciens moulins que le courant ne fait plus marcher; ce que ce naturaliste attribue avec beaucoup de raison aux abattis & au saignement des terres. Quoique l'Amazone, le plus grand des fleuves connus, reçoive une immense quantité d'eaux qui découlent des montagnes, il n'y a cependant aucun doute qu'il ne diminuât beaucoup si l'on abattoit les immenses forêts qui l'ombragent depuis le méridien de Jean de Bracamoros, par le sein du continent jusqu'à l'Isle de Marayo. Ce qui est vrai par rap-

port aux rivieres, est aussi vrai par rapport aux lacs.

Un autre phénomene aussi surprenant que celui dont je viens de parler, c'est que plusieurs plantes du genre des *Astres* ou des *Bidens*, qui ne montoient jamais en graine dans le Nord de l'Amérique, parce que la fleur étoit trop tardive, commencent maintenant à produire des semences fécondes (*). Malgré toutes ces améliorations du climat, on peut dire en général, que dans les parties septentrionales du nouveau Monde, on s'étoit attendu à une révolution plus rapide, & qu'on ne voit pas encore tout le fruit du travail opiniâtre des colonies Anglaises. Dans la plûpart le froid n'a pas diminué en proportion des bois qu'on a déracinés, & la dégénération dans le bétail d'origine Européane, est encore fort sensible, ainsi que la dégénération dans l'espece humaine.

La Nature ne peut sans doute opérer de grands changements dans un climat quelconque, que par une marche fort lente, & dont trois ou quatre générations ne peuvent s'appercevoir, qu'autant que des naturalistes laissent des observations qu'on compare ensuite à celles qu'on fait de jour en jour. D'ailleurs, il reste autour des colonies, d'immenses terreins incultes & noyés; de sorte que l'air n'est pas également purifié dans un endroit comme dans un autre.

Plus je fais d'observations, & plus je m'apperçois que le critique n'a pas compris le sujet sur lequel il a écrit; car comme il n'a point admis un plus grand dégré de froid dans le nouveau continent que dans l'ancien sous les mêmes latitudes,

---

(*) Ces plantes se perpétuoient par les racines & par les boutures; & la séve, au lieu de produire dans la fleur, produisoit dans le pied. Enfin elle donnoit des rejettons, au lieu de donner des semences.

Il est impossible qu'il ait pu avoir des notions claires sur la nature du climat. C'est comme si l'on écrivoit sur la Géométrie sans savoir l'Arithmétique.





CHAPITRE XV.

De la famine qu'essuyerent les premiers Européans qui pénétrerent en Amérique.

QUand le critique ne peut ni altérer, ni contredire les faits cités par l'Auteur, il n'en parle point, & les regarde comme non avenus. Cette maniere de critiquer est non-seulement vicieuse, mais c'est la moins instructive qu'on puisse employer; car alors le lecteur ne voit les choses que d'un côté, ou il ne voit pas toutes les choses qu'il devroit voir, pour pouvoir en juger. Le fait dont il s'agit est tel.

Les premiers Européans qui entreprirent de faire des conquêtes & des établissements en Amérique, furent tous, sans en excepter aucun, persécutés par la famine. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à François Pizarre au Pérou; à Diégue Almagre, lorsqu'il voulut pénétrer au Chili; à Orellana sur le Maragnon, à Gonsalve Pizarre dans la Canella, à Soto dans la Floride, à Cabéça de Vacca dans la Louisiane, à Barthelemi Colomb dans l'isle de St. Domingue; dès l'an 1494, dit Oviedo, les Espagnols essuyerent une telle famine, qu'ils mangerent jusqu'aux quatre seules especes d'animaux quadrupedes qu'il y eut dans cette isle. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à Montega dans le Jucatan, à Jean Ribaud dans ce pays qu'on a appellé ensuite la Caroline, à la colonie conduite par Gréenvil dans la Virginie, à Sarmiento dans la Magellanique, à la Roche, Chauvin, de Monts & Pontgravé dans le Canada, à Morea dans la Californie.

La famine la plus célebre, selon Pierre d'An-

ria, fut celle qu'éprouva la nouvelle colonie
pagnole, conduite par Nicuesa à Beragua. De
t cens soixante-dix hommes on n'en put sau-
quarante : les vivres ayant entiérement man-
é sur un terrein dépourvu de tout, les Colons
ulurent gagner la côte des environs de Portobe-
mais la disette augmenta tellement, qu'ils com-
ncerent par manger leurs chiens, ensuite des
nmes sauvages : les Sauvages leur ayant man-
é, ils déterrerent des cadavres : les cadavres
r ayant encore manqué, ils se nourirrent de
pauds, & finirent enfin par manger le limon
marais & par s'entre-dévorer. La même cho-
arriva aussi aux compagnons de Ribaud, qui
voyant dans la derniere des extrêmités, jette-
it au sort pour savoir lequel d'entr'eux se-
t mangé le premier ; le sort tomba sur le plus
igre, & on le mangea.

Les vents contraires ayant retardé les vaisseaux
irgés de vivres, que l'Espagne envoyoit à ses
ites armées en Amérique, au commencement
seizieme siecle, les chefs crurent que tout étoit
rdu, & que la faim enleveroit jusqu'au dernier
pagnol envoyé dans le nouveau Monde. La colo-
Anglaise de la Virginie fut contrainte de re-
irner en Europe, faute de vivres : celle de Phi-
peville, & plus de quarante autres périrent en-
tement par la famine.

On peut bien, après cela, se former une idée de
at de l'Amérique au temps de la découverte : les
ropéans n'y auroient jamais essuyé de tels mal-
urs, s'ils y avoient trouvé des peuples cultiva-
irs ; mais dans un pays absolument inculte &
upé par quelques hordes de Sauvages, de tels
lheurs étoient inévitables.

Le critique ne sauroit se mettre dans l'esprit,
e l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle
esque toujours de cet état où l'on trouva le nou-
au continent à la fin du quinziéme & au com-
ncement du seizieme siecle. Peut-il donc nier

qu'alors tout cet hémisphere ne fût presque couvert de forêts, où il falloit voyager avec le secours de la boussole ? Car comme il n'y avoit point de chemins frayés, la plûpart de ceux qui y pénétrerent sans se munir de boussoles, s'y perdirent ainsi que dans un immense labyrinthe. Le Comte Maurice de Nassau fit faire de grands abattis dans les forêts du Brésil, où il vouloit ouvrir des allées; mais plus on avançoit, & plus on s'appercevoit que le bois devenoit épais & touffu, au point qu'on désespéra d'en voir l'issue, qu'on supposoit être à plus de trois cents lieues de l'endroit, où l'on avoit commencé à tracer les allées & les clairieres. Dans le Nord de l'Amérique, il y avoit & il y a encore des forêts, qui couvroient, sans aucune interruption, des terreins plus grands que les Pays-bas & l'Allemagne ensemble. On peut donc assurer que le nouveau Monde n'étoit qu'un désert affreux, tandis que notre ancien continent étoit, comme je le dirai ailleurs, rempli de grandes villes & habité par des peuples policés.

Si le critique eût pensé en philosophe, il auroit sans doute avoué que rien n'est plus surprenant que cette différence entre les deux hémispheres d'un même Globe : il auroit avoué qu'il n'y a pas, dans l'histoire du genre-humain, un phénomene comparable à celui-là; mais le plaisir de noircir l'Auteur par des imputations odieuses, l'a emporté chez lui sur le plaisir de considérer les plus étonnants effets de la Nature.



CHAPITRE



CHAPITRE XVI.

De la qualité des terres au nouveau Monde.

LE critique toujours occupé à faire des imputations, accuse l'Auteur d'avoir soutenu qu'aux Indes occidentales, toutes les terres sont d'une stérilité singuliere, mais c'est une pure imagination de sa part. L'Auteur a dit qu'avant l'arrivée des Européans, la culture manquant entiérement aux terres de l'Amérique, la fécondité y étoit à perte, & cela équivaut à la stérilité. Voici ses termes.

» Les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux implantés & » parasites, des Polypodes, des Guis, des Agarics, » des Champignons, des Cuscutes, des Mousses & » des Lichens, provenus du sédiment d'un suc impur, que la végétation y pompoit de cette terre, » qui n'avoit jamais été émondée par l'industrie, » & où la Nature, faute d'être dirigée par la main » de l'homme, succomboit sous ses propres efforts. » (*)

L'Auteur a donc supposé que, quand la main de l'homme y dirigeroit les efforts de la Nature, la fécondité n'y seroit pas à pure perte : il a parlé de l'état où on découvrit l'Amérique, & le critique parle d'une époque postérieure de plus de deux siecles & demi à celle-là : non-seulement il confond les temps ; mais il confond aussi les lieux ; & en vantant la fertilité des terres au nouveau Monde, il ne distingue pas les provinces d'avec les provinces : cependant il ne faut pas juger du Canada par le Brésil, ni du Brésil par le Pérou, *où il y a fort peu*

(*) *Recherches Philosophiques*, pag. 6 & 7, tom. I.

de bonnes terres : il ne croît point de mayz dans toute la pays de Collao à plus de cent cinquante lieues à la ronde, à cause du froid. A Atica, à Atitipa, Villacori, Malla & Chilloa, on n'engraisse les terres qu'avec une prodigieuse quantité de têtes de Sardines : les habitans ont beaucoup de peine à y faire leur récolte, à cause de la disette d'eau ; car il y a plus de sept cents lieues de côtes où il ne pleut jamais, & qui ne sont arrosées d'aucune rivieres : la terre y est sablonneuse & brûlante. (*)

J'observerai qu'il est d'autant plus surprenant que le Pérou, situé dans la Zone Torride, ait des provinces où le froid empêche le mayz de croître, que l'on voit ce même grain réussir très-avant dans le Nord de l'Europe, & dans des bruyeres défrichées de la Poméranie. Ce froid est produit par l'élévation du terrein.

Si les terres sont, de l'aveu de tout le monde, mauvaises au Pérou, que peut-il donc servir au critique de rapporter l'observation du Pere Feuillée, sur une orange dont les pépins avoient germé dans le fruit? Il seroit aisé d'expliquer ce phénomene; mais ce phénomene, ni les vers de Virgile que le critique cite, ne rendent pas le terrein au Pérou, meilleur qu'il ne l'est en effet.

Je dis qu'il est absolument nécessaire de distinguer les provinces, puisqu'il s'en faut de beaucoup que la fertilité soit au même dégré dans les unes que dans les autres. La prédilection des Jésuites pour le Paraguai, le Tucuman, les bords de l'Orenoque, la Californie & la Martinique prouve sans doute que ces contrées valent infiniment mieux que la côte des Patagons & le Canada, où la France, lorsqu'elle en étoit encore en possession, devoit annuellement envoyer des vivres pour plus de 600 mille livres tournois; & on sait bien que la France n'a jamais fait son grand & préjudiciable com-

---

(*) *Histoire des Incas*, pag. 85, 86, 87. tom. II.

merce de salaisons avec l'Irlande, que pour avitailler ses colonies de l'Amérique, qui occupées à des cultures secondaires, comme celle de l'indigo, du caffé, du sucre, ne pouvoient se procurer leur nécessaire physique : si la terre étoit donc aussi incroyablement fertile au nouveau Monde, que le critique l'assure, les Colons se seroient trouvés dans un superflu qui les eût délivrés de la gêne de tirer toutes leurs provisions de l'Europe ; & cela seroit arrivé, malgré les précautions prises par les Métropoles pour tenir leur établissement dans la dépendance : je parlerai de cela plus au long, dans un chapitre particulier, où j'éxaminerai la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique, où les terres ont aujourd'hui aussi besoin qu'ailleurs d'une culture pénible & d'un grand nombre de bras : une plantation n'y vaut précisément qu'en raison du nombre des Nègres qu'elle posséde.

Quand les Européans entreprirent de former des établissements réguliers dans le nouveau continent, ils commencerent par abâttre les forêts, ou par y mettre le feu : ces forêts s'étoient dépouillées tous les ans de leurs feuilles, dont on voyoit souvent des lits entassés à la hauteur de quatre à cinq pieds : l'humidité y séjournoit : il y avoit une putréfaction continuelle : les lits inférieurs se corrompoient & se convertissoient en fumier, à mesure qu'il s'en formoit de nouveaux à la surface. Quand ce terrein, ainsi engraissé par ses propres productions, fut dégarni de ses arbres pour la premiere fois, & couvert de cendres, on vit dans plusieurs endroits, de certaines plantes croître & s'élever d'une maniere étonnante, comme cela arrive ordinairement dans les terreins à bois qu'on défriche par le feu ; dans la suite cette grande fertilité cessa par degré, parce que la terre s'épuisoit de ces engrais naturels, que des milliers d'années y avoient accumulés, & alors la culture est devenue plus pénible, ainsi qu'on s'en est apperçu à la Barbade & dans plu-

sieurs autres colonies : mais à mesure que la culture est devenue plus pénible, l'air s'est corrigé, & les exhalaisons de la terre ont perdu cette malignité, qui étouffoit les enfants créoles dans le berceau. Je pense que dans ces cantons de la *Zone Torride*, où la terre étoit si froide à l'intérieur, qu'elle faisoit mourir les graines semées trop profondémemt, elle a plus ou moins perdu cette qualité par les effets du labour, qui en rendant le sol plus meuble, font que les rayons du soleil y pénetrent davantage, (*).

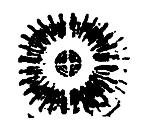
Il est surprenant que le critique ne veuille point admettre, que les eaux stagnantes étoient extrêmement nuisibles au nouveau Monde, pendant les premiers temps de la découverte ; cependant cela est très-certain, & je ne connois aucun Auteur qui l'ait seulement mis en doute. On a été longtemps avant que de savoir discerner les eaux dont on pouvoit boire, d'avec celles dont il falloit s'abstenir ; & les Européans, qui arrivoient nouvellement en Amérique, devoient là-dessus se faire instruire, par les personnes qui avoient déjà fréquenté le pays depuis quelque-temps, & qu'on nommoit alors les *Vétérans*. Il en étoit de même des fruits ; les Espagnols crurent pouvoir manger de tous ceux où ils voyoient les oiseaux venir becqueter ; mais cette observation les a souvent trompés : car il y a des végétaux, venimeux pour l'hom-

---

[*] Rien n'est plus singulier que ce grand froid de la terre en Amérique, & cela dans la Zone Torride. Voici ce qu'en dit le Naturaliste Pison.

Quacumque profondiùs & quo radii solares non pertingunt, inhumant, in vitæ discrimen ea incurrunt ; quod sub cute suâ intense frigida terra, præcipuè æstate, taleas & semina facile enecet. Cujus rei advenæ & novitii experimentum non sine magnâ jacturâ fecerunt. . . Indicarum arborum radices adeo à frigore subterraneo abhorrere deprehenduntur ut nonnumquam solis desiderio, foras prorumpentes terrâ secondi vix patiantur. De aëre & Locis, lib. I.

re, dont de certains animaux se nourrissent impunément, comme nous le voyons par la jusquiame qui ne tue pas les cochons: il y a d'autres végétaux qui ne nuisent pas aux hommes, & qui sont un poison pour de certains animaux, comme nous le voyons par les amandes ameres qui tuent différentes especes d'oiseaux, & par le lupin qui tue l'Hippopotame. D'un autre côté, les Européans ont aussi appris beaucoup des Sauvages, qui, dans presque toutes les provinces de la Zone Torride, avoient l'usage de suspendre leurs lits à des arbres, ou à des pieux; & d'allumer du feu pendant la nuit autour de ces *hamacs*; & cela étoit absolument nécessaire: aussi les premiers Européans, qui voulurent coucher par terre dans les herbes, en furent-ils la victime; on les trouvoit ordinairement morts le matin. Depuis que le défaut total de la culture a rendu les environs de Rome si mal sains, il y a de certains mois de l'année où on ne peut y coucher en plain air sans un danger extrême de ne jamais se réveiller.



CHAPITRE XVII.

De la Louisiane en particulier.

LA France a cédé la Louisiane à l'Espagne: donc, conclut le critique, la Louisiane est un excellent pays. La conséquence pourroit être juste; mais il faut néanmoins l'examiner, & voilà ce que le critique ne fait jamais; il évite soigneusement les discussions, & n'employe que des arguments vagues qu'on pourroit employer pour attaquer tous les livres.

Voici ce qu'il en est par raport à la Louisiane.

Feu M. des Landes, inspecteur de la Marine, rapporte, dans son *Histoire de la Philosophie*, que beaucoup de personnes bien instruites & revenues de cette province de l'Amérique, lui avoient assuré que la terre y étoit infectée de bêtes venimeuses, les eaux mal saines, & qu'en un mot, ce n'étoit rien moins qu'un bon pays. Cette assertion de M. des Landes fut critiquée & non pas réfutée par M. le Page, qui avoit ses raisons pour en agir ainsi. M. le Page fut à son tour critiqué par M. du Mont. Enfin tous ceux qui ont écrit sur la Louisiane, depuis Hénepin, le Clerc & le Chevalier Tonti jusqu'à du Mont, se sont contredits les uns les autres, tantôt sur un article, tantôt sur un autre. Ainsi la chose est au moins très-douteuse; mais ce qu'il y a de certain, c'est que tous les établissements formés par la France dans la Louisiane, ont manqué; soit qu'ils ayent été sous la direction immédiate de la *Compagnie d'Occident*, soit qu'on y ait accordé des concessions particulieres. On persuadoit toujours aux intéressés & à la Cour,

à terre n'y étoit pas mauvaise; & les établisse-
s languissoient singuliérement : on a vu des
s où l'on n'y mettoit point quatre cents Nè-
au travail : on a vu des temps où les exporta-
se réduisoient aux cuirs verds, & à des peaux
evreuils qu'on déguisoit à Niort par l'apprêt,
l'on vendoit pour des peaux de daims. Quant
ire végétale dont on ne cessoit de parler, je
rois pas qu'on en ait jamais assez tiré de la
siane, pour en faire cent livres de bougies,
France devoit alors, comme aujourd'hui,
r plus d'un million de livres tournois pour se
urer de la cire d'abeilles, dans le Levant &
d'autres pays : ainsi cette production de la
siane, étoit plutôt une curiosité qu'un effet
mmerce; soit qu'on en ignorât la manipula-
, soit qu'on n'eût pas assez multiplié les arbres
roduisent cette drogue. Enfin le dégoût sui-
es efforts & les tentatives faites pour vivifier
imer cette colonie; on changeoit souvent
irecteurs; les uns faisoient plus, les autres
is, & la province n'a jamais fleuri, de sorte
a France n'en pouvoit tirer aucun avantage,
ne tout le monde sait.

ut-il donc conclure nécessairement que la
siane est un excellent pays? Voilà de quoi je
juger le lecteur. C'est un pays comme tout
e : il faut y travailler beaucoup la terre : il
y avoir beaucoup de Nègres, & se bien ga-
r des bêtes venimeuses, & sur-tout des ser-
s à sonnettes; car, quoiqu'on en ait déja dé-
un nombre incroyable, l'espece est si peu
te, qu'on risque toujours à s'écarter beaucoup
habitations.

ne suis entré dans ces détails que pour prou-
ombien il est nécessaire, dans ces sortes de
eres, de discuter le pour & le contre; car
teur des *Recherches Philosophiques* n'a parlé
Louisiane ni en bien ni en mal. S'il avoit ju-

gé à propos d'en dire quelque chose, il eût f
doute suivi les relations qu'il avoit sous les ye
il eût tâché d'accorder les contradictions qu
y rencontre, pour trouver le plus grand degr
probabilité possible.



CHAPIT



CHAPITRE XVIII.

De la dégénération des animaux transplantés en Amérique.

MR. de Buffon a prouvé que la plupart des animaux de notre continent, conduits en Amérique, y ont dégénéré. Là-dessus Dom Pernety assure que cela n'est point vrai : à l'entendre parler, il semble se donner pour un naturaliste, beaucoup mieux instruit que l'illustre M. de Buffon ; mais ce qu'il y a de bien singulier, c'est que, quand il parloit de la sorte, il ne connoissoit pas seulement les premiers principes de la zoographie, ni les especes animales, ni les noms de ces especes. J'indiquerai ses erreurs, dans les chapitres du Puma, du Jaguard & du Conguärd.

Je me contente ici de renvoyér à l'ouvrage même de M. de Buffon : on y verra, à l'article des *Chevaux*, s'il n'est pas vrai que les premiers qu'on a transportés au nouveau Monde y ont dégénéré.

On sçait bien que les effets de la culture dont j'ai tant parlé, ont, dans de certaines provinces, influé sur les especes animales, qui y ont plus gagné, ou moins perdu. Aussi l'Auteur des *Recherches Philosophiques* dit-il, que la dégénération qu'elles essuyent, est moindre aujourd'hui qu'au commencement du seiziéme siecle (*). Mais que le critique me permette de lui faire observer, qu'il s'en faut de beaucoup que cette altération, parmi les animaux, ait cessé, puisqu'elle continue parmi les hommes. Je ne m'arrête pas au rapport

(*) Voyez *les Recherches Philosophiques*, T. I, p. 201

de ces voyageurs & de ces avanturiers, qui n'étoient ni philosophes ni naturalistes, & qui déraisonnent sur des choses qu'ils n'ont pas connues & qu'ils n'ont pas même voulu connoître : dans tous les faits qui concernent l'Histoire Naturelle, on ne peut & on ne doit admettre que le témoignage des Naturalistes. J'ai déja cité M. Calm sur la dégénération des hommes, & je vais le citer encore sur celle des bêtes; pour que le critique n'impute plus aux autres ses propres erreurs.

» Tous les animaux domestiques qu'on voit ici, » y ont été portés par les premiers Européans qui » y ont abordé. Lès Sauvages naturels n'en avoient » point, & même à présent ils se soucient peu » d'en élever.

» Tout le bétail dégénere peu à peu, & devient » beaucoup plus petit qu'il ne l'est en Angleterre, » quoique les premieres races ayent été apportées » de ce Royaume. Dès la premiere génération, » les bœufs, les chevaux, les brebis & les co- » chons, perdent quelque chose de leurs peres : » & à la quatriéme, il n'y a presque plus de com- » paraison à faire entre les enfants & les ancêtres, » pour la grosseur & la force. C'est vraisembla- » blement dans le climat", dans la nourriture, & » dans les qualités du sol, qu'on doit chercher la » source de cette dégénération ». (*)

Il ne s'agit pas ici d'une seule espece de quadrupedes, mais tout au moins de quatre sortes différentes, qui éprouvent toutes les mêmes accidents : il ne s'agit pas ici d'un affoiblissement subit dans la premiere, ou la seconde génération, & produit par un changement subit de climat ; mais il est question d'un effet progressif qui ne cesse qu'après avoir dégradé toute l'espece, en la réduisant à un état où elle est presque méconnoissable, & d'où elle ne se relevera qu'avec le temps.

(*) Chap. IV, § III, pag. 86 & 87.

l'observerai ici en passant, que quatre générations paroissent être la durée du temps, que la Nature employe pour opérer de certains changements dans les especes animales : il faut quatre générations de races croisées pour blanchir un Nègre : il en faut tout autant pour noircir un blanc ; & on voit, par ce que dit M. Calm, que le plus grand affaissement survient dans le bétail de la quatriéme portée.

Il est arrivé aux animaux étrangers, portés en Amérique, la même chose qu'aux hommes qui, dans chaque province, ont rencontré des maladies endémiques, plus ou moins funestes. A la Jamaïque, les nouveaux débarqués sont sujets à une sueur extraordinaire, à Panama, ils prennent la Chaperonade, au Brésil, le mal de Siam, &c. &c.

Les Chiens, que le mal vénérien attaque au Pérou, n'en sont pas attaqués dans les provinces septentrionales ; les Cochons, qui se rabougrissent en Pensilvanie, changent dans d'autres endroits de forme sans perdre leur taille : dans les Colonies Angloises de terre-ferme, les Brebis d'Europe deviennent plus petites sans perdre leur laine : dans plusieurs colonies Angloises des isles, comme à la Jamaïque, les Brebis d'Europe perdent leur laine, & il leur vient un crin dur & rude, qu'on ne sauroit employer dans les étoffes les plus grossieres. Le caractere de la métamorphose ou de la dégénération n'est pas le même dans les mêmes especes ; parce que l'air n'est point par-tout également mal sain, ou qu'il est plus purifié dans un endroit que dans un autre, par le travail des hommes. Je pense que le froid doit être regardé comme une des causes principales, qui dérange la constitution du bétail, venu d'Angleterre dans les colonies que ce Royaume a dans la terre ferme de l'Amérique.

Au commencement de la découverte du nouveau Monde, on observa que de certaines especes animales, transplantées, furent long-temps sans pouvoir y engendrer : cependant dans la suite elles

commencerent infenfiblement à fe propager là-même où l'on avoit défefpéré de voir leur poftérité, comme cela arriva aux Poules d'Europe portées au Pérou; elles y furent pendant plus de trente ans fans pouvoir couver : c'eft-à-dire qu'il fallut quatre ou cinq fois en reporter de nouvelles avant que d'en élever dans le pays; tandis que les Poules d'Inde, amenées de la Floride en Europe, y couverent dès la premiere année de leur tranfmigration.

Il y a d'autres animaux d'origine Afiatique ou Africaine, tels que les Chameaux, qui n'ont pu abfolument réfifter contre le climat de l'Amérique, même fous l'Equateur, & ils fe font éteints fans laiffer aucune trace de leur apparition dans le nouveau continent.

Le critique peut-il donc nier ces faits que perfonne n'a jamais révoqués en doute? Cite-t-il donc un feul Naturalifte, dont le témoignage foit en fa faveur? Non certainement, il n'en cite aucun, dans toute fa Differtation; & il avoit néanmoins bien befoin de s'appuyer fur des autorités d'écrivains connus : ce qu'il faut toujours faire lorfqu'on parle d'une fcience qu'on n'a pas cultivée, & où l'on eft entiérement aveugle. Il croit qu'en parlant des Taureaux du Bréfil, il détruit toute l'hypothèfe des *Recherches Philofophiques* fur la dégénération des animaux étrangers. Mais, encore une fois, s'il s'étoit inftruit dans les écrits des Naturaliftes, il auroit trouvé que nos premiers Bœufs, conduits dans cette province de l'Amérique, y ont éprouvé une forte d'altération bien fenfible : auffi Pifon les compte-t-il parmi les efpeces qui, par leur tranfport au Bréfil, ont perdu des qualités qu'elles avoient en Europe. (*)

(*) *Inter alia animadverfione digna circa Quadrupeda, non prætereundum puto, quod aliqua pecora Europæa in Indias invecta, præfertim Oves, Boves, Arietes etiam*

Il est ennuyeux de devoir sans cesse mettre sous les yeux du critique des extraits qu'il auroit pu lire & étudier avant que de composer sa Dissertation. Il assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a conclu du particulier au général; mais quand on démontre que les animaux n'ont pas été plus exempts de l'altération produite par le climat du nouveau Monde, dans les parties méridionales que dans les provinces septentrionales, on ne conclut pas du particulier au général.

La différence qu'il y a entre les Taureaux du Brésil, de St. Domingue, & les nôtres, c'est que les premiers ont le cuir beaucoup plus épais, qu'ils résistent moins dans les attelages, & que leur chair est plus mauvaise, plus coriace, & sur-tout à St. Domingue; aussi faut-il y porter des salaisons d'Irlande. L'Europe envoye une immense quantité de viandes de Bœuf fumées & Salées dans la plûpart des établissements de l'Amérique, qu'on pourvoit de tout.

L'épaisseur & la dureté de la peau paroît être une qualité qui caractérise & distingue les animaux sauvages d'avec leurs analogues soumis depuis long-temps à la domesticité: comme on le voit par le Sanglier & le Cochon qui ne sont qu'une seule & même espece d'animaux dans deux états différents, comme on le voit par l'Urus ou l'Aurochs des Allemands, & le Bœuf domestique. Cet effet s'étend même jusqu'aux hommes, ainsi que je l'ai dit en parlant de ces sauvages qui vont toujours nuds, & que la petite vérole tue d'autant plus aisément que leur peau est plus épaisse.

---

si ob aëris temperiem calidiorem satis prolifici; tamen macriores utique reperiantur, carneque minus succidâ & tenerâ quam in natali quondam solo; vel quia ex insueto frigore nocturno, vel fervore diurno peculiaris terræ genius resultans, sicut tenerioribus Europæ vegetabilibus, ita quibusdam animalibus exoticis minus faveat. Hist. Nat. Brasiliæ. Sectio III, pag. 97.

Quant aux Bisons, ou aux Taureaux indigenes de l'Amérique, ils sont, comme l'observe Mr. Erxlson [*], beaucoup plus petits que les nôtres, & la Nature leur a donné un mauvais instinct; on ne peut que difficilement les subjuguer. Lors même qu'ils sont nés & élevés dans des étables, ils reviennent à leur caractere fougueux & revêche, secouent le joug, & retournent, à la premiere occasion, dans les bois. Ce génie indisciplinable est celui de presque tous les animaux naturels de l'Amérique, si l'on en excepte le Glama, qui n'a pourtant point la patience du Chameau, auquel il paroît être plus apparenté qu'à la Brebis, avec laquelle on le confond communément.

On ne sauroit observer sans le plus grand étonnement, qu'au moment de la découverte du nouveau Monde, il n'y existoit entre les Tropiques, aucun grand quadrupede; car, outre le Rhinoceros & l'Hippopotame, il y manquoit les Chevaux, les Anes, les Bœufs, les chameaux; les Dromadaires, les Girafes & les Eléphants : c'est-à-dire, sept especes principales, très-utiles à l'homme, & qu'on avoit depuis un temps immémorial apprivoisées & soumises à la domesticité dans notre hémisphere, si l'on en excepte le seul Eléphant, qui se laisse très-aisément apprivoiser, & il n'y a pas encore d'exemple qu'il soit jamais devenu domestique : on ne peut subjuguer que des individus, & non l'espece.

Le critique, au lieu de parler d'Ulysse & d'Ithaque, auroit dû nous expliquer pourquoi il y avoit une différence si sensible entre le regne animal de notre continent, & celui du nouveau Monde : mais il a évité ces difficultés ; & quand il est dans la plus grande impuissance d'examiner les choses,

---

[*] Voyez son *Régne animal*. Le Bison engendre avec nos Vaches.

c'est alors qu'il déclame le plus fortement contre celui qui a tâché de les examiner.

Comme le Tapir étoit le plus grand de tous les quadrupedes qu'on ait trouvés dans la Zone Torride aux Indes occidentales, j'en parlerai en particulier, après avoir fini les articles du Puma, du Jaguar & du Cougouar.



CHAPITRE XIX.

Du Puma ou du Lion de l'Amérique.

IL est naturel, quand on veut écrire sur les animaux, de commencer par étudier la Zoographie, afin d'apprendre à connoître les genres, les especes & les noms des especes. Dom Pernety, n'ayant pas daigné étudier tout cela, a été bien éloigné de pouvoir donner au lecteur des notions claires qu'il n'avoit pas lui-même : il se contente de dire qu'il y a au Pérou & sur les frontieres du Chili, *un animal moins fort, moins courageux que le Lion* (*). S'il avoit su le nom de cet animal, il l'eût sans doute nommé, & ce n'étoit pas encore assez de le nommer ; il falloit ajouter la phrase par laquelle les Naturalistes le définissent : cependant il est très-certain qu'il a voulu parler du *Puma* des Naturalistes (**), qui est le seul animal de l'Amérique auquel on ait donné le nom de Lion : il n'y en a absolument pas d'autre, ainsi qu'on peut le voir dans les ouvrages de Mr. de Buffon. (***).

Comme le critique assure ensuite, d'un ton imposant, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, lorsqu'il a dit que les Lions Américains sont moins grands & moins dangereux que ceux de l'Afrique, je vais démontrer la

[*] Dissertation sur l'Amérique, pag. 112.

[**] *Puma, vulgò Leo Americanus, comâ carens : cauda non floccosa, parva. Pilis magis lutescentibus quam fulvis : corpore minor & invalidior quam Leones Africani & Asiatici. Arbores scandit : ab homine fugatur, pecori infestus.* Telle est la phrase qui convient au Puma.

[***] Voyez à la suite de l'*histoire du Lion de notre continent.*

futilité de cette imputation, la plus extraordinaire que j'ai jamais vue; car il s'agit d'un fait que personne n'a pensé seulement à révoquer en doute.

La nouvelle de la découverte d'un autre hémisphere étonna extrêmement l'Europe, comme on peut aisément se l'imaginer : chacun voulut en voir des relations, & on en écrivit une infinité sans pouvoir assouvir la curiosité; mais Acosta & Oviedo se distinguerent parmi les premiers qui en publierent, parce qu'ils donnerent des observations sur le regne animal. Oviedo ne put, dans l'isle de St. Domingue, voir de ces animaux qu'on a appellés Lions d'Amérique, parce qu'il n'en existoit pas dans cette isle : mais Acosta, qui parcourut presque tout le nouveau Monde, en vit plusieurs, & il observa d'abord qu'ils étoient moins grands, moins terribles que ceux de notre continent; il s'explique là-dessus d'une maniere si claire qu'elle ne laisse, comme je l'ai dit, aucun doute à former.

Voici ses termes que je traduirai mot pour mot.

Il y a en Amérique des Lions; mais ils n'ont ni la grandeur, ni l'audace, ni même la couleur fauve des Lions d'Afrique, auxquels ils sont très-inférieurs. [*]

Qu'on lise toutes les relations qui ont paru depuis 1588, temps auquel Acosta écrivoit, jusqu'en 1745, on verra qu'elles se confirment mutuellement.

Je n'ai rencontré, dit Mr. de la Condamine, *que dans la province de Quito, & non sur les bords de l'Amazone, l'animal que les Indiens du Pérou nomment en leur langue* Puma, *& les Espagnols d'Amérique*, Lion. *Je ne sais s'il mérite ce nom; le mâle n'a*

[*] *Sunt in hâc nostrâ Americâ ejusmodi feræ non paucæ; sunt Leones, tametsi magnitudine & audaciâ & colore ipso haud ita fulvo Africanis illis longe inferiores.* De Sit. N. O. Cap. XXI, pag. 55.

point de criniere, & il est beaucoup plus petit que les Lions Africains. (*)

Le critique croit qu'on trouve dans le Brésil, des Lions à criniere, aussi élevés, aussi courageux que ceux d'Afrique; mais c'est encore une pure imagination de sa part: il a pris des bruits populaires pour des faits, & des contes pour des observations; lorsqu'il lui étoit si facile de consulter les ouvrages de Mrs. de Buffon, de Linnæus & des Naturalistes qui ont été sur les lieux, comme Marcgrave & Pison: il y auroit vu que dans tout le Brésil il n'éxiste pas de grands Lions à criniere, & qu'on n'y rencontre même que très-rarement le Puma, qui est un animal poltron, au point qu'on l'a pris pour un Lion dégénéré: il ne seroit pas impossible, dit Mr. de Buffon, que le climat de l'Amérique l'eût ainsi dégradé, en réduisant sa taille, en le dépouillant de sa criniere, & en lui ôtant le courage. Mais il paroît plutôt que c'est une bête d'une nature particuliere, qui ne produiroit pas même de Mulet avec la Lionne d'Afrique, laquelle aussi n'a point de criniere, le caractere distinctif du mâle: d'ailleurs les mœurs du Puma différent de celles des Lions de notre continent; il grimpe sur les arbres, & on peut aisément le mettre en fuite, hormis qu'on n'ait la timidité naturelle des Américains, qui craignent bien plus les bêtes féroces de leurs pays, que les Nègres, les Maures & les Caffres ne craignent les vrais Lions & les vrais Tigres de l'Afrique, mille fois plus dangereux.

Le critique, faute de consulter les Auteurs qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle, est tombé dans une erreur bien singuliere, lorsqu'outre le Puma, il place encore en Amérique d'autres Lions à criniere, & comparables pour la grandeur à ceux de l'ancien Monde. Cependant il n'y en a

---

(*) *Voyage sur le fleuve des Amazones.*

pas d'autres que le Puma, qui paroit s'être répandu dans différentes provinces de la Zone Torride: M. Frézier dit qu'on en voit jusques sur la côte de Cobija [*], où ils sont plus petits que dans les autres endroits de l'Amérique, comme cela s'observe aussi parmi les Lions de notre continent : ceux qui habitent dans le Monomotapa & vers le Cap de Bonne-Espérance, n'ont pas la taille de ceux qu'on rencontre dans les déserts du Zara & de Biledulgerid. (**)

Au reste Dom Pernety, pour s'appercevoir de l'erreur où il est tombé, n'avoit qu'à rechercher dans les voyageurs Naturalistes, qui ont parlé des animaux du Pérou, comme Nieremberg, la description du lion de ce pays; & ensuite il auroit vû que cette description convient à tous les animaux Américains, ausquels on a donné ce nom dans les autres provinces; aux différences près que le climat peut produire dans la grandeur & dans la nuance du poil plus ou moins clair. C'est en ce sens que Garcilasso a pu dire, que parmi les Lions du Pérou, il y a jusqu'a quatre variétés; mais il convient qu'aucun de ces Lions n'a ni la grandeur, ni la force des Lions d'Afrique [***]. En effet, le Puma ne sauroit se servir de sa queue comme d'une arme; tandis que les Lions de notre continent terrassent un homme en le fouettant de leurs queues, dont le floccon est comme une mêche qui enleve la peau, & brise souvent les os.

---

[*] *Voyage de la mer du Sud.*

[**] Les plus grands Lions d'Afrique ont 5 pieds de haut & 9 pieds de long : les plus petits Lions d'Afrique ont 3 1/2 pieds de haut, sur 5 1/2 de long, jusqu'à l'origine de la queue.

[***] Tom. II, pag. 267.



CHAPITRE VI.

Du Jaguar & du Couguar.

QUand le critique a parlé des Tigres de l'A rique, il n'a pas su, qu'il y a au nouveau M de deux especes d'animaux très-différentes, quelles on a indistinctement donné le nom de *gre*. Le premier est le Jaguar, qui, selon M. næus & presque tous les Naturalistes, est une particuliere d'Once (*) : l'autre est le Cou Or il étoit absolument nécessaire de distin ces animaux, & faute de les avoir distingué ne conçoit pas du tout ce que le critique à lu dire. Il n'avoit qu'à consulter les Nome teurs du regne animal, & y joindre la lectu ouvrages de M. de Buffon : il y auroit app connoître les especes, il y auroit appris qu vrai Tigre, & sur tout le Tigre royal, n'e pas en Amérique, où l'on ne trouve point c mal carnacier d'une grandeur qu'on puisse parer à celle de ce Tigre royal, qui a presq taille du Cheval.

Je ne conçois réellement point, qu'en quant un Auteur qui a traité des animaux ait eu en ses propres lumieres tant de confia que de se croire dispensé d'ouvrir un seul

[*] *Onca Jaguara.* Marcgr. Bras. 235. *Habitat in rica meridionali. Corpus lutescens, maculis ocell nigris sæpe pupillâ nigrâ unâ alterâve instructis. men album maculis atris ut in pedibus, ubi m Cauda corpore dimidio brevior, maculis nigris l Linnæi Syst. Nat. Editio XII, T. I, pag.* 61. *Mam Feræ. Felis.*

La Jaguarette ne paroît être qu'une varié Jaguar.

l'histoire naturelle. Si Dom Pernety avoit seulement jetté les yeux sur quelques ouvrages fort répandus, & qui sont presqu'entre les mains de tout le monde, il eût compris, que ce qu'il a dit des Lions & des Tigres Américains, sont des erreurs palpables. Au lieu de recourir aux œuvres des plus célebres Zoographes, il cite les lettres d'un Jésuite nommé Cataneo, & qu'on a imprimées, je crois, par inadvertance, à la suite de la méprisable histoire du Paraguai, attribuée à Muratori, laquelle cependant n'est pas de Muratori, quoiqu'en dise le Journal de Trévoux. [*]

Il ne faut pas croire, qu'il soit si aisé d'écrire sur les animaux avec précision : cela exige un travail très-opiniâtre & une étude très-suivie; au point que les savants, qui ont été dès leur jeunesse initiés dans ces mysteres de la Nature, ne laissent pas de trouver encore au bout de leur carriere, ou des doutes, ou des difficultés.

Ces animaux, que Pison, Hernandez, M. de la Condamine & tant d'autres, nomment des *Tigres Américains*, sont les Jouagars, dont les plus grands ont à-peu-près la taille ordinaire du Tigre Africain, mais non pas celle du Tigre royal, la robe du Jaguar est mouchetée *maculis ocellaribus*, & non pas vergetée par anneaux ou par bandes transversales, *maculis virgatis transversis*. Ceux, qui ne sont pas Naturalistes, ne sauroient distinguer une peau de Tigre parmi des peaux de Pantheres, d'Onces & de Léopards : il n'y a rien de plus commun, que de s'y méprendre; au point qu'on a démontré; que les fourreurs même de Paris n'ont jamais eu une connoissance bien clai-

---

[*] Le P. Berthier fit un jour un grand article pour démontrer que le Prévôt Muratori étoit véritablement Auteur de cette compilation, qu'on a intitulée l'*Histoire du Paraguai*; mais cette démonstration n'a pas convaincu les personnes instruites.

re de cette partie de leur commerce (**) Je laisse à juger après cela quel fond on peut faire sur ce que Dom Pernety rapporte des peaux de Tigres qu'il dit avoir vues : c'étoient des dépouilles de Jaguar, comme il auroit pû s'en convaincre, dans les ouvrages de Mr. de Buffon, qui prouve clairement qu'au nouveau Monde il n'y a pas de véritable Tigre. Quant au Couguar, qu'on nomme tantôt *Tigre poltron*, & tantôt *Tigre roux*, c'est un animal absolument naturel à l'Amérique, & dont on n'a pas découvert l'analogue dans notre ancien continent : il a le poil fort ras, sans mouchetures, sans anneaux, sans taches, d'un jaune tirant sur le roux, qui fait la nuance que les Naturalistes expriment par le terme de *luteo-rufus*. J'en ai vu un sujet vivant chez du Cos, maître de bêtes étrangeres : il avoit la tranquillité d'un Chien, & beaucoup plus que la corpulence d'un très-grand dogue : il est haut monté sur les jambes, ce qui le rend svelte & alerte : ses dents canines sont coniques & très-grandes : on ne l'avoit ni désarmé, ni emmuselé, & on le conduisoit en lesse : le nom de *Tigre poltron* lui a été bien donné ; il se laissoit flatter de la main, & je vis de petits garçons grimper sur son dos, & s'y tenir à califourchon. Ceux, qui connoissent le vrai Tigre de notre continent, savent que c'est un animal d'une férocité qu'on ne peut ni dépeindre, ni comparer à rien : il est impossible de le dompter, & encore bien plus impossible de le discipliner comme les Couguars : on n'ose le toucher de la main : il faut le renfermer dans des cages

[*] Les fourreurs appellent *peau de Tigre commun*, la Robe de l'Once : ils appellent *peau de Tigre d'Afrique*, la robe du Léopard du Sénégal. La peau de Tigre n'est pas tigrée, ni tachetée, ni mouchetée ; mais elle a de grands anneaux qui viennent se terminer au ventre ; ces bandes ne sont pas si sensibles que les mouchettes du Léopard.

bien grillées & doublement barrées, & avec tout cela il est rare qu'on en amene en Europe : aussi M. de Buffon n'a-t-il jamais pu parvenir à en voir un individu en vie ; lui qui a passé presque tout le regne animal en revue, en faisant venir des extrémités de la Terre les animaux les plus rares : il faut attribuer cela à la difficulté & au danger de transporter une bête aussi formidable que le Tigre, qui rompt, dit Bontius, de grosses solives ferrées : s'il venoit à se détacher dans un navire, l'équipage courroit risque d'être déchiré.

Le Lion & le Léopard se laissent en quelque sorte apprivoiser, & dans leur captivité ils paroissent plus mélancoliques que méchans : on les dompte & par la faim & par les coups souvent répétés, ce qui les fait ou ressouvenir de la supériorité de l'homme, ou oublier leurs propres forces ; mais le Tigre résiste à tout : la faim le rend plus terrible, les coups le rendent plus furieux, les caresses l'irritent, & celui qui le nourrit, est son premier ennemi. Dans son état de liberté, il attaque tout ce qui respire dans la Nature, en commençant par l'homme : il s'essaye avec les Crocodiles, ne recule pas devant l'Eléphant, ne craint point le Rhinoceros, brave le Lion, & emporte un Bœuf avec autant de facilité que le Loup enleve un Agneau. (*)

(*) *Denique robur hujus feræ incredibile est : nam occisum à se Bubalum, quamvis tribus partibus ipsa majorem, non secus ac festucam, in silvas trahit. Ac ut id magis credas, Nobil. D. Generalis P. Carpenterius, circà silvas insulas & decipulas Tigribus capiendis, ex solidis trabibus compactas locari curaverat, quibus intus alligatus Caper, balatu suo, Tigridem pelliceret : ac forte evenit, ut valvis reclusis ingens Tigris capta esset, quæ trabes quamvis ferreis clavis ligatas, unguibus, quibus plurimum valet, à se invicem divulsit ac evasit.* Bontius Historia Naturalis Indiæ Orient. pag. 53. Cap. *de Tigride.*

Ce n'eſt pas un tel animal, comme on voit, qu'il faut comparer pour la férocité & les forces aux Jaguars Américains, qui perdent tout courage quand ils ſont repus, & un ſeul Chien ſuffit alors pour leur donner la chaſſe (*) ; mais les Sauvages naturellement poltrons, redoutent toujours leur rencontre ; parce qu'ils s'imaginent que ces bêtes préférent leur chair à celle des Européans ; ce qui peut provenir, comme il eſt dit dans les *Recherches Philoſophiques*, des drogues avec leſquelles ces Sauvages ſe graiſſent tout le corps, & dont l'odeur inſupportable les fait éventer de loin.

C'eſt dans l'humidité & la température de l'air entre les Tropiques au nouveau Monde, qu'on apperçoit les cauſes qui y rendent les animaux carnaciers, moins féroces, moins dangereux que dans notre continent : car on ne ſauroit croire combien la chaleur extrême de l'intérieur de l'Afrique, y augmente la ſoif du ſang dans les Tigres & les Lions, au point que ceux qui habitent hors de la Zone Torride, vers le Cap de Bonne Eſpérance, ou ſur les montagnes où l'air eſt moins brûlant

Il n'eſt queſtion dans ce paſſage que du Tigre ordinaire de Java ; car le grand, qu'on nomme le royal, eſt encore bien plus fort & plus terrible.

{*} *Hominibus æque ac beſtiis infeſtæ, cum famelicæ ſunt ; alias enim à gregariis canibus, imo vel ſolo accenſo rogo de nocte in fugam facile aguntur.* Hiſt. Nat. Braſiliæ. Pag. 1[illegible]3.

Voyez auſſi ſur le Jaguar ou cette eſpece de Tigre Américain, M. de Buffon, & M. de Valmont. T. III., pag. 120, au mot *Jaguar*. La *Tigris Mexicana* de Hernandez, p. 498, eſt une eſpece de Léopard. Geſner paroît être le premier Naturaliſte qui ait ſu diſtinguer les Tigres d'avec les Onces & les Pantheres. On doute que Pline ait connu le Tigre : auſſi Bontius l'accuſe-t-il de s'être manifeſtement trompé, lorſqu'il aſſure que cet animal eſt ſi léger à la courſe : le vrai Tigre ne court pas vîte.

brûlant que dans les plantes sablonneuses, paroissent à demi apprivoisés, en comparaison de la fureur & de l'impétuosité des autres. Il est bien étonnant sans doute, qu'une cause qui opére avec tant de force sur la constitution & le tempérament des animaux de ce pays, y produise un effet contraire dans les hommes: car les Nègres, généralement parlant, sont de très-mauvais guerriers & excessivement peureux: ce qui prouve combien la pusillanimité est grande dans les bornes étroites de leur ame, c'est qu'ils sont infiniment plus prompts que les hommes blancs à se détruire eux-mêmes: non dans un grand désespoir, mais seulement dans un grand chagrin. Quand ils ne peuvent ni se noyer, ni s'empoisonner, ils retiennent leur haleine, & s'étouffent au point qu'on a cru qu'ils se coupoient la langue avec les dents & l'avaloient. On a observé dans les vaisseaux Nègriers, que rien n'étoit plus propre à les empêcher de se tuer, que la musique: dès qu'ils l'entendent, ils osent vivre, & oublient qu'ils ont voulu mourir: tant le suicide est en eux une foiblesse qu'on corrige par une autre.

Je reviens aux animaux, & je dis, qu'on ne sauroit assez s'étonner de ce que Dom Pernety ait pu contredire les observations des Naturalistes sur la grandeur respective des especes animales qui habitent dans les deux continents: celles de l'Amérique qui sont généralement plus petites; & je sais bien que Dom Pernety n'eût jamais nié cela, s'il avoit daigné lire seulement dans M. de Buffon l'histoire des Chats-cerviers, celle des Loups cerviers, celle des Loups ordinaires & celle des Ours. Mais n'ayant rien examiné, il s'est imaginé pouvoir décider sur tout cela par quelques mots véritablement jettés au hazard. Il assure que les Ours de l'Amérique sont d'une grandeur effroyable: à quoi je reponds qu'il a encore été aussi mal instruit en cela, qu'en tout ce qu'il dit des Tigres,

dont il n'a pas seulement connu les especes & les noms.

Voici les propres termes de M. de Buffon : *les Ours des Illinois de la Louisiane paroissent être les mêmes que nos Ours ; ceux-là sont seulement plus petits & plus noirs.* (*)

C'est un fait qui n'a jamais été révoqué en doute par personne, que la plus grande espece d'Ours se trouve non pas en Amérique, mais en Moscovie. Je ne conçois pas, dis-je, que le critique ayant ignoré l'histoire des animaux, ait pu attaquer, avec tant d'aigreur, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui n'a pas dit un mot qu'il n'ait puisé dans les écrits des Naturalistes les plus estimés.

[*] Voyez son *Discours sur les animaux communs aux deux continents*.



CHAPITRE XXI.

Du Tapir.

RIen n'est plus inconcevable que la maniere dont la Nature a reparti & distribué les especes animales sur le Globe, il paroît qu'on devroit trouver les mêmes especes sous les mêmes latitudes, & cependant cela n'est pas : il y a des quadrupedes qui ne sont affectés qu'à de petites contrées, & qu'on ne rencontre pas ailleurs.

J'avoue que les hommes, en se formant en société, en détruisant les bois, ont beaucoup influé en cela : plus ils ont défriché, plus ils ont fait fuir le gros gibier, tandis que les petits animaux ne fuyent pas : trop d'obstacles les arrêtent, une riviere peut les arrêter : ils restent constamment dans les mêmes régions ; & soit par une providence particuliere, soit par leurs propres ruses, ils échappent toujours à une destruction totale : on peut dans une isle, se délivrer des Loups ; mais on ne sauroit s'y délivrer des Souris, des Grenouilles, des Taupes; il n'y a pas de doute que, du temps de Jules César, il n'y ait eu, en France & en Allemagne, des especes animales qu'on n'y voit plus aujourd'hui. Les vicissitudes physiques ont aussi resserré d'autres especes dans des isles, dans des pointes de péninsules d'où elles ne peuvent plus sortir : on conçoit bien, qu'on n'a pas été porter des Serpents venimeux & des Tigres à Java & à Madagascar ; & que ces animaux y existent, pour s'y être trouvés au moment que quelque révolution a séparé Madagascar & Java du continent, & en a fait des isles : il est bien certain que c'est là l'origine commune de toutes les

Bêtes insulaires, si l'on en excepte quelques Serpents de la petite espece qui ont pu échapper au bec des Cicognes, & quelques autres animaux carnaciers qui ont passé à la nage dans des isles peu éloignées du continent; c'est un fait, que les Couguars ou les Tigres poltrons, dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, sont arrivés à la nage dans quelques isles où les Européans avoient porté du bétail. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est que dans l'Amérique on a découvert beaucoup d'animaux, dont les analogues ne sont point dans notre hémisphere; d'où on peut inférer que les deux continents ne se sont pas touchés sous l'Equateur, & qu'il y a toujours eu une ligne de démarcation & une barriere insurmontable, qui a empêché nos animaux indigenes de la Zone Torride, de pénétrer en Amérique, & ceux de l'Amérique de pénétrer dans l'ancien Monde. Il faut bien imaginer un grand obstacle, qui ait prévenu cette confusion; sans quoi elle se seroit faite : car si l'espace de mer entre la Guynée & le Brésil, eût jamais été une terre-ferme, les animaux de la Torride des deux hémispheres, se seroient trouvés sur un même continent. Il suit de ceci, que chaque climat a primitivement reçu les animaux qui lui sont affectés, sans qu'ils soient descendus les uns des autres, sans que les Fourmilliers de la Guiane viennent des Fourmilliers du Congo, ou ceux du Congo de la Guiane.

La Nature, après avoir produit, dans le nouveau Monde, tant de végétaux & d'animaux absolument inconnus dans l'ancien, n'a rien changé au régne minéral : plus on fait des recherches, plus on découvre, que les métaux & l'arrangement des couches terrestres sont les mêmes en Amérique que dans notre continent sous les mêmes latitudes; au point que Mr. Guettard a prouvé, que

dans le Canada, la disposition intérieure de la Terre est précisément comme en Suisse (*), tant pour les minéraux que pour les autres lits de matieres pierreuses & terreuses. On ne sauroit douter, que le centre de l'Afrique qui correspond au Pérou, ne renferme des dépôts d'or & d'argent aussi considérables que le Pérou, car l'immense quantité de paillettes que les fleuves d'Afrique charient, ne peut venir que des montagnes pleines de filons. C'est encore la même chose par rapport aux pierres fines, avec cette différence que celles de notre continent sont en général plus belles, plus vivement colorées, plus diaphanes & plus brillantes.

Je conviens qu'on a déterré en Amérique un métal anomale & absolument inconnu dans l'ancien Monde : c'est l'Or blanc de Choco ou la Platine: mais on connoît trop peu l'intérieur de l'Afrique, où de mémoire d'homme on n'a jamais, à ce qu'on dit, exploité aucune mine, pour pouvoir assurer, que la Platine ne s'y trouve point; pourvu cependant que ce ne soit pas une concrétion fortuite, ou un Oraigri par une espece particuliere d'émérik.

Quoiqu'il en soit, la Platine n'a pas empêché que les connoissances qu'on avoit acquises dans la Métallurgie, n'ayent suffi pour nommer tous les métaux du nouveau Monde; mais les notions qu'on avoit acquises dans l'histoire des plantes & des animaux de l'ancien continent, ont été absolument insuffisantes pour nommer & ranger en classes les nouvelles especes qu'on a trouvées en Amérique, & dont la plus frapante est le Tapir, car la Zone Torride des Indes occidentales n'a point d'animal plus grand que celui-là. On peut bien croire, qu'un être qu'on n'avoit jamais vu, dont on n'avoit pas soupçonné l'existence, a dû produire parmi les Naturalistes une grande variété

[*] Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris à l'an 1752.

d'opinions ſur le genre auquel il faut le rapporter; & ce qui prouve combien peu on a été d'accord, c'eſt qu'on en a fait un Bœuf, un Ane, & finalement un Hippopotame : il exiſte déjà des nomenclatures imprimées, où le Tapier eſt titré d'Hippopotame terreſtre : mais en voulant introduire de nouvelles eſpeces dans les anciens genres, on brouille bien plus les choſes qu'on ne les arrange, par une méthode qui n'eſt fondée que ſur des apparences trompeuſes. Mr. Briſſon a été le plus raiſonnable des Méthodiſtes, il a fait du Tapir un genre qui ne renferme qu'une ſeule eſpece, & qui par-là eſt très-remarquable.

J'avoue que j'ai été moi-même dans l'idée, que les animaux de l'Amérique ne ſont pas eſſentiellement différents de ceux de notre hémiſphere, mais tellement métamorphoſés par le climat, qu'on a beaucoup de peine à les reconnoître : j'avois été induit dans ce ſentiment par la grande analogie du Glama du Pérou avec le petit Chameau d'Afrique, au point que ces deux animaux ne me paroiſſoient être qu'une ſeule eſpece; mais en faiſant des recherches ultérieures ſur le Tapir, je me ſuis bien déſabuſé: en 1762, je prenois encore cet animal pour une ſorte d'Hippopotame, & j'ai vu que d'autres Naturaliſtes ont été auſſi de cet avis. Mais voici ce qui doit empêcher, ſelon moi, qu'on ne ſoutienne cette opinion.

Le Tapir a une trompe par laquelle il reſpire, & qu'il tend & détend par le jeu d'un muſcle très-fort : l'Hippopotame n'a pas de trompe, & reſpire par la gueule & les naſeaux. Le Tapir a quatre dents de moins que l'Hippopotame, & il lui manque aux pieds de derriere une diviſion, n'ayant à ces pieds que trois doigts, & l'Hippopotame en a quatre à tous les pieds avec un faux talon (*).

(*) Je ſais bien que M. Klein, en prenant les caracteres par leſquels il diſtingue les animaux, de la

Ces caracteres si tranchés séparent tellement ces animaux, que rien ne sauroit les rapprocher. Du reste, ils se ressemblent par leur vie noctambule, par leurs mœurs, par leur façon de se nourrir, de courir dans l'eau, sans être de vrais amphibies, par leur ronflement, par leur queue pyramydale, & l'épaisseur de leur peau, qui sert aussi bien en Afrique qu'en Amérique à faire des boucliers impénétrables aux flêches, & même à l'épreuve de la balle d'un mousquet : ces animaux sont également chargés de beaucoup de graisse, comme toutes les grandes machines animées qui nagent à l'instar du Wal-Ross & du Phocas (*)

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que les Américains ne pouvoient tirer aucun avantage du plus grand quadrupede de leur Zone Torride; car le Tapir étant lucifuge, il ne se laisse ni apprivoiser, ni rendre domestique, & bien moins encore soumettre au travail : cela lui est commun avec l'Hippopotame, le seul de tous les grands quadrupedes de notre continent, dont on ne puisse tirer aucun service; tandis que le Cheval, le Bœuf, la Giraffe, le Chameau, le Dromadaire, l'Eléphant, qui tiennent un rang si distingué dans le regne animal, sont tous soumis au travail, & assistent l'homme dans les besoins de la société. Je n'ai jamais pu concevoir pourquoi on a laissé en Asie le Rhinocéros dans son état sauvage, sans l'employer à aucun

---

conformation de leurs pieds, n'a aucun égard aux pieds postérieurs. Mais cette méthode est-elle bonne & juste ? Voilà de quoi j'ose douter. Les pieds postérieurs ne sont sujets à des variations que dans de certaines especes, & jamais dans d'autres, jamais dans les solipedes.

[*] La meilleure figure qu'on ait du Tapir, est celle qui a été dessinée en Amérique par M. de la Condamine, & que M. de Buffon a fait graver : elle ne ressemble en rien à celle de Pison ; au point qu'on croiroit que ce sont deux animaux différents. C'est encore bien pis par rapport à l'Hippopotame, on n'en a aucune figure qui soit juste.

usage ; tandis qu'ils est soumis en Abyssinie, & y sert à porter des fardeaux & de petites citadelles comme l'Eléphant : aussi les Portugais nomment généralement le Rhinocéros Asiatique, *le Moine des Indes* ; parce qu'il n'y travaille pas, & que la peau qui recouvre son garrot, imite assez bien un capuchon.

Quand on considère, que tous les plus grands quadrupedes, qui existent sur le Globe, sont tombés sous le joug de l'homme, on s'imagine que cette servitude est un effet de notre seule industrie & de notre supériorité sur les bêtes, quelques robustes qu'elles soient ; j'avoue, que l'industrie y a eu beaucoup de part ; mais il est certain aussi que cela est entré dans le plan de la Nature, comme nous le voyons manifestement par le Chien, le seul de tous les animaux carnaciers avec le Chat, que nous ayons pu rendre domestique. Or je dis, que l'attachement que cet animal a pour l'homme, est dans son instinct, & non pas dans un caractere que nous lui ayons imprimé ; ainsi il y a dans tout ceci des bornes que la Nature a fixées : les animaux, qu'elle a voulu délivrer de la servitude, ne seront jamais subjugués par toute l'industrie humaine, & les animaux, qu'elle a formés pour la servitude, seront subjugués toutes les fois que l'homme le voudra & l'éprouvera.

Ce qui rend cet état de liberté du Tapir & de l'Hippopotame d'autant plus remarquable, c'est qu'ils sont l'un & l'autre frugivores, & non carnaciers ; & les animaux, que nous avons soumis, en exceptant toujours le Chat & le Chien, sont tous frugivores depuis la Brébis jusqu'à l'Elephant. (*)

CHAPITRE

[*] Il ne faut pas confondre les animaux soumis au travail & les domestiques avec les animaux simplement apprivoisés comme les Genettes, les Rats de Pharaon, les Singes, &c. Quoique l'Eléphant ne soit pas domestique, il est néanmoins soumis. On ne sait pas si le Rhinoceros est domestique en Afrique.

CHAPITRE XXII.

De la multiplication & de la grandeur des Insectes au nouveau Monde.

DAns les pays incultes, marécageux, couverts de bois, les insectes se multiplient, parce qu'ils envahissent, sans obstacles & impunément, toutes les productions de la Nature, qui a augmenté, comme on sait, le degré de la fécondité à proportion de la petitesse des animaux. Pour peu que la présence de l'homme n'arrête point cette propagation, ou plutôt ce débordement de matiere animée, en purifiant l'air par la fumée, la terre par le labour, les eaux par l'écoulement, toutes les especes d'insectes viennent s'y accumuler d'une maniere effroyable : comme l'ont vu les premiers Européans, qui ont pénétré dans les forêts de l'Amérique; ils faisoient à chaque pas lever des tourbillons de cousins & de moustiques, qui les envelopoient comme feroit un nuage.

Le critique en conclut que le *principe de la vie* étoit, dans ce pays, plus actif & plus fécond qu'ailleurs : il falloit en conclure que ce pays étoit resté inculte depuis un temps immémorial; puisque cette multiplication d'insectes est un effet nécessaire, & qui arrive dans tous les endroits de la Terre, qui ne sont pas habités par des hommes, ou qui ne sont habités que par des Sauvages. Si ces déserts se trouvent situés sous un climat chaud, ou seulement sous un climat tempéré, alors les Serpents & les Lésards se joignent aux insectes.

On prétend que, si l'Egypte restoit inculte pendant quarante ans, le Nil, en applanissant ses digues, en feroit un prodigieux marais, où les

Grenouilles, les Crapauds, les Scinques, les Caméléons, les Crocodiles, les Couleuvres, se multiplieroient à l'infini : car malgré la culture, malgré tous les efforts de l'homme, on a beaucoup de peine à y arrêter la génération des animaux immondes. Que seroit-ce donc, si cette contrée étoit abandonnée à elle-même, ou s'il n'y avoit que quelques troupeaux de Sauvages errants comme les Américains du Nord, qui étant paresseux & dépourvus d'instruments de fer pour faire de grandes coupes dans les bois, avoient pour toujours renoncé à l'agriculture ? ils n'osoient pas non plus mettre le feu aux bois, de peur de tuer le gibier, comme on l'a vu en Sibérie, le long de la Léna, où la fumée des forêts qu'on a brûlées dans les défrichements, a fait mourir les Zibelines à plusieurs lieues à la ronde. Il ne restoit aux Américains d'autres ressources, que de couvrir leur peau d'une couche de graisse, & de fumer du Tabac & d'autres herbes âcres, pour être un peu moins persécutés par les insectes; mais leur nombre ne diminuoit point.

Il est difficile de savoir au juste, ce que c'est que l'activité du *principe de la vie*, dont parle le critique; mais quelles que soient les idées vagues qu'on attache à ces termes, on ne sauroit admettre que ce principe étoit dans une grande force aux Indes occidentales, le pays le plus dépeuplé de la Terre, où les hommes étoient aussi rares que les Fourmis y étoient incroyablement multipliées.

On conçoit bien que ce qui peut être favorable aux insectes, ne peut qu'être nuisible à l'espece humaine & aux animaux quadrupedes : aussi n'en existoit-il aucun de la premiere, ni de la seconde, ni de la troisiéme grandeur dans tout le nouveau Monde. Je pourrois tirer, de l'objection qu'on a faite, une objection contraire; mais je ne raisonne pas sur des raisonnements. Le critique, en admettant l'existence de Géants Magellaniques, croit que la cause, qui fait grandir une Chenille à Surinam, ou une Grenouille dans les marais de la

Louisiane, est cette cause même qui produit des Géants à la baye Grégoire, ou à la baye Famine : il ne faut pas attaquer des faits très-réels par des faits très-douteux, ni conclure d'un fait à un autre fait fort différent. Mr. Linnæus a découvert, en Lapponie, de certains insectes dont la taille surpasse de beaucoup celle de leurs analogues qui vivent dans des pays cultivés ; cependant les Lappons seroient les plus petits des hommes, s'il n'y avoit pas des Eskimaux.

La corruption, qui résulte de l'entassement des végétaux décomposés dans des terreins ombragés & humides, favorise la propagation des insectes : comme l'air ne peut circuler dans ces retraites, ni le vent s'y introduire, les œufs de ces petits animaux n'y sont pas dispersés, ni écrasés par le choc & l'agitation de l'atmosphere sur elle-même. Aussi a-t-on observé que, sur de certaines plages découvertes le long de la rive droite du Maragnon, on ne voit jamais des insectes ; tandis que la rive opposée en est entiérement remplie ; parce que le vent ne peut s'y faire sentir, ni éparpiller les essaims de moucherons qui s'y tiennent immobiles, & comme suspendus dans l'air, d'où ils tombent sur le premier animal dont ils sentent l'approche ; & à peu près comme les Chauve-souris tomberent sur le bétail que les Missionnaires avoient porté à Borja : les Bœufs les plus puissants, ne purent se garantir contre ces ennemis, qui détruisirent successivement tous les troupeaux.

On n'est pas encore assez avancé dans l'histoire naturelle des insectes, pour pouvoir parler pertinemment sur ce qui leur arriva dans les pays chauds, où la culture a manqué depuis une infinité d'années ; mais il n'y a pas de doute, que de certaines especes n'y grandissent, parce qu'elles y trouvent une nourriture abondante, & qu'elles s'y nourrissent paisiblement au sein de la Nature sauvage, & à l'abri des poursuites de l'homme, qui en fait une destruction bien plus grande que

ces animaux mêmes qui s'en nourrissent ; & outre qu'il les détruit, il les empêche encore de naître. Je ne puis à cette occasion omettre une observation assez singuliere : c'est que, parmi tous les quadrupedes à poil, il n'y a qu'une seule espece qui ne vit que d'insectes, sans pouvoir prendre absolument aucune autre nourriture : cet animal singulier, qui n'a pas de dents, est le Fourmillier. Or il falloit nécessairement que cette créature fût placée dans les endroits de la Terre, où les Fourmis abondent le plus : elles abondent le plus dans le Brésil & dans le Congo, jusqu'au Cap de bonne Espérance, & c'est aussi précisément dans ces deux pays-là, que l'on trouve le Fourmillier, comme si la Nature avoit craint que, sans eux, les Fourmis ne multipliassent à un certain excès, qui pût occasionner quelque dérangement, s'il est permis de parler ainsi, dans l'équilibre des êtres (*) ; & cela aussi bien dans le nouveau continent que dans l'ancien.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le défaut de culture, & dans la nourriture abondante, les causes de cette grandeur qu'avoient les insectes en Amérique au temps de la découverte. Cela arrive aussi à quelques Serpens, & à quelques Lésards, auxquels la Nature a accordé une lonque vie ; parce qu'ils sont long-temps à croître, tellement que, dans de certaines especes la grandeur augmente

[*] Il y a jusqu'à quatre especes de ces Myrmécophages qui ne paroissent être que des variétés. Le plus grand a six pieds & demi depuis le bout de la queue jusqu'au museau, d'où on peut conjecturer de quelle quantité de Fourmis cet animal a besoin tous les jours. Les anciens n'ont pas connu les Fourmilliers ; & cependant ils ont bien su que de certains cantons de l'Afrique étoient si remplis de fourmis, qu'elles y prenoient souvent le dessus sur les hommes, comme on le voit par ce que dit Pline des *Solpuges*, sorte de Fourmis Africaines.

avec l'âge : au contraire des quadrupedes à poil, où le terme de la vie est d'autant plus court, que celui de la croissance est moins long ; ces deux périodes étant toujours dépendants l'un de l'autre.

On ne peut pas positivement assurer, qu'on a trouvé au nouveau Monde, des Serpens plus grands que ceux que M. Adanson a vus dans les déserts de l'Afrique, où il a pénétré en remontant le Sénégal en chaloupe ; mais en Amérique leur multiplication étoit plus rapide, plus prodigieuse, & ils couvroient tellement la terre dans de certains endroits, qu'on désespéra de pouvoir s'en délivrer : ils attaquerent avec tant de fureur la colonie naissante de la Martinique, qu'on fut trois ou quatre fois sur le point de l'abandonner.

L'auteur des *Recherches Philosophiques* a parlé de ces temps-là, & si le critique eût lu plus attentivement l'ouvrage contre lequel il a tant déclamé, il y a toute apparence qu'il seroit resté dans les bornes de la question. Car qui doute, que les François de la Martinique n'ayent détruit, dans cette isle, depuis cent trente-cinq ans qu'ils y sont établis, au moins la milliéme partie de toutes les especes de reptiles qu'on y trouva au commencement du seiziéme siecle ? cependant il en reste encore, dit M. de Chanvalon, un très-grand nombre, échappé à la guerre continuelle des planteurs ; mais cela ne peut être autrement, vu l'extrême fécondité de ces animaux : il y a tel Serpent vivipare de la Martinique, qui produira en une seule année soixante-dix Serpentaux ; les especes ovipares sont encore plus fertiles.



CHAPITRE XXIII.

Des Végétaux transplantés en Amérique.

PArmi les plantes étrangeres, portées par les Européans au nouveau Monde, quelques-unes ont d'abord pris, sans que le changement de climat les ait affectées. Tel est sur-tout le riz, dont on avoit été chercher la graine au Levant : les colons de la Caroline ont fort étendu les rizieres ; mais c'est la plus mauvaise culture qu'ils pouvoient embrasser, ou la moins propre à purifier le climat. On ne sait pas encore quelles sont les précautions qu'employent les Chinois, les premiers agriculteurs du Monde, pour n'être pas sujets aux grands inconvénients qu'occasionne en Europe l'air des rizieres : tous les paysans, qui y travaillent dans le Milaney, prennent une espece d'hydropisie ; & en France, il a fallu sévérement défendre cette culture, à cause des maladies qu'elle produisoit. Il se peut que, dans les pays chauds de l'Asie, le desséchement étant plus prompt dans les campagnes qui ont été submergées il en sorte moins de vapeurs, ou des vapeurs moins nuisibles.

Quant à notre froment, semé dans les meilleurs défrichements entre les Tropiques au nouveau Monde, il n'à donné pendant les premieres années qu'une herbe épaisse & stérile ; parce qu'il puisoit trop de suc : il a fallu dans la suite y diminuer les efforts de la végétation par le sable, ou renoncer entiérement à cette culture, comme on a fait dans l'isle de St. Domingue & aux Antilles. Le froment & le seigle n'ont pas essuyé de tels accidents dans les provinces septentrionales, où ils ont donné d'assez bonnes récoltes ; mais qui cependant n'étoient pas comparables à celles qu'on

a obtenues des féveroles & des pois. Enfin l'industrie & le labour ont par-tout changé la nature des terres en fumant les unes, & en ameubliſſant les autres : ces cauſes, qui ont déja tant agi, agiront encore de plus en plus; de ſorte qu'au bout de trois cents ans l'Amérique reſſemblera auſſi peu à ce qu'elle eſt aujourd'hui, qu'elle reſſemble aujourd'hui peu à ce qu'elle étoit au temps de la découverte.

Dans quelques provinces, où de certains arbres à noyau, tels que les cériſiers d'Europe, ne voulurent pas prendre (*) dans le ſeizieme ſiecle, on eſt enſuite parvenu à les faire fructifier, en travaillant & en préparant le terrein. On peut en dire autant de nos mûriers, qui eurent auſſi beaucoup de difficulté à venir, & aujourd'hui ils ſont fort multipliés; quoiqu'on faſſe d'ailleurs peu de ſoie en Amérique : on a remarqué que la mortalité enlevoit les vers, dans les contrées où il y a beaucoup de lacs & de marécages; ce qui prouve évidemment que ces inſectes n'aiment pas les pays humides.

Au reſte, l'obſervation la plus étonnante qu'on puiſſe faire ſur les végétaux tranſplantés, c'eſt que dans toute l'étendue du nouveau Monde, on n'ait pas encore réuſſi à faire de bon vin. L'Hiſtorien des colonies Angloiſes dit que, dans aucun de ces établiſſements, les vignobles n'ont proſpéré, non plus que dans la Louiſiane ; & cela ſous des latitudes beaucoup plus méridionales que celle de la

(*) Il eſt ſurprenant que les arbres à noyau, tranſportés d'Europe en Amérique, ayent d'abord moins cru & moins produit que les autres eſpeces à pepins ou à oſſelets.

On voit par un paſſage de Garcilaſſo, qu'il ne croyoit pas que les cériſiers pourroient jamais être élevés au Pérou. *En 1580, dit-il, un riche marchand Eſpagnol, nommé Gaſpard Dalcocer, apporta les cériſiers au Pérou ; mais ils n'ont pu réuſſir.* T. II, p. 334.

France : les raifins y contiennent en abondance un fuc aqueux , foible , incapable de faire une liqueur de garde, & qui ait du corps : auffi les Colons font-ils contraints d'aller chercher des vins aux Canaries , aux Açores & à Madere qui eft , comme on fait, une ifle feulement défrichée depuis l'an 1430. (*)

A St. Domingue & aux Antilles, ni la vigne , ni le blé ,ne veulent pas fe laiffer élever. Au Pérou, on exprime des grappes une liqueur trouble & un peu falée. Enfin , on fait, dans différents endroits , du vin en quantité, qui eft non-feulement inférieur, mais pas même comparable aux efpeces médiocres de notre continent : celui de Loretto & Saint Lucar, paffe aujourd'hui pour être le moins mauvais de l'Amérique. Les Anglois, en conquérant la Floride ,avoient compté d'y découvrir des côteaux tellement expofés , que les vignes y produififfent une liqueur plus vineufe , qu'en Penfilvanie ; mais jufqu'à préfent ces effais n'ont pas réuffi.

Dans les provinces , où il y a beaucoup de bois qu'on n'a pu déraciner , faute de bras , comme dans la Géorgie , on a obfervé qu'il en fort annuellement des nuées d'infectes , qui viennent ravager les raifins : les Fourmis commettent les mêmes dégâts dans le Bréfil , & fi les chalumaux des cannes à fucre n'étoient pas recouverts d'une gaîne fort épaiffe que ces petits animaux ne peuvent percer , il feroit auffi impoffible d'y faire du fucre, que du vin.

La grande humidité de l'air, au nouveau Monde, eft fans doute une des principales caufes du

(*) Il eft vrai que Madere fut découverte en 1420. Cette ifle étoit inhabitée & toute remplie de bois , auxquels on mit le feu , & tous les Auteurs difent que les forêts brûlerent pendant fept ans , ce qui eft incroyable. Je fuppofe qu'on employa fept ou huit ans pour préparer le terrein , avant que d'y apporter de la vigne de Candie.

peu de succès que les vignobles y ont eu : plus les pays où l'on les plante, sont dégarnis de bois, & exempts de marais, plus le vin qu'on y fait, a de force : car, quand les vignes sont dans le voisinage d'une grande forêt, les brouillards, qui s'en élevent, font, indépendamment des insectes, avorter les raisins, ou en rendent la séve aqueuse. Voilà ce que l'expérience a enseigné à tous les cultivateurs Américains.

Outre les observations générales, il y a des observations particulieres qui ne concernent que quelques provinces : par exemple, à Surinam la pellicule extérieure, que quelques-uns nomment la peau des raisins, devient fort épaisse, les pépins fort gros, & les vignobles blancs donnent dès la segonde année une liqueur rouge & trouble. Je dis que cette observation est d'autant plus surprenante, que M. du Hamel assure, dans son *Traité des Arbres*, que le même accident survient aux vignes qu'on a voulu élever aux environs de Québec, soit qu'on eût fait venir les plants de France, soit qu'on eût été chercher des lambruches dans les bois. Outre cette dégénération, le froid est si grand au Canada, qu'il y a peu d'années où la vigne y parvienne à un certain degré de maturité.

On peut assurer que c'est un très-grand bonheur pour la France & pour le Portugal, que les vignobles n'ayent pas du tout réussi en Amérique ; car l'Angleterre, extrêmement éclairée sur ses intérêts, eût appliqué toutes ses colonies à cette culture, & se seroit ainsi délivrée de l'énorme tribut qu'elle paye aux François & aux Portugais pour leurs vins ; comme cela eût été naturel. Mais les terres & le climat du nouveau continent ne seront peut-être pas encore en état, au bout de deux siecles, de produire des vins comparables à ceux de Bourgogne, ou de Constance au Cap de Bonne-Espérance.

Parmi les autres arbres exotiques, qui ont dégénéré en Amérique, de l'aveu de tout le monde,

on doit compter les Caffiers originaires de l'
bie : ils donnent abondamment des féves, t
Surinam qu'aux isles; mais ces fruits sont
qualité si inférieure à ceux de l'Yemen, de
& même de Bourbon, que les gens riche
Europe, & les Turcs ne veulent pas boire
caffé de l'Amérique: on l'a souvent mêlé avec
de Moka, dans l'espérance de tromper les
vantins; mais on n'y a jamais pu réussir,
ne le tente plus : car, outre qu'ils distingu
mêlange au goût, ils le distinguent encore à
Aussi les Hollandois ne portent-ils pas au
d'hui une seule balle de leur caffé de Surina
Turquie où l'on n'en veut pas à tout prix.

On peut en dire autant des cannes à sucre:
un fait incontestable que celui qu'on fait au
naries, que celui qui se fabrique à Tcheou
à la Chine, que celui enfin qu'on tire d'E
par la voye du Caire, sont supérieurs en q
au sucre du Brésil, qui passe pour être le
leur de l'Amérique. Il semble que la féve des
nes de l'Asie, est plus cuite & plus élabor
sucre de S. Thomé en Afrique, seroit compa
aux meilleures especes qu'on tire d'Egypt
les Portugais le rafinoient mieux; mais ils l
sent à demi-brut: cependant cela n'empêche
qu'il ne soit préférable à tous les autres, po
usages de la médecine.

On a remarqué dans beaucoup d'endroi
l'Amérique, que les cannes à sucre ne prod
presque plus rien sur ces mêmes terreins où
premiere exploitation, elles se remplissoie
miellat. Ce malheur est arrivé à quelques col
Angloises des isles, où l'*humus* n'étant pas
fond, il s'est d'autant plutôt épuisé de ses en
naturels que le feu des défrichements y avoi
pandus. Rien n'est moins connu jusqu'à pr
que l'origine du sel sucreux, qui paroît êtr
parti sur toute la surface du Globe ; au
qu'on peut assurer que ce n'est qu'un acid

guisé par l'action du Soleil sur de certains végétaux : presque tous nos pommiers à fruits aigres, transplantés en Espagne, y donnent, dès la seconde année, des pommes douces, cela arrive aussi dans beaucoup de provinces d'Italie : cependant dans ces mêmes pays, les Citroniers conservent leur acide (*) : la cause en est peut-être dans

(*) Presque tous les fruits, & même beaucoup de racines, contiennent plus ou moins de sucre : les raisins en contiennent beaucoup ; mais on ne conçoit pas comment un des plus célébres Chymistes d'Angleterre a pu soutenir que ce sucre faisoit la base du vin. Plus un fruit est aigre avant sa maturité, plus il devient ordinairement doux après la maturité naturelle ou artificielle : je ne dis pas qu'il n'y ait des exceptions à cette regle ; mais elles sont en petit nombre. Quand on n'auroit jamais fait que cette seule observation, on auroit déja assez fait pour pouvoir dire que le suc n'est qu'un véritable acide végétal, mêlé d'une certaine quantité d'huile, & déguisé par l'action de la chaleur. Quand le sucre est exprimé des cannes, il faut promptement le cuire, sans quoi il se change de lui-même en vinaigre ; après que le sucre liquide, que les Portugais du Brésil nomment *Caldo*, a reçu une certaine cuisson, on peut encore le changer en vinaigre, en y versant une goutte d'acide : après que le sucre est fait, après qu'il est raffiné & crystalisé, on peut encore le changer en vinaigre par une certaine opération chymique, dans laquelle on le dépouille, par l'antimoine, de sa partie huileuse. Or, comme il n'y a absolument aucune différence entre le sucre des cannes & celui qu'on peut tirer des raisins, de tant de fruits, de tant de racines, de tant de séves d'arbres, comme les érables & les bouleaux ; on voit que ce qu'on nomme sucre, n'est que le véritable acide végétal ; ainsi la difficulté tombe sur l'origine de cet acide, bien plus que sur celle du sel sucreux, qui n'en est qu'une modification manifestement produite par l'action de la chaleur : aussi un tonneau de vinaigre, qu'on transporte d'Amsterdam à Cadix, n'y conserve-t-il pas l'aigreur qu'il avoit en Hollande ; & reporté au Nord, il reprend cette aigreur dans le même degré qu'il l'avoit avant le premier transport.

l'épaisseur de l'écorce, & dans l'huile de l'écorce, qui empêche que l'action de la chaleur ne convertisse l'acide.

Un phénomene aussi surprenant que ceux que je viens de rapporter sur la dégénération des végétaux, c'est qu'on a remarqué, dans tous les ports de mer, que les navires construits avec du bois de chêne, crû dans le Nord de l'Amérique, ne durent pas la moitié du temps que dure un navire bâti avec du bois de chêne crû en Europe. On seroit fort charmé, en Angleterre, de pouvoir découvrir quelque secret pour garantir des vers le bois de construction qu'on tire du Canada : un constructeur a proposé de le laisser macérer dans de vastes réservoirs ; mais ce procédé paroît long & couteux. Pour ce qui est de communiquer au bois de chêne de l'Amérique, la solidité qu'a le nôtre, il faut y renoncer ; il croît dans un pays trop humide, & outre que les vers & la putréfaction en dévorent en un instant l'aubier, le cœur ne résiste pas comme dans nos chênes, qui n'ont pas d'autres vers à craindre que ces terribles insectes à tariere, qu'on nous a apportés des mers du nouveau Monde.

On conçoit maintenant pourquoi, dans les pays chauds, les fruits sont ordinairement si sucrés, & pourquoi les cannes à sucre, quand même elles pourroient croître dans nos pays, ne s'y rempliroient pas de miellat : on conçoit encore que ce qui fait la base du vin, est l'acide végétal, plus cuit dans les vins doux, & moins cuit dans les vins verds ; aussi les premiers reçoivent-ils presque tous, outre l'action du soleil où ils croissent, une cuisson artificielle qui détruit le principe de la fermentation, qui tend à faire reparoître l'acide végétal sous sa forme primitive.

❧

CHAPITRE XXIV.

De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique.

NE point trouver dans un livre ce qui y est, & y trouver ce qui n'y est pas, c'est encore une mauvaise maniere de critiquer un livre.

Dom Pernety s'imagine qu'en disant quelques mots au hazard, du commerce que les Européans font en Amérique, il a suffisamment réfuté les *Recherches Philosophiques*; mais il faut beaucoup mieux examiner les choses qu'il ne l'a fait.

C'est une vérité incontestable, que, si les Européans avoient laissé le nouveau Monde dans cet état affreux, dans cette désolation où ils le découvrirent, ils n'y commerceroient pas aujourd'hui. Mais comme ils firent d'abord venir des Negres & des Colons pour y défricher les terres, ils y recueillent maintenant le fruit de leur travail; & ce n'est qu'autant qu'ils travaillent qu'ils recueillent, car si l'Angleterre laissoit l'Albanie, la Caroline, la Pensilvanie, dans la même situation où la France avoit laissé la Louisiane, elle en retireroit précisément ce que la France retiroit de la Louisiane; c'est-à-dire rien.

Il faut de plus distinguer, entre les productions du nouveau continent, celles qui ont une valeur réelle, d'avec celles qui n'ont qu'une énorme valeur fictive.

D'abord les mines d'or & d'argent ne prouvent pas que l'Amérique soit un excellent pays: ceux qui travaillent à ces mines, n'ont pas de souliers; ils n'ont pas de chemise. Enfin ces richesses sont si mauvaises qu'elles ont appauvri l'Espagne &

le Portugal, qui les regardoient comme un patrimoine.

Le Pérou seroit infiniment plus heureux, si au lieu de contenir des veines de métaux, il avoit une population suffisante, de bonnes terres labourables, bien arrosées, & sur-tout des grands chemins. Mais comment les Espagnols, qui n'ont pas encore fait de grands chemins dans leur propre pays, & chez qui le projet d'établir des chariots de postes n'a jamais pu réussir; comment, dis-je, ces Espagnols pourroient-ils se déterminer à faire de grands chemins au Pérou? Ils aiment mieux se faire hisser au-dessus des torrents avec des cordes, que d'y bâtir des ponts. Tant il est vrai que tout l'or & l'argent du Monde, entre les mains d'un peuple indolent, ne produit rien; & que le travail produit tout, indépendamment de l'or & de l'argent. (*)

Parce qu'on pêche des perles à Panama & à la Californie, parce qu'on tire de la terre des saphirs & des émeraudes dans la Nouvelle Castille, cela ne prouve encore rien en faveur de la bonté d'un pays. Ces richesses sont comme les mines; elles ne valent rien, s'avilissent en se multipliant, &

(*) Il n'y a que sept ou huit ans qu'on forma le projet d'établir en Espagne des diligences ou des chariots de postes, tant pour faciliter la communication entre les villes du Royaume, que pour transporter les voyageurs étrangers; mais ce projet ayant été fait, & les grands chemins n'ayant pas été faits, on peut croire qu'il a fallu y renoncer, & continuer à voyager comme on peut, & à transporter les marchandises sur les mules. Quand on réfléchit à la quantité d'or & d'argent qui a circulé en Espagne, on ne conçoit pas comment ce Royaume manque encore, dans le dix-huitiéme siecle, de grands chemins, tandis que l'Allemagne, & sur tout la Bohême, où l'on s'est toujours plaint du défaut d'argent, a de très beaux chemins, dont la plûpart ont été faits par l'Empereur Charles VI. Travail vaut mieux que richesse.

au lieu d'augmenter la population, elles la diminuent : le luxe qu'elles entraînent, est véritablement destructif, & pour ainsi dire absurde : aussi voit-on à Mexico des hommes, qui portent à leurs souliers des boucles de diamants, & qui vont le soir coucher sur la paille. C'est ainsi qu'on trouve à Rome des Abbés superbement habillés en soye, & qui dînent dans un hôpital, & soupent dans un autre.

J'ai dit que ces richesses s'avilissent en se multipliant, & cela est si vrai, que celui qui auroit eu en 1593 pour un million en pierreries, se trouveroit à peine riche aujourd'hui de quatre cents mille livres. Le Roi de Portugal ayant, au commencement de ce siecle, envoyé plusieurs caisses de diamants en commission à des marchands Hollandais, ils lui répondirent que, pour pouvoir en vendre une moitié, il falloit jetter l'autre moitié à la mer, ou tellement la tenir secrette qu'il n'en fût pas parlé. Il y avoit, en 1754, pour cinquante millions de pierreries dans les boutiques des diamantaires de Lisbonne, & c'étoit la capitale du plus pauvre Royaume de l'Europe : pour juger du délabrement où les choses y étoient, suivant la maxime du Chevalier Child [*], il suffit de

(*) Cette fameuse maxime du Chevalier Josias Child, a été rendue en ces termes par le traducteur françois du *Traité sur le Commerce*.

Pour savoir si un pays est riche ou pauvre, dans quelle proportion il est de l'un ou de l'autre, quel est le degré de ses connoissances & de son habileté dans le commerce, il ne faut pas faire d'autre question que celle-ci : quel est le prix de l'intérêt de l'argent ?

Voyez aussi sur cette matiere un Discours du Chevalier Bernard.

Le taux de l'intérêt commun, n'est dans aucun pays du Monde plus bas qu'en Hollande ; en Angleterre il est presque toujours d'un pour cent plus haut. Les Anglois ont fait des progrès si rapides, qu'en 1580, l'intérêt étoit chez eux à 9, en 1600 à 8, & ainsi de suite jusqu'à 4. En Espagne l'intérêt étoit monté à 10 en

dire, que l'intérêt de l'argent étoit à neuf pour cent.

De ce qu'on recueille de la Cochenille au Mexique, il s'enſuit, que dans ce pays-là, on trouve une infinité d'inſectes, ou de petites punaiſes rouges, qui étant avivées avec de forts acides, donnent une belle teinture. Cependant on comprend aiſément, que cette Cochenille eſt une richeſſe plus réelle que les mines & pêcheries à perles : car elle occupe les hommes, & ne les détruit point. Tout ce qui tend à diminuer la population, eſt pour l'Amérique plus que pour tout autre pays, une choſe extrêmement préjudiciable, & j'en dirai bientôt la raiſon.

Parce qu'il croît au nouveau Monde du Tabac, cela ne démontre pas encore, que ce ſoit un excellent pays : on ne dit pas, que l'Europe eſt un bon pays uniquement parce qu'il y croît de la ſauge; quoiqu'on la vende quelquefois fort cher aux Chinois.

Les Européans ayant pris, on ne ſait comment, un grand goût pour le Tabac, il eſt fort naturel qu'on l'aille chercher en Amérique, où on le cultive pour ne pas occuper à une telle culture les bonnes terres de l'Europe. Avant l'ingénieuſe invention de la Ferme, on faiſoit croître en France du Tabac égal à celui de la Virginie. L'Eſpagne a auſſi ſévérement défendu chez elle l'exploitation de cette plante, & il n'y a que les Chartreux de Xerez, qui ayent conſervé leur plantation, où ils font du Tabac ſupérieur à celui de la Virginie, & comparable à celui de la Havane.

Comme le goût du Tabac a commencé, il pourra finir, & alors il ne tombera plus dans l'eſprit de

1500 : en 1550 l'or de l'Amérique le fit tomber à 5 & enſuite à 4. Cela n'eſt jamais arrivé que dans ce pays-là, par une importation ſubite d'une immenſe quantité de métal.

de personne de dire, que l'Amérique est une heureuse contrée, parce qu'il y naît une espece de Jusquiame, que les Sauvages aiment à la fureur, & que les Européans ont aimée persqu'autant que les Sauvages.

Parce qu'on fait un très-grand commerce de pelleteries & de bois de construction, dans le Nord de l'Amérique, il s'ensuit, que le Nord de l'Amérique ressemble parfaitement à la Sibérie, où l'on fait le même commerce, & où le bois de construction & les pelleteries sont supérieures à celles du nouveau Monde : il n'y a pas de comparaison entre le Martre brun du Petzora & celui du Canada.

Quand les Castors peuplent dans un pays, comme ils ont peuplé dans l'Amérique septentrionale, c'est une preuve, que ce pays-là est un immense désert : car ces animaux ne peuvent absolument former de grands assemblages de Cabanes & de Républiques que là où les hommes manquent, & où la Nature abandonnée à elle-même, est aussi sauvage qu'elle peut l'être. Voilà pourquoi il n'y a peut-être plus dans tout l'ancien continent une seule habitation réguliere de Castors : ceux qu'on voit le long du Pont-Euxin : sur le Rhône, sur la Lippe, sur le Rhin, & dans tant d'autres endroits, sont tous solitaires, terriers, où réunis seulement en petites familles. Ces bêtes sont si dangereuses, dans les contrées habitées, & surtout dans celles où il y a des digues & des gabionades le long des rivieres, qu'on met toujours leur tête à prix, & à un prix plus haut que celle du loup : il y a des provinces en Allemagne où l'on paye jusqu'à onze écus à celui qui tue un Castor. Quoique cet animal ne pêche pas comme la loutre il fait de si horribles dégâts, que je ne l'aurois jamais cru, si je ne l'avois vu : il ruine les saussayes & les oserayes, ronge les pilotis, & perce les digues les plus fortes ; son instinct le porte toujours à inonder les terres que l'homme tâche de préser-

ver de l'inondation. On conçoit bien après
qu'il ne ſe peut multiplier que dans des rég
déſertes comme l'Amérique, où les Sauvage
s'intéreſſoient pas du tout à la culture de la
re, ni à la direction des rivieres dans des li
xes. (*)

On ſent donc que les pays, d'où on ti
pelleteries, ſont dépeuplés ; parce qu'on ne
roit tirer des pelleteries d'un pays peuplé.

Le caffé & le ſucre, que les Européans
croître en Amérique, forment deux prodigi
branches de commerce. Ces végétaux ne ſe la
cultiver que dans des terres ſituées entre les
piques, ou voiſines des Tropiques ; les Euro
étant maîtres de tout le nouveau continent,
choiſirent les meilleurs terreins pour cette c
re ; & comme l'Amérique n'avoit ni Cannes
cre, ni Caffiers, on les y porta des Canari
de l'Arabie. Or pour qu'on pût tirer de tou
une preuve convainquante en faveur de l'exce
ce du ſol, il faudroit démontrer, que le caffé
ſucre de l'Amérique, ſont ſupérieurs ou co
rables en qualité à ces mêmes productions
dans notre ancien continent : ce qui eſt bien
gné d'être vrai. Si les Turcs n'avoient pas
chez eux périr l'agriculture, & tout ce qui e
pend, on ne porteroit pas du ſucre des Indes
dentales en Turquie, non plus qu'on n'en
à la Chine : parce que les Chinois en font
mêmes d'excellent.

Qu'on examine bien la nature de ce comr

que l'Europe fait avec le nouveau Monde, & on trouvera;

1. Que parmi tous les articles d'exportation il n'y en a pas un seul qui concerne le nécessaire physique; car le produit de la pêche de Terre-Neuve n'est point compté au nombre des produits du nouveau continent.

2. Que les principaux articles d'exportation, comme l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, la cochenille, le cacao, le tabac & les pelleteries, ne prouvent absolument pas que le pays d'où on les tire, soit un excellent pays.

3. Que tout ce qu'on importe en Amérique, concerne au contraire le nécessaire physique, le vêtement, & les besoins qui suivent immédiatement les premiers besoins, & qu'on pourroit appeller de seconde nécessité : on y porte des farines, des salaisons, du beurre, des huiles (*), des vins, des eaux-de-vie, des draps, de petites étoffes de laine, des chapeaux, des bas, des soyeries, du papier, des meubles, des ustenciles de fer, du verre souflé & coulé, une immense quantité de mercerie & de cannetille, du thé, des épiceries des Indes orientales, des toiles blanches & peintes, des cotonnades, &, j'ai presque honte de le dire, des Nègres; mais enfin ces Nègres sont une marchandise aussi nécessaire à l'Amérique que les farines : ce pays est si mauvais qu'il faut y aller vendre des hommes, & y faire à la nature humaine le dernier des affronts. Cette denrée est, comme on peut bien le croire, celle dont le debit est le plus assuré : aussi tout le commerce interlope ou de contrebande se

(*) La quantité de grains, de farines, de viandes salées que l'Europe envoyoit en Amérique, étoit bien plus grande avant que les Colonies Angloises du Nord ne fussent si florissantes : à force de cultiver leur terrein, elles sont parvenues au point de faire des envois de denrées dans l'Amérique méridionale. C'est là le premier pas vers l'indépendance des Métropoles.

fait en portant ſécretement des Africains dans les possessions des Portugais & des Espagnols, qui donnent en échange des articles dont la sortie est prohibée. Ces Espagnols & ces Portugais, étant à la fois très-ennemis du travail & très-avides du gain, n'ont d'autre industrie que celle qui consiste à multiplier le nombre de leurs esclaves. On dit, que les Quakers de la Pensilvanie viennent de donner la liberté à tous leurs Nègres; je ne sai si cette nouvelle est vraie; mais je sai bien, que, si les Espagnols étoient forcés à les imiter, ils mourroient tous de faim.

On apperçoit maintenant la source de l'erreur où le critique est tombé par rapport au commerce : il n'a pas su pourquoi celui qu'on fait avec l'Amérique, est si avantageux : tandis que celui qu'on fait avec les Indes orientales, est si défavorable. C'est que l'Amérique manque de tout, pendant que les Indes orientales ont un immense superflu : ainsi on conçoit que les productions du terroir & des manufactures, qu'on reçoit en Amérique par nécessité, ne sont pas reçues aux Indes orientales. De là il arrive que l'Europe envoye dans les seuls établissemens de l'Amérique Espagnole tous les ans pour cinquante millions de productions de son terroir & de ses manufactures, & pour une somme encore plus considérable dans les établissements du Nord de l'Amérique : tandis qu'on ne peut négocier à la Chine, au Japon, aux côtes de Coromandel & du Mulabare, qu'en soldant en argent comptant les exportations qu'on en fait; ce qui est une opération destructive.

Comme il faut fournir l'Amérique de tout, on comprend, qu'on gagne sur tout ce qu'on lui fournit, & qu'on attire insensiblement son or & son argent. (*)

[*] La quantité d'or & d'argent que les gallions & les flottiles apportent de l'Amérique, diminue d'année-

Si, par une espece de miracle, l'Amérique parvenoit tout à coup à avoir des manufactures, des terres bien cultivées, des cultivateurs indigenes, de bons bestiaux, de bons vignobles, le commerce qu'on fait avec elle, tomberoit à peu près de trois quarts. La disette des matieres œuvrées, de beaucoup de productions naturelles, & sur-tout d'une population suffisante, fait de l'Amérique, politiquement parlant, le pays le plus malheureux du monde; car par-là il est entiérement à la discrétion des étrangers. Supposons que, par un autre miracle, on ne pût plus trouver la route du nouveau Monde, & que tout commerce avec lui cessât; alors on verroit clairement lequel est le meilleurs pays, ou notre continent ou l'autre. D'abord la traite des Nègres étant interrompue, les Colons, faute de bras, abandonneroient leurs plantations: les huit millions d'Espagnols & de Portugais, créoles & autres qui sont en Amérique, faute de recevoir des étoffes d'Europe, iroient nuds pendant les premieres années: leur or tomberoit au-dessous de la troisiéme partie de sa valeur actuelle; & la moitié mourroit de faim. Tout le Brésil, où on ne fait pas une livre de sucre sans employer la main d'un Africain, retomberoit dans l'état sauvage où Cabral le trouva.

Il n'y a précisément que les colonies Angloises de Terre-ferme, excepté la Virginie, qui pourroient se soutenir; mais le défaut de certaines manufactures les incommoderoit extrêmement pendant les premieres années. Quant aux isles, qui ne

---

en année, & diminuera de plus en plus, comme on peut aisément se le figurer; de sorte qu'à cet égard-là le commerce des Européans en Amérique est aussi ruineux pour elle que celui de l'Asie pour l'Europe. On voit souvent à Cadix décharger des lingots d'or d'un vaisseau venu du Pérou, sur un autre vaisseau qui part pour Canton. Cet or ne fait que passer par l'Europe, & n'y reviendra jamais, sinon par une révolution, dont il n'y a pas encore d'exemple.

cultivent qu'avec des Nègres qu'il faut fan
recruter, on conçoit ce qui leur arriveroit.

L'Europe au contraire resteroit exactemer
le même état où elle se seroit trouvée avan
révolution ; parce qu'elle n'employe pas a
vail de ses fabriques, ni à la culture de ses
des bras étrangers, mais ses propres bras. Il i
de ceci, que l'Amérique, vu le besoin qu'el
l'Europe, ne pourroit s'en détacher entiere
la politique l'a liée par tant de chaînes, & l
ture l'a encore liée par tant de chaînes, qu
entiere indépendance est une chose moral
impossible ; mais elle ne le sera plus a
temps.

Quand, après cela, on veut découvrir l
table principe de la foiblesse du nouveau M
on le trouve dans sa dépopulation, dans le l
qu'il a de Negres, dans le besoin qu'ont les
nies Angloises d'Allemands. On peut met
fait que l'Angleterre a tiré, en différents te
du Palatinat, de la Souabe, de la Baviere
Electorats Ecclésiastiques, plus de cinq cens
hommes pour ses établissements d'Amérique
telberger étant à Philadelphie, en 1750, 51
53, assure que, pendant son séjour, il
dans cette seule ville vingt-quatre mille ho
achetés en Allemagne, pour être appliqué
culture des terres en Pensilvanie.

Il y a quelques années que la Baviere &
tres Etats ont fait des loix extrêmement rigo
ses pour empêcher ces émigrations, & il
que l'Angleterre tâche aujourd'hui de recru

-des prit alors différentes mesures pour se procurer cette somme d'émigrants, sans qu'on puisse savoir si elle y a réussi ou non.

On a souvent agité en Angleterre cette question : *les colonies de l'Amérique n'ont-elles pas occasionné quelque dépopulation dans la mere-patrie ?* Ceux qui soutenoient l'affirmative, étoient bientôt désabusés par les calculs mêmes qu'on leur mettoit sous les yeux. Mais si l'on alloit chercher les Colons en Allemagne, il est bien aisé de voir que la métropole n'en souffroit rien : tandis que l'Espagne & le Portugal se sont dépeuplés par leurs colonies. Il n'est pas même permis à un étranger de s'embarquer pour le Pérou sur un vaisseau Espagnol : c'est justement faire le contraire de ce qu'il falloit faire ; mais les Puissances minieres, sont toujours jalouses & défiantes.

On a observé, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Nègres esclaves ne peuplent pas beaucoup en Amérique, puisqu'on est si souvent contraint à les recruter : la même chose n'arrive pas dans la même proportion aux familles Allemandes, conduites au nouveau Monde ; mais il est certain qu'elles ne propagent pas en raison de leur nombre, & que la destruction ou la mortalité est parmi elles plus grande qu'ailleurs : le changement de climat, la misere, enlevent beaucoup d'individus ; le désespoir en enleve, & , comme dit Mittelberger, on n'y fait pas grand cas de la vie d'un homme ; parce que la maniere qu'on employe pour se les procurer, les avilit aux yeux de ceux à qui ils se vendent. Les personnes, qui se croyent en droit de pouvoir donner des avis aux émigrans d'Allemagne, leur ont souvent représenté, & même démontré jusqu'à l'évidence, qu'en cultivant bien la terre où le Ciel les a fait naître, ils seroient plus heureux, ou moins à plaindre, qu'en allant cultiver la terre de l'Amérique ; mais on éblouit ces infortunés par des promesses : ils ouvrent les yeux quand il ne leur

importe plus de voir : ils doivent alors se soumettre à leur sort ou surmonter leur sort par le désespoir. Cependant s'il y avoit encore dans le Saltzbourg, des Evêques aussi intolérants que Firmian, je ne sais pas si après tout, il ne vaudroit pas mieux d'être dans la Pensilvanie, que dans le Saltzbourg.

On conçoit maintenant, qu'aussi long-temps que la population sera si foible, & principalement dans l'Amérique méridionale, ce pays restera dans la dépendance de l'Europe, qui est maîtresse des côtes de l'Afrique, la pépiniere des cultivateurs.





CHAPITRE XXV.

défaut des monnoyes chez les peuples de l'Amérique avant la découverte.

l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit, aucun peuple de l'Amérique n'étoit véritablent policé. Qui croiroit qu'une pareille proposi eût exercé la critique ? Qui croiroit qu'une eille proposition eût pu être révoquée seuleent en doute ? (*)

» Aristipe, ayant fait naufrage, nagea & abora au rivage prochain : il vit qu'on avoit tracé ır le sable des figures de Géométrie : il se entit ému de joie, jugeant qu'il étoit arrivé hez un peuple Grec, & non chez un peuple arbare.

» Soyez seul, & arrivez par quelqu'accident hez un peuple inconnu ; si vous voyez une iece de monnoye, comptez que vous êtes arrivé hez un peuple policé. » *Esprit des Loix*, *Liv.* . *C.* 16.

Ainsi Dom Pernety, pour être d'accord avec -même, auroit dû ou ne pas parler du tout ; monnoyes, ou prouver que les Américains connoissoient l'usage. Mais il convient que ces uples n'ont jamais eu, & qu'ils ne veulent pas core avoir des monnoyes. De tout cela, il inre qu'ils sont supérieurs aux Européans ; pennt qu'il falloit inférer qu'ils ont toujours été qu'ils sont encore barbares.

(*) On peut voir dans la Dissertation de Dom Perti, aux pages 87 & suivantes, ses argumens suliers qu'il employe contre cette proposition.

qu'ils sont barbares. Cela est si clair, que je
sisterai pas davantage là-dessus. Le passa
M. de Montesquieu dit tout.

Testis mearum centymanus Gyas
Sententiarum.

Quand on se trompe sur un fait importan
tombe dans autant d'erreurs que ce fait a de
séquences. Le critique, après avoir dit des c
si peu réfléchies sur le défaut de monnoye
conclut que les Sauvages de l'Amérique mépi
l'or & l'argent, par le même motif que l
coup de Philosophes l'ont méprisé: ensuite i
Socrate & Bias en parallele avec les Caraïb
les Topinamboux. Mais encore une fois,
tout confondre, c'est confondre la plus su
sagesse avec la derniere stupidité.

L'or & l'argent ne sont pas des richesses
les peuples qui n'ont pas de monnoye: il
prisent ce dont ils ne sauroient jouir, tout
me les bêtes; mais les objets dont ils pe
jouir, soit par un effet de leur imagination, so
un effet de leurs besoins, ils les recherchent
la même avidité, avec la même inquiétude
les autres hommes recherchent des richesses
autre nature.

Le vermillon, le minium, les petits mir
les peignes, les ciseaux, la verroterie, le
tites clochettes, les brasselets & les collie
rassade, tout cela entre dans le luxe des S
ges: ce sont-là les objets de leur cupidité:
cela qui fait vendre au Caraïbe son lit. On
porte de telles bagatelles pour de grandes som
& une partie du commerce de Livourne, co
en la seule rasade qu'on debite aux Sauvag
l'Amérique, qui, pour acquérir ces riche

ornent leurs plus belles pelleteries. S'ils payent cher des choses qui n'entrent que dans leur pa-ire barbare, on peut bien s'imaginer ce qu'ils onnent en échange contre le tabac, l'eau-de-vie les liqueurs spiritueuses, pour lesquelles ils se ndroient eux-mêmes ; mais ceux qui achetent s pelleteries, ne veulent pas acheter des Sau-ges.

Si ces barbares méprisoient les richesses *par un incipe de Philosophie*, comme le critique le t, auroient-ils jamais vendu leurs pays aux uropéans ? Les Chouanons n'ont-ils pas indi-iement vendu d'immenses terreins au Quaker uillaume Pen ? qui les a eus à si bon marché qu'il a jamais osé dire le peu qu'il avoit donné. Mais, 'objectera-t-on, ces Sauvages ont eu grande ison de vendre ce qu'on leur auroit pris de for-? En vérité, c'est parler comme Sepulveda, dans n abominable livre *De justis belli causis adver-s Indos*. D'abord je doute que Guillaume Pen it jamais pris par force aux Chouanons une lieue terrein ; mais les Américains sont-ils pour la excusables d'avoir vendu leur patrie, qu'ils voient plutôt se laisser ravir mille fois que ven-e une fois ? N'est-ce point la maxime de l'hom-e, de mourir pour sa patrie ? Est-ce donc une iose bien commune de mettre sa terre natale à une onteuse enchere ? Il ne faut pas être pour cela bar-re ; mais stupide, & si stupide qu'on rend le con-at qu'on fait, nul. On a beau dire que ces Sauva-s-là avoient de grands terreins : oui sans doute ; ais des peuples chasseurs, suivant un calcul fort ste, ont précisément besoin de huit cens arpents où un peuple cultivateur a besoin d'un demi-pent : un demi-arpent labouré rend en grains que huit cens arpents rendent à peine en gibier : faut donc que les peuples chasseurs ayent de ands terreins, & les peuples pasteurs des ter-ins moins grands : les peuples cultivateurs peu-nt vivre sur le plus petit terrein. Tout cela est

compensé, ou plutôt tout cela est reglé
mesure du travail.(*)

La Compagnie Angloise de la Baye de H
traite année par année dix mille peaux de C
que les Américains chasseurs viennent appo
ses factories, de cent & cinquante lieues de
si ses Américains méprisoient les richesses
principe de Philosophie, comme Dom Pern
prétend, ils resteroient dans leurs cabanes &
leurs forêts. Plus on commerce avec eux,
ils rehaussent le prix de leur marchandis
été un temps où ils donnoient une peau de
pour un miroir, & actuellement ils veulen
une peau douze miroirs, ou quatre bou
d'eau-de-vie.

Je ne puis souffrir que des voyageurs
rants comme Struys, & qui savent à pei
& écrire, prodiguent dans leurs relations
tre de *Philosophe* aux Sauvages de l'Amé
J'ai lu une de ces mauvaises relations, où le
pilateur; pour prouver que ces barbares on
bonne *Philosophie*, cite en témoignage l'Irc
qu'on amena en France en 1666. Il n'admir
Versailles; mais il admira beaucoup la bou
d'un rôtisseur à Paris: il y tomba sur les v
avec une avidité incroyable, & on ne put
le tirer de cette boutique. Le compilateur e
clut, que cet Iroquois étoit *Philosophe*, i
moit, dit-il, les choses utiles, & non les
inutiles. A cela je réponds qu'un Loup du Ca
en eût fait tout autant.

Les Sauvages de l'Amérique ne sont n
chants, ni vertueux; mais je ne saurois j
m'imaginer que ceux qui en font des *Philoso*
le soient eux-mêmes.

(*) Les Américains chasseurs, après avoir
tant de terrein, & perdu encore tant de terrei
voient naturellement devenir cultivateurs, & il
sont pas devenus pour leur malheur.



CHAPITRE XXVI.

De l'Hospitalité chez les Sauvages.

REgle générale : les peuples brigands, & les peuples sauvages exercent l'hospitalité. Le critique pense que cela est au nombre de leurs vertus, mais cela n'est qu'au nombre de leurs besoins. Les peuples errants ne travaillent point, & parce qu'ils ne travaillent point, ils n'ont pas de monnoye. Or comme ils voyagent sans avoir de monnoye, il faut bien qu'ils se logent les uns les autres, ou plutôt ils se prêtent mutuellement très-peu de chose, ce qu'ils donnent n'est presque d'aucune valeur, & ce qu'on leur rend, n'est presque d'aucun prix.

C'est ainsi que les Moines mendiants, qui sont censés ne rien posséder, exercent continuellement l'hospitalité dans tous les pays catholiques de l'Europe : leur ardeur à faire des quêtes est si grande, ou la charité à donner est si immodérée, qu'on leur donne toujours infiniment plus qu'ils ne peuvent consommer ; de sorte que tout leur superflu, qui consiste en des choses comestibles qui ne se conservent point, est distribué aux pauvres de l'endroit, ou aux gueux étrangers qui vont loger dans les Couvents. La paresse de ces Moines entretient la paresse des pauvres qui ne sont pas Moines : les uns ne travaillent point parce qu'ils mendient : les autres ne travaillent point, parce qu'ils mangent le reste des mendiants. C'est-là le mal du mal : c'est introduire chez les nations civilisées les besoins & les ressources des peuples sauvages, & encore ceux des peuples brigands. En Asie où il y a une infinité de Pélerins, une infinité de Derviches,

de Fakirs & de Moines gyrovagues, on recommande sans cesse l'hospitalité : aussi n'y trouve-t-on pas des Auberges ; mais des Caravenseras où il n'y a rien. C'est par la même raison qu'en Espagne on ne trouve pas des Auberges, mais des hôpitaux presqu'aussi vuides que les Caravenseras de l'Asie. Tant il est vrai que l'hospitalité, qui est d'un si grand besoin chez les Sauvages, n'est qu'un manque de police ailleurs.

Les Missionnaires, qui ont fréquenté les Américains du Nord, nous ont donne une bonne idée de ce que c'est que l'hospitalité, parmi ces gens-là : un voyageur y entrera le soir dans une cabane, & personne ne s'en inquiétera, on ne lui demandera pas même d'où il vient, ni où il va, s'il veut s'approcher du feu, il faut qu'il aille s'y asseoir entre les Sauvages & leurs chiens, couchés pêle-mêle par terre : personne ne se leve pour lui faire place. Quand la sagamite & les viandes sont cuites, on les sert : chacun va y prendre ce qu'il veut & mange à part, *sua cuique mensa* (*) : le voyageur y cherche sa portion, tout comme un autre, sans qu'on s'en informe : après le souper, on se recouche encore autour du feu, & on y passe la nuit. Si l'étranger reste un jour ou deux, on ne s'en inquiéte pas encore ; mais dès qu'on s'apperçoit qu'il séjourne plus long-temps, on l'éconduit, & on lui montre une autre cabane. Ceci est bien dans les mœurs d'un peuple errant, où l'on suppose que l'hospitalité ne doit pas s'étendre au-delà du temps dont des voyageurs ont besoin pour se reposer : cette hospitalité n'est donc pas celle que les Romains exerçoient à l'égard de leurs amis. Chez les peuples civilisés, les affaires pour lesquelles on voyage, exigent souvent un long séjour : chez les Sauvages, on n'a point d'affaires qui exigent un long

(*) C'est l'expression de Tacite *de Moribus German.*

séjour : un Huron qui est à la chasse, & un Tartare qui est en course, ne s'arrêtent gueres au-delà d'une nuit & d'un jour dans le même endroit.

Les Missionnaires ne sauroient assez nous dépeindre les incommodités qu'on souffre en logeant chez les Sauvages : leurs mets font bondir le cœur : leurs huttes sont toujours remplies d'une fumée insupportable : les chiens y foulent les gens qui couchent à terre : ceux, qui n'ont pas encore sommeil, chantent, prennent du tabac, ou se font entr'eux des contes ennuyeux jusqu'à ce qu'ils s'endorment (*). Quand il survient quelque alarme pendant la nuit, ils délogent tous dans le plus profond silence, sans avertir le voyageur, sans même l'éveiller : le matin il est bien étonné de ne pas trouver une ame dans tout le hameau. Chez les Sauvages du Nord de l'Amérique, qui sont continuellement en guerre avec leurs voisins, ces alarmes se donnent souvent : car parmi eux il est presque toujours question de se surprendre les uns les autres avant la pointe du jour; & ceux qui se laissent surprendre, ne résistent jamais, quelque grand que soit leur nombre, & quelque petit que soit celui des assaillants. Parmi les Tartares on n'est pas sujet, dit-on, à de tels inconvénients; car, quand il y a quelque chose à craindre de la part de l'ennemi, ils mettent leurs hôtes sur leurs chevaux, & les emportent avec eux.

(*) Mr. Adanson dit, que les Nègres du Sénégal, se font aussi le soir, dans leurs huttes, des contes jusqu'à ce qu'ils s'endorment tous vers minuit ou deux heures. On croit que les Maures ont apporté cet usage en Espagne, & que c'est là l'origine de ce que les Espagnols nomment des *Nouvelles*, qui sont de véritables contes à dormir debout : aussi voit-on dans leurs Romans que la narration de ces *nouvelles* est ordinairement interrompue à l'approche de minuit, & recommence le lendemain. Comme tout ceci est dans les mœurs d'un peuple paresseux que le travail n'endort pas, tout ceci doit aussi être dans les mœurs des Sauvages.

Comme les peuples sauvages ne peuvent séjourner fort avant dans les terres où il n'y a point de rivieres, & comme ils doivent néanmoins traverser souvent ces déserts, ils suppléent à l'hospitalité par les poudres nutritives : nos anciens Sauvages d'Europe connoissoient aussi très-bien l'art de préparer ces poudres; ainsi qu'on le voit par un passage de l'abréviateur de Dion Cassius, lorsqu'il parle des Bretons : *ils préparent*, dit-il, *une certaine nourriture si propre à soutenir les forces, qu'après en avoir pris en quantité égale à celle d'une féve, ils ne sentent plus de faim, ni de soif.* [*]

J'avois d'abord cru qu'il étoit impossible aujourd'hui de savoir de quoi cette poudre des anciens Bretons étoit composée; mais je l'ai découvert dans la *Scotia illustrata* de Sibbaldus, qui nous apprend qu'on la faisoit du *Karemyle*, qui est une espece de truffe noire & ronde, dont les Ecossois modernes se servent encore aujourd'hui pour le même usage. Or il me paroît que le *Karemyle* des Ecossois n'est que le *Latyrus radice tuberosa, esculentâ*, d'où l'on tire un aliment extrêmement compacte, & que Sibbaldus a pu prendre pour une espece de truffe : je ne doute nullement que la poudre nutritive qu'on en pourroit faire, ne l'emportât sur toutes celles dont la composition est connue jusqu'à présent.

Tant il est vrai que les Sauvages ont eu, dans tous les temps & dans tous les pays, les mêmes besoins & les mêmes ressources.

---

[*] Voyez *Jean Xiphilin*, *de la traduction du Président Cousin*, pag. 408.



CHAPITRE XXVII.

Du défaut des mots numériques chez les Américains.

LE critique a beaucoup dissérté sur les mots numériques (*) : il tâche de prouver, que le défaut de ces mots n'est pas, dans les Américains, un effet de leur stupidité, comme l'auteur le dit : il prétend ensuite que ces peuples font de grands comptes en se servant de leurs doigts, de cailloux, de noix, ou de cordons. Mais comment est-il possible qu'il n'ait pas mieux saisi le point de ma difficulté ? qui se réduit à ceci.

Les Américains ne savent compter jusqu'à vingt sans employer continuellement des signes matériels ou représentatifs pour suppléer aux idées des valeurs.

Les peuples de notre continent comptent des millions sans employer des signes matériels.

Otez à un Américain ses instruments, & il ne saura plus compter au-delà de trois : il n'aura aucune idée de la valeur de mille, hormis qu'on ne la lui montre par des objets sensibles jusqu'à la milliéme unité ; afin d'exciter en lui autant d'idées qu'on lui fait éprouver de sensations.

Le critique s'imagine que la difficulté ne concerne que le défaut de mots ; mais elle concerne bien plus le défaut de conceptions ; & cela est si clair, que, si ces barbares avoient eu des notions précises des valeurs numérales, ils auroient inventé les termes pour les exprimer, aussi bien que nous. Or

(*) Dans sa dissertation depuis la page 84 jusqu'à 87.

comme ils n'ont pas inventé ces termes, il s'ensuit qu'ils n'ont pas eu les notions requises pour cela. C'est une véritable stupidité.

Le critique s'imagine encore que nous aurions pu nous passer d'inventer des mots pour compter au-delà de dix, puisqu'on auroit pu dire *trois fois dix*, au lieu de *trente*, comme les Sauvages. Oui, si nous n'avions pas de grands comptes à faire; mais quand il s'agit de mille, million, milliard, il faut nécessairement des termes; sans quoi on seroit réduit à employer sans cesse les signes matériels, & alors nous n'aurions sur les Sauvages aucune supériorité; mais comme nous avons cette supériorité sur eux, il faut avouer que nous l'avons, & ne pas disputer sur des choses incontestables.

Le critique s'imagine encore pouvoir justifier les Américains, en assurant que pour faire nos calculs, nous n'employons que dix signes, ou dix notes d'Arithmétique écrite; mais qu'importe le nombre des chiffres dont nous nous servons, puisque nous avons des mots numériques pour compter une somme quelconque; & que les Américains n'ont pas des mots numériques? La différence qu'il y a entr'eux & nous, est telle qu'ils doivent chiffrer lorsqu'ils comptent jusqu'à vingt, & que nous comptons sans chiffrer: nous n'employons nos notes d'Arithmétique, que quand nous calculons: car hors de l'opération du calcul, nous pouvons écrire nos mots numériques tout comme nous les prononçons.

Nous voyons par un passage de Vitruve & de quelques autres, que les anciens avoient déjà observé que la progression décuple que toutes les nations policées de notre continent ont adoptée, est une preuve que l'on a commencé par employer les doigts, comme le font les Américains, qui en sont restés là; & dans l'ancien Monde, l'Arithmétique a été si-tôt perfectionnée, & les mots numériques sont si anciens, qu'aucun Auteur n'a

jamais su ni quand, ni par qui ils ont été primitivement inventés; ils existent donc de temps immémorial. Dans un des plus anciens livres que nous connoissions, & qui est indubitablement le *Shastah* (*), on trouve déjà des mots numériques.

(*) *Paar*, mille. *Lac*, cent mille. Dix *lacs*, million. *Paar par paar* mille de mille. *Suttec Joque*, période de 32 *lacs*; de sorte que dans l'Indien moderne on peut exprimer en un seul mot un terme de 3, 200, 000 ans.

Il est surprenant que des Savants, en faisant l'analyse d'un fragment de l'*Histoire des Indous* par M. Alex. Dovv ayent non-seulement attaqué l'antiquité de ce que M. Dovv nomme le *Schaster*; mais qu'ils aient encore attaqué l'antiquité des Indiens en général, en soutenant qu'ils n'ont reçu leur Philosophie que des Grecs, & que leur législateur n'a vécu que 300 ou tout au plus 1000 ans avant notre ére. Tout cela est vrai, disent-ils, puisqu'Hérodote ne parle pas d'eux comme d'un peuple fort célébre, ni même fort connu. Hérodote n'avoit voyagé en Asie que jusqu'à Babylone: ainsi il n'a pu connoître à fond les Indiens: il s'est contenté de rapporter ce qu'il en avoit oui dire. Or comme Hérodote ne parle pas du tout des Chinois, il s'ensuit, selon ces savans-là, que les Chinois ne sont pas fort anciens. Je dis que de pareilles conséquences sont absurdes.

Quant à la Philosophie des Grecs, les Indiens n'en ont entendu parler pour la premiere fois que du temps de Pythagore; c'est Pythagore qui a adopté les sentiments des Indiens, & non les Indiens ceux de Pythagore. Aussi Clément d'Alexandrie prouve-t-il bien que toute la Philosophie Grecque venoit de l'Orient. On voit dans Strabon & dans Pline, que du temps d'Alexandre, les Gymnosophistes se tenoient déja sur un pied, & regardoient le soleil au bout de leur nez, comme ils font encore aujourd'hui. Or, ils n'ont certainement pas appris ces spéculations-là des Grecs.

Quant au législateur des Indiens, on voit clairement que les savants dont je viens de parler, ont confondu Boudha ou Sommonacodom avec Bramah. Boudha vivoit vers l'an 1000 avant notre ére; mais il n'a été qu'un corrupteur de l'ancienne doctrine, & non un fondateur. Il est étonnant qu'on ne cesse en Europe de disputer aux Orientaux leur antiquité, & d'atta-

portés au-delà du terme de *million* dans la progression décuple ; pendant que les Américains n'ont pas encore de mots numériques, portés au-delà du terme de *trois*, dans la plûpart des provinces, comme cela a été vérifié par les recherches de M. de la Condamine, qu'on a cru, à ce que dit Dom Pernety, trop legérement : mais a-t-il donc lui-même fait des recherches qui soient plus sûres ? Non sans doute ; il n'en a fait aucune, & il parle de tout ceci comme il a parlé des monnoyes, sans connoître seulement le point de la difficulté.

On a prétendu que la progression décuple, quoique généralement suivie, n'est cependant pas celle qu'il falloit suivre ; parce qu'elle ne renferme que deux divisions ; tandis que la progression par douzaine contient quatre divisions par 2, 3, 4, 6. Il est sûr que cela eût facilité de certaines opérations de calcul ; mais l'avantage en lui-même n'est pas assez grand, pour que jamais aucun peuple ait été tenté de changer pour ce'a sa progression ; ce qui seroit même, à ce que je crois, impossible.

Le critique, soit par inadvertance, soit par quelque motif particulier, assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, a dit, que les Américains, *pour exprimer le nombre vingt, se servent des doigts, des mains & des pieds*. Il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philosophiques* : l'Auteur ayant fait, avant que de commencer son livre, quelques recherches sur l'état de l'Arithmétique chez différentes nations sauvages, n'en a pas découvert une seule, qui eût la progression par vingtaine : il n'y a pas non plus,

---

quer l'authenticité de leurs livres. Dès que les Zends furent apportés en Europe en 1762, M. Brucker les attaqua comme des livres apocryphes, sans les avoir jamais vus. Au reste, les Zends sont bien plus modernes que le Shastah.

dans le Monde entier, un peuple policé qui se serve de cette progression-là ; preuve manifeste que l'on n'a jamais employé les doigts des pieds ; car en ce cas, au lieu d'avoir la progression par dixaine, on auroit par-tout adopté celle par vingtaine : si dans une Isle fort éloignée du continent il eût existé une race d'hommes sexdigitaires, ces hommes-là auroient adopté, dans leurs calculs, la progression par douzaine.

Le critique se trompe encore, lorsqu'il parle des tailles du bâton fendu : il n'est pas vrai que ces instruments soient employés en Europe uniquement pour compter. On les employe, afin que l'acheteur, qui prend beaucoup d'articles qu'il ne paye pas sur le champ, soit certain de la bonne foi du vendeur ; car ils ont chacun une moitié de cette espece de registre de bois : on ne peut marquer le signe de la dette, ou faire des entaillures, que quand les deux parties du bâton sont exactement jointes : sinon, le vendeur frauduleux pourroit avoir sur la moitié de sa taille plus d'articles que l'acheteur ; & c'est justement pour prévenir cette fraude, qu'on se sert de ces instruments, qui ont plus de force que les écritures, ou ils ont la même force que les chiffres entrelacés, ou les pataraffes coupées par le millieu, & qu'on rejoint ensuite pour voir si les traits se rapportent avec justesse, comme on le pratique dans quelques Monts de piété, ou dans quelques Lombards d'Italie, & comme les Algériens le pratiquent aussi à l'égard des passe-ports des navires d'un pavillon avec lequel ils ne sont pas en guerre : le passe-port de la Hollande avec Alger a longtemps été un vaisseau avec tous ses agrêts & tous ses cordages : on coupoit cette espece d'estampe par le milieu ; le corsaire en avoit une moitié, & le marchand l'autre : à l'exhibition, on ne faisoit que joindre les parties coupées, pour voir si les cordages & les agrêts, qui tenoient lieu de chiffre, se réunissoient. Les Algériens ne sachant pas

lire les écritures Européannes, & les Européans ne sachant lire les écritures d'Alger, on a employé la méthode dont je viens de parler; & cette méthode est, ainsi que celle du bâton fendu, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus fort contre la fraude.

Le critique a donc eu tort de citer ces instruments comme des instruments de calcul: je ne sai même comment l'idée a pu lui en venir; & pour rendre l'inadvertance complette, il ajoute qu'avec ces tailles on pourroit pousser le calcul à des millions, comme s'il étoit surprenant de voir faire un million de crans dans des bâtons. Quand il s'agit de faire le compte, il faut bien que le vendeur & l'acheteur se servent entr'eux des mots numériques; l'un pour énoncer le total de la dette, & l'autre pour énoncer le total du payement.

Je laisse après cela à juger à tout homme raisonnable si le besoin, où sont les Américains de se servir de signes matériels ou représentatifs pour suppléer au défaut des mots numériques, n'est pas une grande preuve de leur stupidité.





CHAPITRE XXVIII.

De l'état des arts chez les Péruviens, au temps de la découverte de leur pays.

CEtte maniere de critiquer ne me paroît pas être bonne, là où l'on supprime les preuves dont l'Auteur se sert, & où on le combat ensuite, comme s'il n'avoit pas cité des preuves.

L'auteur a dit que, sous les Incas, il n'y avoit pas de villes dans le Pérou, hormis Cusco; & il cite Zarate, dont voici encore une fois les termes : *Il n'y avoit, sous les Incas, dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville : Cusco étoit la seule.* (*)

Mais, dit le critique, vous ne deviez pas citer ici Zarate; vous deviez citer le P. Feuillée, qui assure qu'il y a eu dans ce pays une ville plus grande que Paris, dont on ignore le nom.

A tout cela je réponds, qu'il faut préférer un Auteur contemporain, qui par son emploi étoit obligé de connoître toutes les habitations du Pérou, puisqu'il y devoit lever le tribut, à un voyageur tel que le P. Feuillée, venu à peu près deux cents ans après Zarate. Je réponds encore, qu'il est difficile d'ajouter foi à l'existence des grandes villes dont on ignore le nom, & qui ne sont marquées sur aucune carte que nous ayons de ce pays-là. Le P. Feuillée a-t-il donc vu cette ville longue de cinq lieues entre Calla & Lima? Non sans doute. Zarate, qui auroit dû la voir, ne l'a pas vue : Garcilasso, qui auroit dû la connoître, ne l'a pas con-

[*] Chapitre IX. Tom. I.

nue, & cependant il étoit né au Pérou; c'est comme si un Normand n'avoit jamais oui parler de Rouen : Don Juan, qui auroit dû en voir les ruines, ne les a point vues. Si à tout cela on ajoute qu'Acosta n'a pas connu cette ville plus grande que Paris entre Lima & Callao, alors on comprendra au moins que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu de fortes raisons pour n'en rien dire.

Le P. Feuillée étoit un fort honnête homme qui cultivoit des sciences utiles; mais il avoit conservé un grand reste de cet esprit de petitesse & de crédulité, que les jeunes gens puisent dans les ordres monastiques, où il faut tout sacrifier à son salut, jusqu'à une partie même de sa raison. Il n'y a qu'à voir ce que le P. Feuillée dit des *Césaréens*, & de tant d'autres choses, pour se convaincre de sa facilité à croire, & de sa négligence à examiner tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec l'histoire naturelle.

Quand le critique parle des arts des Péruviens, il ne conçoit pas qu'il est impossible de se former là-dessus des idées claires, qu'en parlant toujours dans un sens relatif.

Si l'on compare les Péruviens aux Iroquois, alors on trouvera sans doute qu'ils étoient à de certains égards bien supérieurs aux Iroquois; mais si on les compare aux peuples de l'Europe du seiziéme siécle, alors on trouvera qu'ils n'avoient ni industrie, ni arts, ni sciences. Ils ne savoient ni lire, ni écrire : ils n'avoient pas découvert l'art de travailler le fer; *mais*, dit le critique, *ils n'en avoient point, comment l'auroient-ils donc travaillé?* A cela je réponds, qu'il faut être peu versé dans l'histoire du Pérou, pour faire de telles objections : voyons donc si les Péruviens manquoient de fer, ou s'ils manquoient de l'art de le forger. Voici les termes de Garcilasso.

» Les Indiens du Pérou n'avoient point de con-
» noissance dans les Arts, & se trouvoient pri-
» vés de plusieurs choses nécessaires à la vie : ils
» avoient

» avoient beaucoup de forges où l'on travailloit » sans cesse ; cependant ils mettoient mal en œu» vre les métaux. Quant au fer, ils en avoient » plusieurs mines ; mais ils ne savoient pas en » faire usage ; au lieu d'en faire des outils, ils en » formoient des pierres fort dures. » (*)

Ils avoient donc du fer ; mais ils étoient si éloignés d'être parvenus à le rendre malléable, qu'ils ignoroient jusqu'au moyen de le purger de ses scories, en l'écumant dans des fourneaux de fonte : car ces pierres, qu'ils en formoient, étoient des masses de fer impur, & qui ne pouvoient pas leur être d'un plus grand usage que les cailloux ordinaires.

Si l'on observe, d'après le Docteur Krafft, que les Hottentots, sans sortir de la vie sauvage, savoient forger le fer, on sera d'autant plus étonné que les Péruviens réunis en une espece de société, n'ayent pas eu assez de pénétration pour découvrir une chose si facile à trouver : car toutes les nations de notre ancien continent, ayant une fois trouvé les mines de fer, ont d'abord eu l'industrie de le forger ; & la recherche ou la découverte des mines a dû leur coûter beaucoup plus de temps, que l'art de travailler le métal.

Quand j'observe que les Péruviens avoient commencé par employer premiérement l'or, que de l'or ils étoient parvenus à fondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à fondre le cuivre, & que du cuivre ils étoient parvenus à connoître le fer sans pouvoir le fondre ; alors il me semble que, si la progression de la Métallurgie a été la même dans notre continent, il ne faut pas chercher ailleurs que dans les époques de cet art, sans lequel les hommes ne sont rien, l'origine de la traduction sur les quatre âges du Monde, de sorte que le siecle ou l'âge d'or n'a été que ce

(*) Chapitre VI. Tom. II. Pag. 60 & 61.

temps où on ne connoissoit encore d'autre métal que l'or, ou qu'on ne savoit encore travailler d'autre métal que l'or. Quand les Poëtes sont survenus, & qu'ils ont expliqué allégoriquement les progrès de la Métallurgie, il n'étoit plus possible d'y rien comprendre. Cependant il n'y a pas de doute que presque tous les peuples n'ayent connu le cuivre avant le fer, & l'or avant le cuivre: non-seulement l'or, étant le plus facile des vrais métaux à fondre, a dû être employé le premier; mais c'est encore le premier dont les hommes auront connu l'existence par les paillettes qu'ils en auront vues dans tant de rivieres, dans tant de fleuves qui en charient. Je sais bien que ceux qui suivent le sentiment du Poëte Lucrece, attribuent la découverte des métaux aux volcans, aux incendies fortuits, qui ont mis par hazard en fusion des filons ou des veines métalliques; mais cela me paroît être une pure imagination: car qu'on ait commencé par ramasser les paillettes des rivieres avant que d'ouvrir des mines, c'est un fait indubitable, & attesté dans le langage des Poëtes même, par la Toison d'or.

Quand les hommes n'ont encore eu d'autre métal que l'or, il n'est pas possible qu'ils ayent été quelque chose de plus que Sauvages: aussi toutes les peintures, que les Poëtes ont faites de leur âge d'or, ne sont dans le fond que des descriptions de la vie sauvage, c'est-à-dire, du pire de tous les états où l'espece humaine puisse être réduite; mais, comme ces Poëtes n'avoient jamais vu de vrais Sauvages, il n'est pas étonnant qu'ils soient tombés, en décrivant leur siecle d'or, dans des contradictions puériles, comme Ovide, qui commence par dire que les hommes vivoient alors de glands de chênes, de mûres de ronces, de cornouilles, de fraises & d'arbouses, & ensuite il ajoute, comme s'il avoit oublié ce qu'il venoit de dire, qu'alors les terres incultes se couvroient d'elles-mêmes de moissons abondantes, & que les

fleuves de nectar & de lait couloient par-tout. Et cependant on broutoit des glands, ce qui est vrai à la lettre ; car, sans le fer ou le cuivre, on ne peut guere, dans les pays du Nord, cultiver les terres.

Je ne dis pas que les âges des métaux ayent été les mêmes pour tous les peuples : cela est absolument absurde, & on a vu par la découverte de l'Amérique, que les Péruviens étoient à peine entrés dans leur siecle de cuivre.

Les Chinois, connoissant déja le fer & la castine du temps d'Yao, étoient dans leur âge de fer, lorsque de certains peuples d'Occident n'étoient peut-être encore que dans leur siecle d'or. Hérodote assure que de son temps il y avoit une immense quantité d'or dans ce pays qu'il appelle le Nord de l'Europe (*) : ce qui seroit étonnant, si Hérodote avoit été bien instruit : mais il y a toute apparence qu'il entendoit parler de l'Espagne qu'il ne connoissoit pas, ou que de certains fleuves du Nord de l'Europe charioient alors plus de paillettes d'or qu'aujourd'hui : cependant le Rhin en charie encore beaucoup ; & on vient d'y établir depuis peu de petites pêcheries qui, en raison du petit nombre d'ouvriers qu'on y occupe, ne laissent pas se rendre ; mais c'est une mauvaise occupation.

J'espere qu'on me pardonnera cette longue digression. Je reviens aux Péruviens. Si le fer seul leur eût manqué, & que l'esprit & l'intelligence ne leur eussent pas manqué, ils se seroient élevés, indépendamment de ce secours, à un certain point dans les sciences ; mais leur peu de progrès dans les sciences, est attesté par le défaut des mots nécessaires pour exprimer les notions morales & métaphysiques : ainsi que leur peu de progrès dans la législation & la police, est attesté par le défaut de la monnoye.

(*) *Libro III.*

Si, après tout cela, on considere l'état des arts & des sciences chez les peuples de l'Europe & de l'Asie au seiziéme siécle, on verra que les Péruviens étoient en toutes choses très-inférieurs aux nations policées de notre Continent. Tel est le phénomène qui a tant surpris l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, & qu'il a tâché d'expliquer dans son livre.

Mais, dit-on, il a supprimé des faits favorables aux Péruviens (*). Je réponds que cela n'est pas vrai, & d'ailleurs quand il auroit dit tout ce qu'il savoit, quand il auroit compilé tout ce que les Historiens du Pérou ont dit de vrai & de faux, il en résulteroit toujours que les Péruviens ne savoient ni lire ni écrire, qu'ils ne connoissoient pas l'art de forger le fer, qu'ils n'avoient pas de mots, dans leur langue, pour exprimer *l'espace*, la *durée*, la *matiere*, &c. & qu'ils ne savoient compter sans employer des signes matériels ou représentatifs, pour suppléer aux termes numériques qui leur manquoient. Cependant ils habitoient une partie de notre Globe, ils ressembloient parfaitement aux habitants de notre hémisphere, par la figure extérieure, à la barbe près; & ils étoient néanmoins infiniment plus stupides, infiniment moins industrieux, infiniment moins inventifs, que les habitants de notre hémisphere,

[*] Je ne conçois rien aux imputations du critique: il veut absolument que l'Auteur ait supprimé des faits pour rabaisser d'autant mieux les Péruviens, tandis que cet Auteur a revendiqué à ce peuple le secret de durcir le cuivre, que le Comte de Caylus lui a disputé, en assurant positivement qu'un tel secret ne pouvoit avoir été en usage parmi une nation aussi abrutie que les Péruviens. Ou le critique n'a pas compris cela, ou il ne l'a pas lu dans l'ouvrage qu'il a ataqué: il n'y a absolument pas de milieu. Que seroit-ce donc, si l'Auteur avoit adopté le sentiment du Comte de Caylus? Alors il eût réduit l'industrie des Péruviens à rien du tout.

qui savoient tout ce que les Péruviens ignoroient, & qui savoient encore mieux qu'eux, ces choses mêmes qu'ils savoient.

Je dis qu'on ne peut mettre en parallele ces deux especes d'hommes, puisque tout l'avantage est d'un côté, comme l'événement ne l'a malheureusement que trop démontré. On ne vit jamais tant de force contre tant de foiblesse, ni tant de courage contre tant de pusillanimité. En vain le critique se tourmente-t-il à objecter sans cesse que les Américains devoient succomber, parce qu'ils n'avoient pas nos épées, nos fusils, nos canons, nos vaisseaux de guerre, nos fortifications, nos mécaniques. Oui sans doute, c'est précisément parce qu'ils étoient très-inférieurs aux Européans. Ainsi on revient, par un cercle vicieux ou une pétition de principe, au point d'où on est parti; & la difficulté consiste toujours à savoir, pourquoi les peuples de notre Continent avoient tant d'industrie, pendant que les Américains en avoient si peu ou presque pas du tout. Or comme la difficulté est toujours la même, la solution est aussi la même: les Américains étant une race d'hommes dégénérée de l'espece humaine, ce qui étoit possible aux Européans, étoit impossible pour eux. Si les Caraïbes étoient venus dans leurs canots, attaquer l'Espagne, comme les Espagnols ont été attaquer l'Amérique, ces Caraïbes eussent été exterminés jusqu'au dernier, avant que d'avoir vu les clochers de Séville.

Quand on lit attentivement les écrivains Espagnols, on voit qu'ils ont très-bien compris, que le plus mémorable, le plus grand événement de l'histoire, étoit la découverte du nouveau Monde; mais quand ensuite ils ont réfléchi à la foiblesse où l'Espagne se trouvoit réduite, dans ce temps même qu'elle entreprit & exécuta ses immenses conquêtes en Amérique, le merveilleux les a tellement étonnés, qu'ils ont été chercher des causes surnaturelles: ils semblent n'avoir plus admis la

puissance des hommes, mais la volonté immédiate d'un Etre qui gouverne les hommes. S'il ne s'agissoit que de la destruction de quelques Monarchies, ils n'en seroient pas surpris, disent-ils; mais que quelques Européans ayent conquis & conservé jusqu'aujourd'hui sous leur joug une moitié du Monde, cela n'est pas, selon eux, dans l'ordre des événements que nous connoissons depuis que l'histoire est écrite, ou que la tradition a commencé.

Oui sans doute, cet événement-là ne pouvoit arriver qu'une seule fois, & en ce sens, il n'est pas dans l'ordre de ceux que nous connoissons : car quelle époque y a-t-il dans les annales de notre Monde, qu'on puisse opposer ou comparer seulement à la découverte du nouveau Continent ? Mais d'un autre côté il ne faut pas tellement faire influer la Divinité dans les actions des hommes, que les hommes seroient innocents, & la Divinité coupable : comme si ce n'étoit pas une absurdité impie de croire que le Ciel eût inspiré Pizarre, ou que Dieu eût conduit Fernand Cortez sur le trône ensanglanté de Montezuma, par une suite de crimes sans exemple. C'est encore une autre absurdité de ne pas s'étonner de la destruction de quelques Monarchies, & de tant s'étonner de la destruction d'une moitié du Monde.

Il faut observer que les peuples de l'Allemagne ont pris le moins de part, ou absolument aucune, à la découverte du nouveau Monde ; & cependant ils sont parvenus aujourd'hui au plus beau siécle dont leur histoire fasse mention depuis *Thuiston* & *Man* : les arts & les sciences y fleurissent à l'envi ; tandis que tout l'or & l'argent du Pérou, du Mexique, du Brésil n'ont pas fait fleurir les arts & les sciences en Espagne & en Portugal : ce qu'on doit beaucoup attribuer à la mauvaise conduite de Philippe II. Cet homme dépensa d'une maniere inconcevable, des richesses inconcevables ; il pouvoit tout créer chez lui, &

ruisit tout : l'armement de la flotte qu'il per-
ıvoit plus coûté que la fondation de toutes les
:mies des sciences actuellement subsistantes
ırope : s'il n'avoit pas fait élever un bâti-
, qui n'est que grand & massif, il ne seroit
en Espagne aucune trace des trésors qu'il
ı, sans jamais avoir eu la réputation d'être
:ux. Après sa mort, la foiblesse de l'Espa-
la en augmentant jusqu'en 1681 : cette an-
ı, dit Madame d'Aunoi dans ses Mémoires,
ıverain du Mexique & du Pérou, ne put
ayer ses domestiques : la livrée de l'écurie
attendu ses gages pendant deux ans, déserta
ıis de Madrid; & il n'y resta pas même un
alfrenier pour panser les chevaux : la table
:ntilshommes, qui est la seule que le Roi
lique entretienne, manqua absolument : la
n'avoit ni argent pour payer ses domesti-
ni pour faire des aumônes; ce qui, dans
ys si pauvre, est d'un aussi grand besoin
ıospitalité parmi les Sauvages : on ne pou
ɔmpter sur cinq millions de livres tournois
tout revenu annuel. Il ne restoit dans cette
'e, que de faire un Auto-da-fé, & on en fit
1682, dont les Juifs d'Espagne se souvien-
ncore aujourd'hui.
là en peu de mots l'histoire des richesses
es mains d'un peuple indolent & dévot.





CHAPITRE XXIX.

Des ruines d'Atun-Cannar & de la forteresse de Cusco.

A Entendre parler Dom Pernety, il semble que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a été occupé pendant neuf ans, qu'à travestir la vérité dans les moindres choses, ainsi que dans les plus grandes: comme s'il lui eût importé beaucoup de fixer le jugement du lecteur sur les ruines d'Atun-Cannar. Cependant on lui fait un grand crime, pour n'avoir pas prodigué des éloges à ces masures.

Je n'ai point le temps de parler des ruines d'Atun-Cannar, & tout ce que j'en pourrois dire seroit inutile; car quand on veut juger d'un bâtiment qu'on ne sauroit voir, il faut en consulter le plan: ainsi je supplie le lecteur de jetter un coup d'œil sur le plan de ces décombres, que Mr. de la Condamine a fait insérer dans les *Mémoires de l'Academie de Berlin*. On verra que les Moines du Pérou, trop paresseux pour aller chercher ailleurs des pierres, ont beaucoup défiguré ces *Incas Pircas*, ou ces monuments des anciens Péruviens: ils ont même bâti, dans celui d'Atun-Cannar, une espece d'auberge ou de ferme; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse reconnoître encore l'ancienne structure, & très-bien s'appercevoir que les Péruviens n'ont pas eu assez d'esprit pour imaginer des fenêtres. Si l'on n'est pas encore content du plan de Mr. de la Condamine, on pourra consulter celui de Don Juan, gravé en Hollande.

Garcilasso, après avoir parlé long-temps de la forteresse de Cusco, que Pizarre prit sans tirer un coup

coup de fusil, finit par ces termes, qui décideront non pas de ce qu'il faut croire de cette forteresse, mais de celui qui l'a décrite.

Quant à moi, dit-il, *je mets cet ouvrage au rang de tout ce que l'on a célébré dans l'antiquité : car l'exécution en paroît impossible, même avec tous les instruments & toutes les machines connues en Europe : aussi plusieurs personnes ont cru qu'il n'avoit été fait que par enchantement, à cause de la familiarité que les Indiens avoient avec les Démons, & je ne suis pas fort éloigné de ce sentiment.*

Il me paroît après cela, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu des raisons pour se défier de tous les Historiens qui écrivent de cette maniere-là; car cette maniere d'écrire pourroit perdre un homme dans l'esprit de tous ses lecteurs.

L'Historien le plus véridique & le plus raisonnable que j'ai consulté, dit que, dans cette forteresse de Cusco, on voyoit des pierres dont les plus grosses pouvoient peser depuis 25 jusqu'à 30 000 livres. Or la maniere qu'employent les Péruviens pour transporter ces pierres, étoit si peu merveilleuse, que je m'étonne qu'on y ait fait intervenir les Fées, ou les Démons, qu'il faut réserver pour de plus grands exploits, suivant les maximes de la Poëtique.

> *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.*
> *Inciderit.*

1. Comme les Péruviens n'avoient pas de bons instruments pour découper les rochers en éclats ou en carreaux, ils se voyoient très-souvent dans la nécessité de se servir de pierres beaucoup plus grosses qu'elles ne devoient l'être.

2. Quand ils vouloient transporter de semblables masses, ils y attachoient des cordes, & une foule d'hommes se mettoit à tirer, à pousser, à rouler le fardeau. En vérité, si l'on admire une telle manœuvre, je ne sais ce qu'il y a d'admira-

ble : l'induſtrie conſiſte à faire avec peu de bras, ce que beaucoup de bras pourroient faire ſans l'induſtrie. On nous parle d'une pierre tirée par vingt mille Péruviens, qui eurent ſi peu d'eſprit & encore ſi peu d'adreſſe, qu'ils firent pencher cette maſſe ſur le côté ; dès qu'elle eût penché, ils ne purent la retenir, ni la rétablir dans ſon équilibre ; au point qu'ils la laiſſerent rouler dans une vallée, où elle écraſa, dit-on, trois mille hommes ; & on ne put jamais depuis la conduire à ſa deſtination.

On conçoit qu'il y a encore, dans ce recit, une exagération puérile ; car enfin trois mille hommes écraſés ſous une pierre, & vingt mille hommes attachés à cette pierre, ne me paroiſſent pas des choſes bien communes : hormis qu'on ne ſuppoſe que les Péruviens s'étoufferent à force de s'embarraſſer les uns les autres, pour avoir employé trop de monde au tranſport d'un gros caillou, que quelques Européans auroient charié ſur des rouleaux avec des cabeſtans. Ainſi la ſtupidité de ces Indiens eſt bien remarquable, en ce qu'ils n'avoient abſolument inventé aucune machine pour faciliter le tranſport des pierres : tandis que, dans notre continent, on faiſoit voguer ſur la Méditerranée le plus grand des obéliſques qu'il y eût en Egypte (*), & qui peſoit, à ce que dit Kirker, un million, trois cents dix mille quatre-vingt quatorze livres. On aſſure qu'on va tranſporter à Pétersbourg, pour le piedeſtal de la ſtatue de Pierre I, une pierre qui peſe deux millions trois cents mille livres : ſi cela

(*) C'eſt celui de St. Jean de Latran : l'Empereur Conſtance l'avoit fait venir à Rome, comme on le ſait, par Marcellin, & par l'inſcription trouvée ſur cet Obéliſque.

At Dominus Mundi Conſtantius, omnia fretus
Cedere virtuti, terris incedere juſſit
Haud partem exiguam montis, Pontoque tumenti,

est vrai, je crois que c'est la plus grosse qu'on ait employée en Europe : car Perrault dit qu'une des plus grosses qu'il ait fait élever, est celle de la façade du Louvre, & qui ne pese pas deux millions à beaucoup près.

Outre que les Péruviens n'avoient pas la moindre idée des mécaniques, ils ignoroient encore l'art de faire de la chaux, & de cuire les briques au feu, comme Garcilasso en convient lui-même. Ce défaut de la chaux les obligeoit de se servir de gros cailloux que leur poids serroit les uns dans les autres. On peut bien croire que n'ayant point de poulies, ils n'élevoient pas leurs bâtiments fort haut, & c'est parce qu'ils ne les élevoient pas fort haut, qu'ils ont résisté aux tremblements de terre qui ont renversé les maisons des Espagnols : la terre y est dans une agitation presque continuelle, & les moindres secousses suffisent pour briser les vitres, ce qui a fait grand tort aux verreries de Venise d'où les Espagnols tiroient leur verre soufflé pour les vitrages du Pérou, où aujourd'hui on ne veut plus de vitrages. La belle Architecture est dans ce pays-là impossible ; mais cela n'empêcheroit pas qu'on ne pût y bâtir des ponts.



CHAPITRE XXX.

Des ponts de corde qu'on voit dans le Pér

JE n'avois pas prévu, que, pour prouve dustrie & l'esprit inventif des Péruviens, o cité pour exemple, le pont de cordes, ou d nes, qui fut fait sur la riviere d'Apurimac, le regne de Mayta-Capac, quatriéme des Inc

Avouez, dit gravement Dom Pernety, q peuple a eu beaucoup d'industrie, & *qu'il po même nous disputer l'avantage sur bien des ch* (*) *puisqu'il a fait un pont de cordes sur une ri* Quand on passe sur ce pont, on manque à que pas d'être englouti, & l'homme le plus i pide y tremble: donc un pont de cordes est u vrage d'architecture bien supérieur à un po pierres: donc les Péruviens ont eu de l'indu Il n'y avoit pas un seul pont de pierres dans l'Amérique au temps de la découverte: don Américains étoient de grands Architectes, parables au Bramante, à Michel Ange, à Be & à Perrault, qui, à la vérité, n'ont jamais de ponts de cordes; mais c'est qu'ils manqu de cet esprit d'invention qui caractérise les Sa ges du nouveau Monde, dont les cabanes so véritables chef-d'œuvres: on ne peut entrer celles des Chiquites, qu'en se couchant sur le tre, & en marchant à quatre pattes: il est que, pour entrer dans les huttes des Caraïbes n'a besoin que de se courber un peu; car les raïbes surpassent les Chiquites, en ce qu'ils leurs portes un peu plus grandes, & cepen

---

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 93.

ils ne les font pas encore aussi grandes qu'elles devroient l'être, pour qu'on y pût passer commodément.

Pour revenir à ce monument de l'architecture des Péruviens, il faut savoir, qu'il leur étoit absolument impossible de bâtir un pont de pierres, parce qu'ils ignoroient l'art de faire des voutes; & quand ils auroient connu cet art, le défaut de la chaux le leur eût rendu presqu'impraticable. Cependant, comme leur pays est tout entrecoupé de torrents qui roulent par des routes si tourtueuses, qu'il y en a quelques-uns qu'on doit passer en ligne droite vingt-une fois, tel que celui de Chuchunga, ils furent forcés à inventer quelque moyen pour passer ces rivieres, qu'on trouvoit à chaque pas devant soi, & qu'il falloit traverser encore, après les avoir traversées déja tant de fois. Or voici par quelle gradation de découvertes, les Péruviens parvinrent enfin à faire une espece de pont de cordes, monument éternel de leur stupidité & de leurs efforts. On commença par passer les rivieres à la nage, & ceux, qui ne savoient pas nager se faisoient attacher au dos des nageurs, en tenant dans leurs mains des paquets de roseaux: de ces roseaux, on parvint aux calebasses évuidées: on en attachoit plusieurs ensemble: celui qui vouloit passer l'eau, devoit s'y asseoir, & un nageur entraînoit la machine: de ces calebasses flottantes, on parvint à faire de petits radeaux de joncs: des radeaux, on auroit dû naturellement parvenir à la découverte des bateaux ou des canots; mais cela n'arriva pas au Pérou, par une fatalité que Garcilasso attribue au défaut du bois: des radeaux, on parvint à étendre d'une rive à l'autre une longue corde filée d'écorces d'arbres, ou de ces osiers qu'on nomme des Lianes: à cette corde bien tendue, & bien attachée, on suspendit un grand panier, qu'on faisoit glisser le long de la corde, en le tirant à droite ou à gauche. Ceux, qui vouloient passer la riviere, se mettoient au nombre

de trois, dans ce panier: les Espagnols se font encore aujourd'hui suspendre de la sorte à des cordes, pour traverser quelques torrents du Pérou, où toute autre nation que les Espagnols, feroit bâtir des ponts.

Comme cette manœuvre de la corbeille glissante, est d'une si grande lenteur, qu'une armée de vingt mille hommes employeroit une année à passer une riviere, l'Incas Mayta-Capac conçut l'idée de joindre plusieurs cordes ensemble; de sorte qu'en y mettant des claies en traverse, un homme pourroit y marcher droit. Or c'est cette pitoyable machine qu'on voit encore aujourd'hui sur l'Apurimac: non qu'elle ait subsisté depuis Mayta, jusqu'à nos jours; mais elle se trouve dans le même endroit où ce Prince la fit faire, & on l'a peut-être réparée depuis, plus de mille fois. Telle est la paresse des Espagnols, ils aiment mieux faire toujours un petit ouvrage, que d'en commencer un grand qui dureroit des siecles. On comprend que la seule pesanteur des cordes, courbées vers le milieu de la riviere, fait ressembler cette machine beaucoup plus à une balançoire qu'à un pont: on comprend encore que la seule pesanteur des cordes les use en très-peu de temps, & pour peu qu'une des maîtresses cordes soit sur le point de se casser, il faut demonter la machine, & remettre de nouveaux cables aux jointures des claies, qui sont au nombre de cinq, de sorte que si trop de personnes vouloient passer à la fois, le pont pourroit se rompre en cinq endroits; car les claies ne cédent pas; mais bien les attaches: le plus grand danger est toujours vers le milieu & aux deux côtés. Aucune espece de voiture ne peut y passer.

Le critique, avant que de donner une description très-superficielle de cette balançoire de l'Apurimac, s'exprime de la sorte: *je ne sais en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui-là.* Non sans doute, les Européans n'en-

eprendront pas de faire des ponts de cordes, ıſſi long-temps qu'ils ſauront en faire de pier:s & de bois. En vérité, je ne conçois pas comıent on peut juger des choſes d'une maniere ſi izarre, & s'éloigner ſi fort des notions comıunes.



CHAPITRE XXXI.

De la peinture des Mexicains, des ouvrages des Caraïbes, &c.

LE critique, grand exagérateur des prétendues merveilles du nouveau Monde, assure que les Mexicains font de très-beaux tableaux, que les Caraïbes font de jolis paniers de jonc, & que les Sauvages du Chili brodent d'une maniere admirable. De tout cela, il conclut que ces Mexicains ont égalé le Titien, Rubens, tout au moins Paul Véronese; que ces Caraïbes égalent nos plus habiles artistes, & que ces Sauvages du Chili sont comparables à tous nos brodeurs, & sur-tout au célebre Frumeau, qui ne s'attendoit pas à être mis en parallele avec ces Chiliens.

On peut voir des échantillons de la prétendue peinture des Mexicains, dans l'*Histoire générale des Voyages*, où on les trouvera gravés en taille-douce : si l'on veut les voir gravés en bois, il faut consulter la *grande collection de Thevenot*, *in-folio*, & ne pas disputer sur des choses qu'on peut résoudre par la seule inspection. L'Auteur des *Recherches Philosophiques* l'a dit, & je le répéte : les Mexicains, loin d'avoir jamais su peindre, n'ont pas même connu les premiers éléments du dessein. Tous les Américains & tous les Créoles ensemble ne sont pas en état de faire un tableau digne d'être placé dans la moindre collection d'un particulier : le nouveau Monde est une terre ingrate pour les beaux arts, & ce n'est certainement pas là qu'il faut chercher des chef-d'œuvres. Cependant je ne nie pas au critique que les Caraïbes ne sachent faire des paniers de jonc, & tirer la pulpe des courges, pour s'en servir

en guise de bouteilles : je ne nie point que des curieux ne puissent avoir, dans leurs cabinets, de petits vases travaillés par les anciens Péruviens, & qu'on achete des Moines de Cusco, qui passent toute leur vie, dit Dom Juan, à fouiller dans les tombeaux des Incas. Mais les cabinets des curieux renferment aussi des pierres à peine taillées, qu'on nomme Idoles de la Lapponie : on voit par la relation de M. Regnard, qu'il rapporta quelques-unes de ces pierres en France : les cabinets de quelques curieux renferment aussi des marmousets de terre cuite, faits par les Tunguses, & de petits chaudrons de pierre ollaire faits par les Grœnlandois. Enfin un homme peut rassembler toutes les curiosités qu'il juge à propos, mais il ne s'ensuit point que les Péruviens eussent quelque idée des beaux arts, parce qu'ils se servoient de gobelets à deux anses pour boire la chica (*). On recherche les monuments des peuples grossiers pour les faire contraster avec les monuments des peuples industrieux, & cet amusement est déja une espece d'étude, d'où il peut résulter quelque utilité.

Le critique assure encore, que les Sauvages du Nord de l'Amérique, font de très-bonnes cartes Géographiques & Topographiques ; quoique les longitudes & les latitudes y manquent, dit-il, elles n'en sont pas moins exactes, ni moins fidéles ; parce que les distances y sont ponctuellement marquées par journées. Il a copié tout celà dans la Hontan, sans examiner le moins du monde si un pareil recit mérite quelque croyance. Les Voyageurs, & les Missionnaires qui ont vécu long-temps avec les Sauvages, n'ont jamais pu tirer d'eux d'autres éclaircissements sur la situation de l'intérieur du pays, que ce qu'ils en disoient de bouche : d'ailleurs ils ne savent point assez

---

[*] Voyez *la planche XVI du voyage au Pérou de Dom Juan.*

dessiner pour faire des cartes, ni rien de pareil. Tout leur savoir en ce genre se borne à graver, d'une maniere extrêmement grossiere, sur des écorces d'arbres, des especes de figures de Castor, de Tortue, de Renard, &c. Ces emblêmes servent à distinguer les hordes : j'ai vu des personnes qui s'étonnoient beaucoup de ce que les Américains du Nord eussent de ces especes d'armoiries ; mais cela n'est pas du tout étonnant : car il faut bien que des tribus continuellement en guerre, se reconnoissent à de certains signes, comme en ont aussi les Amiaks Tartares, & les Clangs Arabes. Il n'y a pas de doute que les armoiries Européannes n'ayent pris leur origine en Allemagne où les mœurs & les usages avoient tant d'analogie avec ceux des peuples de l'Amérique septentrionale, & de la Scythie : les premiers Francs, qui pénétrerent dans les Gaules, avoient dans leurs armoiries des Abeilles ; mais comme ils ne dessinoient gueres mieux que les Hurons, les Gaulois prirent ces Abeilles mal faites pour des Crapauds ; & pour qu'on ne les prît plus pour des Crapauds, on en fit des fleurs de Lis, sans cependant beaucoup changer la forme d'Abeilles, qu'on y reconnoît encore bien sensiblement. Il étoit naturel que des barbares, qui sortoient de leurs forêts comme un essaim, & qui avoient un Chef ou un Roi, prissent pour leur emblême des Abeilles : cette allusion devoit leur tomber dans l'esprit.



CHAPITRE XXXII.

Des Apalachites.

LE critique accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir ignoré que les Apalachites avoient formé dans leurs montagnes un Empire comparable à ceux d'Atabaliba & de Montezuma. Oui sans doute, l'Auteur l'a ignoré, & tous ceux qui ont lu l'histoire du nouveau Monde, savent que les Péruviens & les Méxicains étoient les deux seuls peuples de l'Amérique, qui fussent policés, en comparaison de cet état de barbarie & d'abrutissement où végétoit le reste des Indiens Occidentaux. C'est un fait si incontestable, qu'il n'a jamais souffert & ne souffrira jamais aucune atteinte de la part des écrivains instruits.

Le critique est bien éloigné d'avoir approfondi les choses : il ne cite aucun Auteur, & tandis qu'il pouvoit consulter Linscot, Laët & tant d'autres historiens respectables, il ne fait que compiler César Rochefort, le plus inexact & le moins estimé de tous les Voyageurs qui ayent écrit au siecle passé. (*)

Ce César Rochefort avoit, de son côté, compilé une relation attribuée à un certain Bristock, homme obscur, homme absolument inconnu dans la République des lettres. On a inséré dans

(*) Son *Histoire Naturelle & Morale des Antilles* de l'édition de Paris 1660, est remplie d'exagérations & de recits romanesques ; ce qui n'est pas étonnant quand on sait que Rochefort n'avoit jamais étudié : il ne savoit ni latin, ni grec, & en parlant de l'Histoire Naturelle, il démontre qu'il ne connoissoit ni les plantes ni les animaux.

les premieres éditions du Moréri, un extrait de Rochefort; mais on l'a fait avec plus de ménagement & moins de crédulité que le critique, qui en remplit plusieurs pages de sa dissertation : cependant il ne fait point si cette prétendue Monarchie des Apalachites subsiste encore, ou si elle a été détruite ; ce qui n'est pas surprenant : car n'ayant d'autres relations que celle de Rochefort, il n'en pouvoit rien savoir du tout. La vérité est, que cette prétendue Monarchie n'a jamais existé: j'en appelle ici au témoignage de tous les savants, j'en appelle ici au témoignage des Anglois, qui connoissent aujourd'hui les deux Florides, dont ils ont publié des relations en 1766 (*) : ils connoissent encore depuis très-long-temps la Géorgie & la Caroline, où ils ont fondé dès l'an 1662 cette colonie si célebre par les loix qu'a daigné lui dicter le Philosophe Locke. Or les Anglois de cet établissement commercent avec les Apalachites, qui sont & qui ont toujours été de vrais Sauvages : aussi ne peut-on tirer d'eux que des pelleteries & de la résine de *Labiza*, peu connue en Europe, & qui découle par incision d'un arbre résino-gommeux. Ces barbares des Apalaches n'avoient, à l'arrivée des Anglois, aucune idée des poids, ni des mesures, non plus que les Cherakis & les Creeks auxquels ils ressemblent parfaitement : ils portent comme eux des *Wampons*, ou des brasselets de coquilles, ils sont comme eux distribués en petites hordes, soumises à un Chef, que les anciennes relations nomment *Paraousris* ; mais il y a bien de l'apparence que ce mot est aussi corrompu que ceux de *Sagamos* & de *Satigamos*, qu'on donne ordinairement aux Capitaines des Sauvages du Nord, qui se nomment, en leur propre langue, *Sachems*.

(*) Voyez *A Concise aocount of North America. By Major Robert Rogers*. Il vient de paroître une traduction françoise de cet ouvrage en Hollande.

Quoique les Apalachites ayent entre leurs montagnes quelques vallées très-propres à être cultivées, ils préferent tellement la chasse à l'agriculture, qu'on est obligé de leur porter des grains récoltés dans la Caroline : on leur porte aussi de petits miroirs, du vermillon à farder, des peignes, & de cette menue mercerie, avec laquelle on obtient tout des Sauvages. Ces peuples se servent, dans leurs maladies, de l'infusion des feuilles de la Cassine, ou *Cacina Floridianorum* des Botanistes, & qui paroît être une espece de sureau ; au point que je doute que ce soit réellement un meilleur sudorifique que notre sureau commun. (*)

Les Apalachites ont toujours habité dans des cabanes faites comme des fours : ils environnent quelquefois ces cabanes d'une palissade, & cela s'appelle un village ; car il n'y a jamais eu de ville dans toute cette partie de l'Amérique, avant la fondation de Charlestown, comme on peut aisément s'en convaincre en consultant les plus anciennes cartes : car les différents établissements, que les Espagnols firent dans la Floride quelque temps après la malheureuse expédition de Sotta, n'ont été dans leur origine que des hameaux. Celui de S. Marc de l'Apalache fut détruit en 1704, par les Anglois de la Caroline, qui accompagnés des Sauvages Alibamons, vinrent bat-

---

[*] M. Ludvvich, dans ses *Definitiones generum Plantarum*, N°. 160, range la Cassine, qu'on appelle aussi Thé des Apalaches, parmi les Monopetales régulieres, & M. Linnæus, dans sa XII. ED. N°. 368, en fait une fleur Pentapétale. Quoiqu'il en soit, c'est une espece de Sureau. On s'en est servi en Europe, mais ses vertus n'ont gueres répondu à tout ce qu'en ont écrit Laët & Ximenes. Les Anglois de l'Amérique lui préferent le Thé de la Chine : ils ont même tenté de transplanter des Théyers dans leurs colonies ; mais on assure qu'ils n'ont pas pris, & ils sont obligés de faire venir leur Thé de Londres.

tre & défaire les Espagnols & ceux d'entre les Indiens qui tenoient leur parti.

On a dit que les Apalachites alloient tous les ans en procession visiter une caverne du mont Olaymi, où ils s'étoient cachés pendant un déluge, survenu par le débordement du lac Théomi: on ajoute que, dans cette grotte, ils donnoient la liberté à quelques oiseaux, comme l'on fait dans l'Eglise de Notre-Dame à Paris, quand les Rois de France y entrent. Mais tout cela paroît être un tissu de fables, auxquelles la relation de ce Bristock, tant compilée par Rochefort, a apparemment donné lieu. Je crois bien que les Apalachites avoient, ainsi que tous les Sauvages du nouveau Monde, quelque tradition sur les anciennes vicissitudes physiques; mais les eaux d'un lac ne peuvent occasionner un déluge assez mémorable, pour qu'on en conservât le souvenir par une Hydrophorie.

Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'histoire de cette nation: car tout le reste ressemble à ce qu'on a conté du Royaume de Quivira, de l'Eldorado, de la ville de Manoa, du lac d'or de Parimé, de l'Empire des Sevarambes, & sur-tout de la République des Australiens imaginée par cet ennuyeux romancier, connu sous le nom de Jacques Sadeur, qui bâtit chez les Australiens, un temple tout de crystal, & presqu'aussi magnifique que celui que Dom Pernety place chez les Apalachites, que Linscot appelle des barbares sans mœurs comme sans religion (*); & qui au lieu de prêtres, avoient des sorciers que les relations nomment indistinctement Juvas, Jouas & Joanas.

J'observerai ici qu'il n'y a rien de plus facile à exagérer, que la description d'un temple; ce sujet est pour le vulgaire des faiseurs de relations, ce que la description d'une tempête est pour le poë-

[*] *Traduction de Linscot, cap. I, pag. 72.*

tes. Que n'a dit Garcilasso du temple de Cutachiqui dans la Floride ? Et cependant tout cela a été démenti par un Portugais témoin oculaire. Que n'ont pas dit Tonti & le Page de ce temple de la Louisiane où l'on gardoit le feu sacré ? Et cependant on sait à n'en point douter, que tout cela est fabuleux, de l'aveu même de M. du Mont. Ce prétendu temple de la Louisiane, étoit une cabane, & comme les Sauvages alloient quelquefois y fumer du tabac, on avoit cru qu'ils y gardoient le feu sacré ; & malheureusement cette méprise a été consignée dans un livre que je ne nomme pas par respect.

Si Dom Perneti avoit daigné réfléchir que les Apalachites manquoient d'instruments de fer, il eût peut-être compris qu'il leur étoit impossible de *creuser dans le roc* (*) un appartement long de deux cents pieds, & large à proportion, qui recevoit le jour par un œil de la voute, comme le Panthéon. Une telle fabrique étoit non-seulement au-dessus des efforts de ces Sauvages; mais elle eût même été impraticable aux Péruviens, quoiqu'ils connussent le secret de donner un certain degré de dureté au cuivre.

Il faut observer que toutes les grottes, toutes excavations, qu'on a trouvées dans les montagnes de l'Amérique, telles que celles qu'on nomme *trous des Géants*, dans la chaîne des *Apalaches* & des *Monts bleus*, sont des ouvrages ou des jeux de la Nature, & non des monuments de l'industrie humaine. Mr. Bertrand, en ayant bien considéré la structure, a envoyé à la *Société Royale* de Lon-

[*] Ce sont-là les termes du critique à la page 24. Tant il est vrai qu'en compilant des relations suspectes, il faut examiner au moins si ce que ces relations disent est possible ou impossible, vrai ou faux, probable ou non, absurde ou sensé, naturel ou surnaturel. Or, creuser dans le roc sans instruments de fer, cela est surnaturel.

dres un savant Mémoire, dans lequel il explique de la maniere la plus claire, l'origine de ces cavernes qu'on voit dans l'Amérique. Or il est, selon moi, beaucoup plus prudent d'ajouter foi à ce que dit un Naturaliste tel que Mr. Bertrand, que de compiler aveuglément la relation d'un Romancier tel que Bristock, qui en bâtissant son temple, n'avoit pas pensé au défaut du fer; mais c'est une bagatelle dans un roman.

Je ne conçois pas comment le critique a été assez peu instruit, pour assurer que Jean Ribaud, en débarquant sur les côtes de ce pays qu'on appelloit alors la *Floride septentrionale*, y trouva des Apalachites policés & réunis en une Monarchie. Cette assertion renferme deux erreurs palpables.

1. Ribaud & ses compagnons resterent sur les côtes & n'oserent même s'en éloigner.

2. Ces côtes n'étoient pas peuplées, & on ne vit jamais un pays plus sauvage; au point qu'on ne put y amasser assez de vivres pour en charger un seul navire, qui reporta la colonie Françoise, affamée, en Europe.

L'expédition de René la Laudoniere fut aussi extrêmement malheureuse: la disette persécuta constamment les François, errants sur les côtes depuis la riviere May jusqu'au Port Royal. Ribaud avoit bâti son fortin sur la plage septentrionale: on crut mieux faire que lui, en bâtissant dans la partie du Sud; mais tout cela fut inutile: les François, abattus par la famine, ne purent résister à une poignée d'Espagnols qui vint les exterminer. Après les tentatives de la Laudoniere & de Dominique Gourgues, la France ne voulut absolument plus entendre parler de ce pays, ni équiper une seule barque pour s'en mettre en possession; ce qui lui eût été très-facile, vû le peu de forces que l'Espagne y entretenoit: d'ailleurs la France ne reconnoissoit alors *aucun traité de paix, aucune alliance, aucune amitié, aucune possession légitime d'aucune puissance*, au-delà du premier

Méridien,

Méridien, que les Géographes Espagnols faisoient passer pour la plus Occidentale des Açores, apparemment pour le faire coincider dans la ligne de démarcation d'Alexandre VI. (*)

Quand au milieu du dix-septiéme siecle, les Anglois survinrent dans cette partie de la Floride, ils furent bien éloignés d'y découvrir cette prétendue Monarchie, imaginée par Bristock, ou par Rochefort. Ce pays étoit dans le plus grand délabrement: les Espagnols n'y avoient rien défriché, & l'avoient laissé à peu près en cet état où l'on a trouvé, après le Traité de Fontainebleau, la Péninsule de la Floride & même la Floride Françoise, où les Anglois n'ont pu compter huit mille habitants; & tout étoit rempli de gibier, comme dans un pays neuf: la quantité des Serpents & des bêtes vinimeuses égaloit celle qu'on voit dans quelques cantons de la Géorgie, où l'on n'a encore pu étendre la culture.

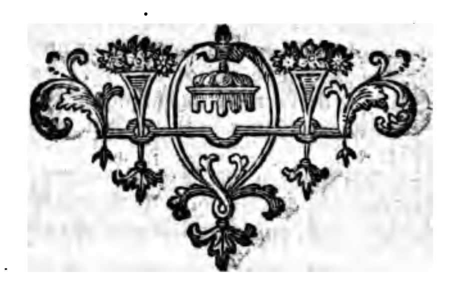
Le critique n'avoit qu'à combiner les dates, pour s'appercevoir qu'il ne pouvoit y avoir une grande Monarchie dans cette région en 1653; puisqu'en 1662, époque de l'arrivée de la colonie Angloise, on n'y vit que quelques Sauvages qui vivoient de la chasse.

Je me suis apperçu que le critique cite, à chaque instant, les *Dissertations* de Gueudeville, ce Moine défroqué, qui compiloit en Hollande, pour

---

[*] Les Espagnols avoient encore des raisons particulieres pour placer le premier Méridien aux Açores, au lieu de le placer aux Canaries, & ils faisoient accroire que la boussole ne décline pas sous le Méridien des Açores, ce qui est absolument faux: car elle décline par-tout. Au reste, on continua en France à adopter la position du premier Méridien à la mode des Espagnols, jusqu'au régne de Louis XIII. Ce fut le Cardinal de Richelieu qui fit porter l'Edit, par lequel il est sérieusement défendu à tout Géographe, faiseur de cartes, & graveur, de placer le premier Méridien aux Açores; & il seroit difficile de trouver des Mappemondes Françoises où cela ne soit observé.

gagner fa vie, quelques relations de voyages. Il
conçoit que, quand on veut connoître l'histo
de l'Amérique, il faut recourir aux Originau
& non pas citer Gueudeville, dont l'*Atlas hi*
rique ne peut pas même servir aujourd'hui,
fur-tout pour l'Amérique, dont nous avons
cartes bien plus exactes, publiées par MM.
l'Ifle, Danville, Green & tant d'autres. Je p
lerai encore ailleurs du mauvais choix des A
teurs cités par *Dom Pernety*.





CHAPITRE XXXIII.

Des Patagons.

ON accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait tous ses efforts pour détruire l'existence des prétendus Géants de la Magellanique. A cela je réponds, que, quand on entreprend de détruire une chose, il faut être au moins persuadé, que cette chose existe, & l'Auteur n'a jamais été, & n'est pas encore aujourd'hui persuadé de l'existence des Géants : il a même plus de motifs, qu'il n'en avoit en 1767, pour n'y pas croire. Il est très-libre à un chacun d'en penser ce qu'il veut ; mais ceux qui ont lu l'histoire des *Toupis* de la Grece moderne, des *Brucolaques* & des *Timpanites* de l'isle de Santorino, & sur-tout l'histoire des *Wampires*, sont un peu plus réservés dans leur crédulité que les autres hommes. N'a-t-on pas vu des personnes respectables par leur caractere, & des milliers de témoins venir à Vienne, *jurer sur leur damnation éternelle*, qu'ils avoient vu des *Wampires*? !

Si bientôt on n'amene pas des Géants de la Magellanique en Europe, le peuple même n'y croira plus : *nec pueri credent* ; & au bout de cinq ou six ans, on en parlera aussi peu qu'on parle aujourd'hui des *Wampires*, qui ont intrigué, allarmé, effrayé une grande partie de l'Europe ; & c'étoient des Farfadets, ou tout au plus des Chauve-souris. Aussi les Naturalistes donnent-ils aujourd'hui le nom de Wampire à la Chauve-souris Asiatique.

Le critique qui n'a point vu de ces Géants, n'est pas peu embarrassé, lorsqu'il veut démontrer leur existence par de vains raisonnements. L'embarras

où il s'est trouvé, provient de ce qu'il n'a jamais pu répondre à l'objection suivante.

S'il y avoit une race gigantesque au Sud de l'Amérique, on en auroit montré des individus morts ou vivants en Europe.

Le critique se fâche contre celui qui a fait l'objection, & contre l'objection même.

On assure que le Pere Delrio se mit un jour si fort en colere contre un homme qui avoit nié l'existance des Démons, qu'on fut obligé de le saigner de peur d'accident. Il faut discuter ces sortes de choses avec modération, & ne pas imiter le Démonographe Delrio.

D'abord le critique rapporte que Mr. Guyot, qui n'étoit ni Anatomiste, ni Naturaliste, mais un très-habile Marin, ayant trouvé sur un rivage de l'Amérique les os d'un *Géant haut au moins de douze à treize pieds*, les mit fort proprement dans une caisse (*); mais au lieu de rapporter cette caisse en Europe, il la jetta dans la mer, pour calmer la tempête qui s'éleva : un Evêque Espagnol, qui se trouvoit présent, assura, qu'on savoit par expérience qu'il s'élevoit toujours des tempêtes, quand on mettoit des os de Géant dans une caisse, & qu'alors il n'y avoit d'autre remede que de précipiter ces dépouilles au fond de l'Océan. Là-dessus l'Evêque Espagnol mourut, & on le jetta lui-même dans l'eau.

Quand ce conte seroit vrai dans toutes ses circonstances, il prouveroit moins que rien : car ces os avoient apparemment appartenu à quelque quadrupede, à quelque Cheval, ou à quelque Taureau. Le Marin Guyot, n'étant pas anatomiste, a pu sans doute se tromper si grossiérement ; puisque Turner, qui étoit Chirurgien, ramassa, dans le Brésil, quelques ossements qu'il prit pour les débris d'un squelette humain, gigantesque ; mais lorsqu'on les examina bien attentivement en

(*) Dissertation du critique, pag. 62.

Angleterre, on se convainquit, qu'ils avoient appartenu à un quadrupede.

Je demande après cela à tout homme judicieux si le conte de Mr. Guyot, rapporté par Dom Pernety, prouveroit quelque chose, quand même il ne seroit pas faux dans toutes ses circonstances.

Combien de personnes n'ont pas cru avec Mariani, Valguarnera & Faxelli, qu'il y a eu autrefois des Géants en Sicile, où on a déterré des squelettes d'une grandeur étonnante? Celui qu'on trouva, en 1516, près de Mazara, avoit vingt aunes de long; mais malgré ces contes de Valguarnera & de Fazelli, tous les savants sont aujourd'hui d'accord que les os qu'on découvre en Sicile, & dont l'imagination a fabriqué des squelettes humains, sont des restes de grands animaux terrestres ou marins.

Quand on lit l'Histoire, on trouve des traditions sur l'existence d'une prétendue race gigantesque, dans presque tous les pays du Monde, & même, dit Mr. Bertrand, parmi les Sauvages du Canada. Que n'a-t-on pas dit des Géants de la Thessalie, de l'isle de Crete, & sur-tout de ceux de la Palestine, qui étoient tous sexdigitaires, à ce qu'assure le savant Mr. Huet, qui n'a jamais rêvé!

L'Auteur des *Recherches Philosophiques*, après être entré dans de longues discussions sur les grands os fossiles qu'on rencontre presque par-tout en creusant, auroit pû faire une réflexion qu'il n'a point faite: il ne découvre pas, dit-il, l'origine de cette antique tradition sur l'existence des Géants, si universellement adoptée. Cependant n'est-il pas naturel d'attribuer cette tradition à la découverte même des grands os fossiles? qui étoient aussi connus aux anciens qu'à nous, comme on peut le voir par le Chap. XVIII du 36e. Livre de Pline, où il traite de l'ivoire fossile, & de ce qu'il appelle les pierres osseuses, *lapides ossei* Or l'ignorance de l'Anatomie, jointe au penchant pour le

merveilleux qui accompagne toujours l'ignorance, a porté les hommes à attribuer ces dépouilles plutôt à des corps humains, qu'aux carcasses des quadrupedes & des cétacées. Il falloit donc nécessairement que cette tradition sur les Géants, se répandît par-tout où on exhumoit par hazard de ces reliques d'animaux, dont notre Globe contient peut-être de grands dépôts à des profondeurs où les hommes ne creuseront vraisemblablement jamais, & en effet on ne voit pas qu'ils ayent jamais creusé fort avant, au point qu'on peut assurer qu'il n'y a nulle part au Monde une excavation profonde de 3000 toises, faite de main d'hommes.





CHAPITRE XXXIV.

Des animaux rares amenés, en différents temps, en Europe.

On a amené en Europe, en différents temps, des Negres blancs, des Eskimaux avec leurs barques, des Orangs-Outangs, une femme de la côte de Melinde, des Diables de Tavoyen, ou des Lezards écailleux, les plus jolis animaux qu'on puisse voir. On amena, du temps de Montaigne, trois Floridiens à Rouen, dont il parle beaucoup dans ses *Essais*, à l'article des Cannibales. On a conduit en Europe deux Siamois olivâtres, qui se disoient être Ambassadeurs; mais qui étoient certainement les plus grands voleurs qui soient jamais venus de l'Asie en Europe; où on a encore vu un Algonquin, cinq ou six Rhinoceros & plusieurs Chinois, dont l'un fut mis, comme on sait, à la Bastille, & dont quelques autres ont travaillé, à la Bibliotheque du Vatican, à la traduction de certains livres pour les Missions. On a encore amené en Europe un Malabare à longues oreilles, une Négresse, prétendue hermaphrodite, & plusieurs Eléphants, dont le dernier est mort à la ménagerie de Versailles. On amenoit du temps des Romains, des Hippopotames; mais ils sont devenus si rares sur le Nil, qu'on n'en montre plus que fort rarement en Europe, où l'on a fait voir des Singes-Belzébuts, des Casoars, plusieurs Autruches, un Brésilien infibulé, deux Grœnlandois, qui, à ce que dit Grantz, ont voyagé pour des affaires inconnues. On nous a amené des Crapauds de Surinam, qui accouchent par le dos, des Paresseux ou des Aïs, des Opossums, des

Fourmilliers empaillés, une fille Patagone, qui n'étoit pas haute de quatre pieds, des Anes rayés du Cap, des Caméléons, des Crocodilles, des Serpents à sonnettes, des Serpents épineux, & enfin un Hottentot qui étoit *Monorchis*, & qui ne s'en maria pas moins à Amsterdam.

On attend, depuis deux cents cinquante ans, des Géants de l'Amérique, & personne n'en amene: plus on les attend impatiemment, & plus on s'opiniâtre à n'en pas amener. De sorte que leur existence, qui étoit douteuse en 1540, étoit encore plus douteuse en 1640, & encore plus douteuse en 1767. On voit donc, comme je l'ai dit, que le merveilleux se détruit lui-même de jour en jour, d'année en année.

Si tout ce qu'il y a de singulier parmi les hommes, parmi les animaux, parmi les productions du regne végétal & minéral, a été apporté des extrémités de la Terre pour être montré en Europe aux Princes, aux curieux, au public, peut-on concevoir que, s'il y avoit des hommes d'une très-grande taille en Amérique, on n'en eût pas conduit quelques-uns dans l'ancien Monde, non pour convaincre les incrédules, mais pour gagner l'argent du public, toujours porté à payer, lorsqu'on lui offre des curiosités dignes d'être vues?

Gaianus étoit un homme de fort grande taille, & peut-être de la plus grande qui ait paru de long-temps : or l'espece de fortune qu'il fit en se montrant, peut nous donner une idée de l'empressement avec lequel on iroit voir un Géant de l'Amérique: on peut, dis-je, juger de cet empressement, si l'on se rappelle ce qui arriva en Angleterre, lors de l'arrivée de la frégate *le Jason*. Le bruit se répandit tout à coup dans Londres, que ce bâtiment, qu'on supposoit revenir des Terres Magellaniques, avoit à son bord un Géant Patagon : aussi-tôt le grand chemin, qui conduit à Plimouth, fut couvert d'une foule de curieux qui, dans leur impatience, prétendoient

allér

aller au-devant de ce Monstre du nouveau Monde; mais, comme les gens sensés s'y étoient attendus, on avoit trompé le public, & les curieux retournerent chez eux, sans rien voir, & furent hués bravement par la populace.

Si on m'objectoit qu'il est impossible de prendre de ces énormes Patagons, non plus que des spectres & des revenants qui ne se laissent aussi jamais prendre, je répondrois que, suivant Pigafetta, on en enchaîna jusqu'à trois qu'on conduisit à bord du vaisseau la Victoire, où il en mourut deux, & le troisieme s'échappa. On voit par-là que ceux qui admettent l'existence de ces Géants, admettent aussi qu'on peut en prendre. Il est vrai que le sincere Pigafetta ajoute, qu'il fallut employer jusqu'à neuf hommes bien forts, & bien déterminés, pour terrasser un seul de ces Patagons: encore brisa-t-il les plus grosses chaînes dont on le garotta; quand on lit de pareils recits, on croit lire l'histoire de Pictocole, ou de Pantagruel.

En supposant que la difficulté de saisir un prétendu Patagon colossal, fût aussi réelle qu'elle l'est peu, on comprend bien qu'il resteroit la ressource d'apporter leurs squelettes; mais on a eu soin d'amener aussi peu des individus morts que des individus vivants; tandis que les Eskimaux du détroit de Davis, furent montrés en Europe, la premiere année qu'on découvrit le détroit de Davis. On ne douta point de leur existence; parce qu'on ne laissa aucun moyen à personne d'en douter: voilà, dit-on, ces Nains du Septentrion: on peut mesurer, à une ligne près, leur hauteur, & examiner attentivement leur constitution.

La cause qui dégrade la taille ordinaire de l'homme sous le soixante-neuvieme degré de latitude Nord, est une cause sensible & palpable: de sorte que nous connoissons & le phénomene, & ce qui produit le phénomene; mais il n'en est pas ainsi par rapport aux prétendus Géants de l'Amérique.

ils nous sont absolument inconnus, & la cause de leur existence nous est aussi absolument inconnue. Quel Naturaliste pourroit rendre raison de ce que sous le cinquantieme degré de latitude Nord, on ne trouve que des hommes de la taille ordinaire, & que sous le cinquantieme degré de latitude Sud on rencontre à la fois des hommes de la taille ordinaire & des Géants? comme Dom Pernety & Pigafetta le disent.

Un fait, qu'on pourroit si aisément prouver, s'il étoit vrai, & qu'on a si mal prouvé, sera toujours à mes yeux revêtu des caracteres de la fable, quoiqu'en disent Dom Pernety & Pigafetta.

Si un jour on démontre jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, on avouera au moins que les raisons, qui l'ont induit en erreur, n'étoient pas mauvaises; si au contraire, on ne démontre pas qu'il s'est trompé, alors on avouera encore que les raisons, qui lui ont fait rejetter cette fable, n'étoient pas mauvaises.

Tout ce que le critique a écrit en faveur des Géants de l'Amérique, est absolument inutile: car on ne peut répondre aux objections de l'Auteur qu'en amenant des Géants même en Europe; mais si deux siécles & demi n'ont pas suffi pour cela, il ne faut plus y penser.

Loin que la Dissertation du critique m'ait convaincu de la réalité de ces énormes mortels, elle m'auroit ôté jusqu'au dernier doute, si j'en avois eu quelques-uns sur leur existence; enfin elle m'eût rendu plus incrédule que jamais, si j'étois du nombre de ceux qui ont cru qu'on trouvoit, au Sud du nouveau Monde, des hommes hauts de douze à treize pieds.



CHAPITRE XXXV.

Observations sur les prétendus Géants de la Magellanique.

I.

QUand Mr. le Président de Maupertuis a voulu connoître la véritable taille des Lappons, il les a mesurés. Quand feu Mr. l'Abbé de la Caille a voulu connoître la veritable taille des Hottentots, il les a mesurés. Mais les prétendus Géants de la Magellanique n'ont jamais été mesurés par ces Voyageurs mêmes, qui attestent leur existence. Or j'ose dire que cela est inoui.

Le critique, toujours porté à noircir l'Auteur des *Recherches Philosophiques* par les imputations les plus odieuses, l'accuse d'avoir falsifié la relation de Biron, & d'avoir fait débarquer Biron dans un endroit où il ne débarqua point (*). Mais

(*) L'Auteur des *Recherches Philosophiques*, dit expressément dans une note à la page 306, T. I, qu'il n'a pas connu la latitude de l'endroit où Biron a cru voir des Géants. S'il avoit connu exactement la latitude & la longitude de cet endroit, il l'eût indiqué par le moyen de ses cartes, à une minute près. Or le critique n'indique pas lui-même la position de cet endroit, parce qu'il ne l'a pas sue. On a publié jusqu'à trois relations du voyage de Biron, qui ont toutes été inconnues à Dom Pernety, & parce qu'elles lui ont été inconnues, il dit qu'on les a falsifiées. Il y a plus de cent & cinquante Auteurs qu'il étoit absolument nécessaire de consulter sur l'Amérique, qui lui ont été inconnus, & après cela il n'est pas étonnant qu'il ait eu recours à l'Atlas historique du compilateur Gueudeville.

qu'importe-t-il à l'existence de ces prétendus Géants qu'on les ait vus dans la terre Del Fuego, ou sur le bord septentrional du Détroit? puisque l'Auteur convient, que Biron dit avoir vu des hommes haut de neuf pieds; mais je nie que Biron dise qu'il les a mesurés.

Quand un Géant est trouvé, la chose du monde la plus facile est de le mesurer.

II.

Qui croiroit que les différents Voyageurs, qui parlent des Patagons, varient entr'eux de quatre-vingt-quatre pouces, sur leur taille? Cependant cela est aussi vrai que cela est inouï.

(*) Selon la Giraudais, ils sont hauts d'environ --- --- --- 6 pieds.
Selon Pigafetta, --- --- 8 ---
Selon Biron, --- --- 9
Selon Aris, --- --- 10 ---
Selon Jantzon, --- --- 11 ---
(**) Selon Dom Pernety, ils sont au moins hauts de 12 à 13 pieds, ce qui donne pour la hauteur moyenne 12 1-2 ---

(*) *Le 31 Mai 1766, ayant relâché dans la baye* Boucaut *avec trois hommes de son équipage, M. de la Giraudais, vit un grand nombre de Sauvages, il y en avoit 7 à 800, y compris les femmes & les enfants, tous d'une très grande taille, plusieurs d'environ six pieds.* Relation de la Giraudais.

(**) Je fixe ici la hauteur des Géants de Dom Pernety d'après le squelette dont il parle à la page 72 de sa Dissertation. Car s'il s'est imaginé qu'on a réellement trouvé en Amérique un homme mort dont la taille étoit haute au moins de 12 à 13 pieds, il s'est sans doute aussi imaginé, qu'on rencontre en Amérique des hommes vivants de cette hauteur-là. Tout ceci est fort conséquent: là où les corps morts ont la stature gigantesque, il faut bien qu'il y ait des Géants; mais si malheureusement ce squelette avoit appartenu à un Cheval, alors tout ceci ne seroit plus si conséquent.

Selon Argensola, --- · --- 13 ---

Il résulte de ce calcul qu'à 12 pouces par pied, ces Voyageurs varient entr'eux de 84 pouces, ce qui fait déja beaucoup plus que la taille d'un homme ordinaire. Or, pour trouver lequel de tous ces Voyageurs mérite le plus de croyance, il faut bien supposer, que c'est ou la Giraudais, ou Argensola.

III.

De tous ceux qui doivent avoir vu des Géants en Amérique, aucun n'a su dire s'ils ont de la barbe, ou si à l'instar des autres Américains, il ont le menton naturellement ras. Au reste, je ne suis pas étonné que personne n'ayant pensé à mesurer ces prétendus Monstres, personne n'ait aussi pensé à les observer.

IV.

Parmi les Voyageurs qui ont attesté l'existence de cette espece d'hommes colossale, on ne trouve malheureusement aucun Philosophe, aucun Naturaliste, aucun Médecin. Il s'agit d'un fait d'Histoire Naturelle, & ce fait n'est rapporté que par des Auteurs de relations qui n'avoient pas étudié cette science; car enfin Pigafetta, le commis Aris, le romancier Argensola, ne sont pas des Buffon, des d'Aubenton, des Hans-Sloane. Mr. le Commodore Biron lui-même n'a jamais aspiré à la réputation d'être *Anatomiste*, non plus que Mr. Guyot.

Le Voyageur le plus respectable par son carac-

Je dirai dans la suite, qu'en ne supposant ce squelette que de douze pieds & demi de haut, il se trouveroit qu'il avoit appartenu à un individu qui étoit plus que *Géant*. Ainsi il y a dans la narration de Dom Pernety un double merveilleux, & il n'a laissé après lui qu'Argensola, comme on le voit par mon calcul.

tere, par son mérite personnel, enfin feu Mr. le Lord Anson n'a pas daigné seulement faire insérer dans la relation écrite par son Chapelain, le moindre mot sur les prétendus Géants.

Quant à Mr. Frézier, il n'a jamais vu aucun homme en Amérique d'une taille extraordinaire; mais il en a seulement oui parler, tout comme on en entend parler en Europe.

V.

On ose bien nous dire que, dans de certaines isles, dans de certains cantons de la Magellanique, on voit aujourd'hui des Géants, & le lendemain des hommes de taille ordinaire: comme si l'espece humaine y étoit tour-à-tour enchantée & désenchantée par la voix des Fées ou celle des Magiciens de l'ancienne Chevalerie, qui faisoient paroître & disparoître un Géant, quand ils vouloient.

Mais, dit-on, ces Géants de la Magellanique ne font qu'errer: & en outre il y a parmi eux des hommes de taille ordinaire, pêle-mêle, de sorte qu'il arrive qu'on voit tantôt les Géants, & tantôt les hommes de taille ordinaire dans le même lieu. J'avoue que cette invention est fort ingénieuse, pour ne laisser voir ces Géants qu'à ceux qui ont les yeux faits pour cela: car quand quelques jours après, il survient un homme qui a cultivé l'histoire naturelle, & qui a, par conséquent, de bons yeux, on lui dit: vous venez trop tard & fort mal à propos; car les Géants, qui étoient ici hier, sont partis, & personne ne sait où ils sont allés. Si ensuite ce Naturaliste revenoit en Europe faire son rapport, Dom Pernety lui diroit comme il l'a dit à l'auteur des *Recherches Philosophiques : Vous n'êtes pas du tout Logicien ; puisque vous vous servez contre l'existence des Géants de preuves négatives : or il est clair comme le jour que tous ceux qui se servent de preuves négatives, ne sont pas Logiciens, &*

qu'un homme, qui assure n'avoir pas vu des Géants & des Démons, est un homme qui raisonne très-mal : car ces Géants ont plusieurs maisons de plaisance dans les sables de la Terre Del Fuego ; quand ils ne sont pas dans une de ces maisons, ils sont sans doute dans une autre, & laissent après eux des hommes de taille ordinaire, pour garder leurs châteaux.

Que répondroit à cela le Naturaliste? il hausseroit les épaules, & ne répondroit rien.

J'observe, que cette confusion de deux races d'hommes si différentes, sous le même climat, sur la même terre, est un fait qui, à mon avis, choque les loix de la Nature autant qu'elle nous est connue : il n'y a pas d'hommes naturellement blancs parmi les Nègres, ni des Nègres parmi les Blancs de l'Europe, ni de très-petits hommes parmi les Suédois, ni des hommes grands comme les Suédois parmi les Eskimaux. Ce mélange de Géants & d'individus de taille ordinaire dans le Sud de l'Amérique, est cependant un fait dont conviennent ceux mêmes qui attestent l'existence des Géants : ils ont vu, disent-ils, indistinctement, dans les mêmes isles, des Sauvages de cinq pieds, & des Sauvages de douze pieds & demi. Ils ont cru par là diminuer le merveilleux ; mais au contraire ils ont par là rendu ce merveilleux encore plus incroyable : c'est étayer une fable par une autre.

Si l'on disoit que ces Sauvages de stature colossale & de taille commune, ne constituent pas deux races distinctes ; alors j'en conclurois, qu'il y a parmi eux des individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes, comme parmi tous les autres hommes.

VI.

Dom Pernety assure, *que pour détruire les Géants de l'Amérique, il faut les foudres de Jupiter.* (*)

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, p. 45.

Cet admirable raisonnement me fait ressouvenir de celui des Hongrois : lorsque la Cour de Vienne envoya chez eux une commission & des troupes pour calmer l'affaire des Wampires : *la Cour*, dit-on, *veut inutilement détruire ces Etres. Il n'y a que Dieu seul qui puisse les détruire.*

Il seroit assez difficile, selon moi, de foudroyer des Géants qui n'existent pas, & qui n'ont jamais existé.

Au reste, il est ridicule de parler de Jupiter, lorsqu'il est question des Sauvages de l'Amérique ; comme il est impie de parler de Dieu, lorsqu'il est question des Wampires. C'est mêler des choses infiniment respectables, avec des fables infiniment absurdes.

V I I.

La grandeur des insectes du nouveau Monde ne prouve-t-elle donc pas de la façon la plus formelle, la réalité de ces monstrueux mortels qu'on doit avoir vus à la baye Boucaut ? ces insectes ont autant de rapport avec les barbares qu'on voit errer sur la côte déserte des Patagons, que les mouches qu'on voit en Frise ont de rapport avec les chevaux de la Frise, & les vers à soye de la Provence avec les Provençaux.

V I I I.

Le critique a si peu été en état de démontrer l'existence des Géants, qu'il s'est lui-même à la fin apperçu de la futilité de ses raisonnements ; puisqu'il propose de faire voyager les plus illustres Philosophes de l'Europe aux terres Magellaniques pour y examiner les choses. A cela je réponds, que ces terres Magellaniques sont si horriblement stériles, & habitées par des nations si brutales & si barbares, qu'au lieu d'exposer la vie de quelques Philosophes, de quelques hommes précieux qui ne naissent pas tous les ans, &

pour la conservation desquels nous ne saurions former trop de vœux, il seroit infiniment plus commode, & même plus sensé d'amener des Géants en Europe. Premierement, ils sont sujets nés de l'Espagne par la prise de possession de Sarmiento, ou par le droit du plus fort, qui selon Sepulveda, est une espece de droit divin : ainsi on ne feroit pas à ces Géants un bien grand tort d'en enlever quelques-uns sous le bon plaisir du Roi d'Espagne, qui ne refuseroit pas cette permission, si on lui remontroit que le Roi de Suéde a bien daigné accorder aux Académiciens François la permission d'enlever deux Lappons, un mâle & une femelle. En second lieu, ces Géants feroient une fortune si rapide en Europe, qu'ils ne se repentiroient jamais d'être sortis de leurs déserts. M. Guyot assure qu'ils mangent volontiers des chandelles de suif, & qu'ils boivent volontiers de l'huile : en ce cas leur entretien ne coûteroit pas beaucoup; mais ce qui me fait le plus de peine, c'est que le même M. Guyot ajoute qu'ils sont fort dévots & fort jaloux : *il y en avoit un entr'eux*, dit-il, *qui marmotoit continuellement; on en demanda la raison, le Chef fit entendre qu'il prioit, en montrant le Ciel.*

M. de la Giraudais, autre Voyageur aussi exact & aussi éclairé que celui que je viens de citer, dit au contraire, que les Patagons ne sont pas du tout jaloux : *leurs femmes étoient très-blanches, jolies & avoient l'air d'être très-modestes; quoique leurs maris même engageassent les François à leur faire des caresses.* (*)

Ces Patagons connoissoient bien peu les François, qui se sont fait chasser neuf fois d'Italie, dit M. de Montesquieu, à cause de leur liberté

(*) *Relation de la Giraudais.* On y reconnoît bien le génie d'un Marin, qui faisoit à sa guise des dissertations sur les mœurs des Sauvages.

avec les femmes, & de leur insolence avec les filles. [*]

IX.

Après avoir tant parlé des Géants, il faut bien finir par rechercher ce qu'on entend par ce mot de *Géant*.

On assure qu'un Auteur Allemand a prouvé par des raisons Physiques, qu'il n'y a point de Géants dans l'espece humaine, & que ces hommes, que nous voyons paroître de temps en temps, & dont la taille excéde de beaucoup la stature commune, sont des Monstres. Comme je n'ai pas vu cet ouvrage, je n'en puis apprécier les preuves; mais cet Auteur a pu employer des raisons admissibles. D'ailleurs, on connoît aujourd'hui tous les pays habités du Globe, hormis l'intérieur des Terres Australes : on a vu néanmoins sur les côtes de ces Terres, des hommes qu'on suppose ressembler au reste des habitants : Dampierre en a rencontré quelques-uns, ainsi que Pelsart : ceux qui ont été vus par Pelsart, étoient de la hauteur ordinaire, & n'avoient rien de singulier, sinon qu'ils marchoient quelquefois droits & d'autre fois sur leurs mains & sur leurs pieds, comme les Négrillons se traînent dans le sable avant qu'ils sachent se tenir debout. Corneille de Bruïn nous a aussi donné le portrait d'un homme des Terres Australes, qui étoit plutôt petit que grand. Or dans tous les pays connus du Globe on n'a pas trouvé une seule espece d'hommes qui excédât la taille ordinaire; mais on en a trouvé quelques especes au-dessous de la grandeur commune : tels sont les Samoyedes, les Lappons, les Scrélingers du Grœnland, & les Innuits que nous nommons Eskimaux. Ne seroit-il pas bien étonnant après cela, que la Nature si uniforme, si constante, si in-

---

(*) *Esprit des Loix. Livre X. Chap. XI.*

variable par-tout où le genre-humain est répandu, eût précisément violé cette regle, & rompu ce modèle dans un très-petit canton à l'extrémité de l'Amérique : & cela non pas à l'égard de tous les habitants, mais seulement à l'égard d'un très-petit nombre ; de sorte qu'elle n'y auroit pas produit une race de Géants, mais seulement quelques familles de Géants?

Dans les especes animales, la Nature n'a pas entiérement observé cette uniformité ; mais elle l'a plus observé qu'on ne pense : car la plus petite espece de Chiens est une race factice & artificielle, que l'homme, qui agrandit ou rapetisse ces animaux à sa volonté, a ainsi réduite : abandonnée à elle-même dans les bois, elle reprendroit insensiblement la taille du Chien berger, qui est le prototype de tout le genre.

Quant aux autres especes de quadrupedes, on peut assurer qu'il y a parmi elles des variétés : cependant le plus grand Cheval de Hollande, n'est pas un Géant respectivement au plus petit Cheval du Nord, ou de la Chine : non plus qu'un Suédois, ou un Allemand n'est un Géant respectivement à un Lappon ou à un Grœnlandois. M. de Buffon assure qu'un homme de dix pieds seroit un Géant ; par la raison qu'il auroit le double de la taille d'un homme ordinaire, qu'on suppose être de cinq pieds [*]. Pour étendre cette proposition au point qu'on puisse en faire une regle pour savoir ce que c'est véritablement qu'un *Géant*, il faut établir que la taille ordinaire est

---

[*] Quand on porte la taille ordinaire de l'homme à 5 pieds 3 pouces, on ne fait qu'adopter la mesure la plus modérée ; car en prenant toutes les nations les unes parmi les autres, on trouveroit peut-être qu'on pourroit aller au delà, & si on alloit jusqu'à 5 pieds 6 pouces, alors la taille gigantesque seroit de 11 pieds : le grand Arabe qui se montra à Rome sous l'Empire de Claude, n'avoit pas cette hauteur-là.

de cinq pieds trois pouces : ainſi un individu de dix pieds & demi, ſeroit un Géant, dans toute la rigueur des termes.

Cet énorme humain dont parle Dom Pernety, & dont M. Guyot mit les os dans une caiſſe, avoit, à ce qu'on oſe nous dire, douze à treize pieds de haut : ainſi il ſe trouve qu'il étoit plus que *Géant*. En ſuppoſant qu'il avoit, comme j'ai dit, 12 pieds & demi, alors il auroit eu depuis les talons juſqu'à la bifurcation du tronc, ſix pieds trois pouces : en ſorte qu'un grand Européan auroit pu paſſer entre ſes jambes debout. C'eſt bien faute de réflexion qu'on donne dans un tel merveilleux.

Si l'on met cet horrible coloſſe ſur un petit cheval, on voit qu'on augmente le merveilleux de beaucoup ; mais ſi l'on veut encore l'augmenter davantage, il n'y a qu'à faire faire à ce coloſſe & à ce cheval vingt lieues par jour ſans boire ni manger : ce qui ne ſeroit pas beaucoup pour un de ces Chevaux jeûneurs de l'Amérique, qui, à ce que dit le critique, reſtent trois jours & trois nuits ſans prendre aucune nourriture, & ſans s'abreuver ; & cependant, ajoute-t-il, ils ſont bien plus beaux que les Chevaux d'Eſpagne, & font ſoixante lieues d'une ſeule courſe, ſans s'arrêter.

Quand on nous amenera de ces hommes de l'Amérique, hauts de 12 à 13 pieds, alors on croira volontiers tout ce que Dom Pernety dit des chevaux ; mais il exagere en parlant des bêtes, comme il a exagéré en parlant des hommes.



CHAPITRE XXXVI.

Observations sur les Voyageurs.

IL est naturel de faire l'objection suivante.

Ceux qui disent avoir vu des Géants de dix pieds & demi de haut, n'ont eu aucun intérêt à mentir étrangement. Donc ils n'ont pas menti étrangement.

Paul Lucas n'avoit aucun intérêt à dire, qu'il avoit vu le Diable dans la haute Egypte; ni Tavernier à assurer, que les femmes Turques sont des sorcieres qui savent nouer & dénouer l'aiguillette : cependant ils ont dit cela. Quand une fausseté est découverte, il est assez inutile d'en découvrir les motifs.

Au reste, on peut établir comme une regle générale, que sur 100 Voyageurs, il y en a 60 qui mentent sans intérêt, & comme par imbécilité; 30 qui mentent par intérêt, ou si l'on veut par malice; & enfin 10 qui disent la vérité, & qui sont des hommes : mais malheureusement ce n'est point encore tout de dire la vérité; il faut rapporter des faits intéressants, des observations dignes d'être connues, & ne pas tomber dans des détails qui n'en sont pas moins puériles pour n'être pas faux, & qui deviennent insupportables, lorsque l'ennui y est joint.

On s'est plaint depuis long-temps, & on se plaint encore tous les jours, de ce que dans cette foule importune de Voyageurs qui se mêlent décrire, il s'en trouve si peu qui méritent d'être lus; mais cela n'est pas étonnant, lorsqu'on réfléchit que ce sont ordinairement des Marchands, des Flibustiers, des Armateurs, des Avanturiers, des Mis-

fionnaires, des Religieux qui fervent d'aumôniers fur les vaiffeaux, des Marins, des Soldats ou des Matelots mêmes: l'Hiftoire Naturelle, l'Hiftoire Politique, la Géographie, la Phyfique, la Botanique, font pour la plûpart d'entr'eux, comme les Terres Auftrales dont on entend toujours parler & qu'on ne découvre jamais. De tant de Religieux, qui ont décrit leurs longues pérégrinations, il n'y en a que très-peu qui fe foient diftingués, & pour ainfi dire élevés au-deffus du vulgaire des Auteurs de relations, fur lefquels ils auroient dû avoir, à ce qu'il femble, quelque fupériorité; mais leur jeuneffe eft entiérement confacrée à la Théologie, la chofe du monde la plus inutile pour un voyageur. Il y a dans chaque ordre monaftique un degré de crédulité plus ou moins grand, & on doit cette juftice aux Jéfuites, que leurs Miffionnaires ont été plus dégagés que tous les autres des préjugés groffiers; ce qui eft vrai par raport aux ordres monaftiques, eft encore vrai par rapport aux différentes nations: j'ai lu une certaine collection faite en Allemagne, où l'on a raffemblé tous les voyages écrits par des Juifs, dans le goût de l'itinéraire de Benjamin de Tudele, & je puis affurer n'avoir jamais lu de relations où il y ait plus de fauffetés, que je n'attribue pas à la malice, mais à la fuperftition & à l'ignorance. Les Efpagnols font auffi dans leurs relations pitoyablement fuperftitieux, exagérateurs, & ce qui pis eft, d'une prolixité affommante: auffi prefque tous les voyageurs Efpagnols, traduits en François, font abregés par les traducteurs: M. Eidous, en traduifant Gumilla, l'a réduit à la moitié de l'original. Les Italiens font crédules & minutieux: ces deux défauts fe font bien fentir dans Gemelli, qui paffe pour un de leurs meilleurs voyageurs dans les pays lointains. Les Anglois ont en ceci, comme en beaucoup d'autres genres, réuni les extrêmes; mais généralement parlant leurs voyageurs, fi on en excepte Halley, Wood, Shau, Anfon, Pococke,

Dampierre, Adisson, raisonnent plus profondément qu'ils n'observent avec exactitude. Les Hollandois ont toujours eu la réputation d'être véridiques, & on peut compter sur ce qu'ils disent, lorsque leurs voyageurs n'ont pas été, comme Aris & Struys, des hommes nés dans un état qui exclut toute éducation & toutes connoissances. Parmi les François, il vient de paroître un voyageur qui, s'il avoit plus écrit, auroit peut-être éclipsé les plus célebres Auteurs de son pays dans ce genre. Au reste, M. le Poivre a rempli son titre de *Voyageur Philosophe*, & c'est beaucoup. (*)

Les Allemands ont produit des voyageurs très-estimables, tels que Kempfer, qui à un grand sens joignoit une étude profonde de l'Histoire Naturelle, si nécessaire pous écrire un bon voyage, que sans elle il me paroît presqu'impossible de réussir, & c'est une espece de prodige, qu'avec le secours seul d'une grande lecture & de peu de connoissances physiques, M. le Chevalier Chardin ait pu produire un ouvrage tel que celui dont on lui est redevable: il est parmi les Voyageurs modernes ce qu'est Pausanias parmi les anciens, Polype parmi les Historiens, & Strabon parmi les Géographes. Cet homme avoit un esprit si juste, & une pénétration si grande, qu'il devina les principes sur l'influence des climats, que M. de Montesquieu a développés; ainsi qu'il avoit deviné la véritable origine du Despotisme oriental que Mr. Boulanger a tâché de développer (**). Enfin il

---

[*] Ce petit ouvrage de M. le Poivre est intitulé: *Voyage d'un Philosophe, ou Observations sur les mœurs & les arts des peuples de l'Afrique & de l'Asie.*

[**] Le premier chapitre du gouvernement civil, qui, dans la grande Edition de Chardin, *in*-4°. se trouve à la page 286 du Tome III, renferme le germe de toutes les idées de feu M. Boulanger sur le Despotisme. M. de Montesquieu paroît plutôt avoir pris dans Chardin que dans la *Sagesse* de Charron, son principe sur l'influence des climats, ou il ne l'a pris nulle part.

étonne autant par la force de son jugement, que le Voyageur Belon nous étonne par ses connoissances en Histoire Naturelle, & cela dans le seizieme siécle, lorsque cette science ranimée par la voix de François I, sortoit d'une nuit profonde.

Il est sans doute bien surprenant, que de la seule Université d'Upsal il soit parti, depuis 1745 jusqu'en 1760, plus de Voyageurs Naturalistes que d'aucun pays de l'Europe: Ternstrœm, Calm, Montin, Hasselquist, Torenius, Osbeck, Lœfling, Kæhler, Solandre, Berg, Rolandre, Martin, Alstrœmer & Falk. Tous ces disciples de Mr. Linnæus ont presque parcouru le Globe entier: s'ils avoient aussi bien possédé l'art d'écrire élégamment, que celui d'observer avec justesse, leurs ouvrages seroient bien plus répandus; mais en excellant dans le fond, ils ont péché dans la forme.





CHAPITRE XXXVII.

Examen des motifs que peut avoir eus l'Auteur des Recherches Philosophiques, *pour nier l'existence des prétendus Géants de la Magellanique.*

On a objecté, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu un intérêt tout particulier pour ne pas admettre l'existence des prétendus Géants: car, dit-on, s'il l'avoit admise, il eût détruit son propre systême sur la dégénération de l'espece humaine au nouveau Monde.

Cette objection n'est pas commune, & celui qui l'a faite n'y a pas réfléchi. Pour que cette objection fût bonne, il faudroit que tous les Américains fussent des Géants; mais si ces Américains sont imberbes, si leur corps est entiérement dépilé, s'ils sont presqu'insensibles en amour, si la propagation est très-foible parmi eux, s'ils manquent de forces pour porter & remuer des fardeaux comme les autres hommes, s'ils se sont laissés subjuger par les moindres petites armées Européannes, s'ils manquent d'esprit & de mémoire, si leur nom seul est une injure pour les Créoles; qu'importe-t-il donc à cette race pusillanime & abatardie, qu'il y ait quelques Géants ou non dans un très-petit canton à l'extrêmité de leur malheureux continent, puisqu'il n'en est pas moins vrai qu'ils sont, quant à eux, une race foible & de taille médiocre?

Les Lappons en sont-ils moins des individus chétifs & dégradés, parce qu'à côté d'eux on ren-

contre des Suédois d'une stature imposânte & d'une belle figure ?

Pour que cette objection qu'on a faite, fût bonne, il faudroit dire, que la taille gigantesque est la taille ordinaire de tous les Américains, & que ceux, qui sont de petite taille, ne sont qu'une exception à la regle. Or, ce seroit dire la chose la plus absurde qui pourroit tomber dans l'esprit d'un homme malade : *velut ægri somnia*.

Si au nouveau Monde il y a vingt-cinq à trente millions d'Américains tous imberbes & hauts de cinq pieds, & si outre cela il y a encore au nouveau Monde deux ou trois mille hommes élevés de dix pieds & demi, ce petit nombre de Monstres pourroit-il empêcher le grand nombre d'être ce qu'ils sont? c'est-à-dire, des mortels abrutis qui ne peuvent cultiver ni les sciences, ni les arts; qui sont, ou dans la misere de la vie sauvage, ou dans la misere de la servitude, le rebut de l'espece humaine, & le triste objet d'une stérile pitié.

Pour que cette objection qu'on a faite ne fût pas entiérement déplacée, il falloit tout au moins commencer par faire venir quelques-uns de ces Géants en Europe, afin qu'on eût pu les mesurer; car j'ai démontré qu'en Amérique ce n'est pas la coutume de mesurer les Géants. Attaquer des faits très-avérés par des faits plus que douteux, est une mauvaise maniere de raisonner. Mais que seroit-ce donc si on attaquoit des faits très-avérés par des faits absolument faux? Alors on feroit comme cet Indien de Calecut, qui prouvoit que notre globe ne tourne pas autour du Soleil: car, disoit-il, notre Globe, est posé sur le dos d'une Tortue, & cette Tortue est soutenue par un Eléphant: je vous laisse à juger après tout cela, ajouta-t-il, si un Globe posé sur le dos d'une Tortue, peut tourner autour du Soleil, comme l'assurent ces Franguis qui n'ont pas le sens commun.

Pour démontrer jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a pas été

guidé par les intentions qu'on lui prête, il suffit de placer ici ses propres termes.

» Si la totalité de l'espece humaine est indubi-» tablement affoiblie & dégénérée au nouveau con-» tinent, que pourroit-on inférer de la découverte » d'une petite horde moins débile & moins alté-» rée que le reste, & qui est très-peu nombreuse, » au rapport même de ceux qui en attestent la réa-» lité ? Au lieu de recourir à la puissance créatrice, » que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il » pas mieux de dire que cette petite horde jouit » d'un climat plus pur, d'un air plus sain, d'une » terre plus bénigne; qu'elle use d'aliments plus » succulents que les autres races Américai-» nes ? » (*).

On voit par là, que l'Auteur a été convaincu, qu'en admettant même l'existence des prétendus Géants Patagons, son systême sur la dégénération de la totalité des Américains ne pouvoit souffrir aucune atteinte; & cela est si vrai, que chacun est à portée de concevoir que l'affoiblissement dans une espece d'animaux, ne concerne pas le plus petit nombre des individus, mais le plus grand nombre : on conçoit encore qu'un individu qui est manifestement vicié dans son organisme, dans ses facultés intellectuelles, n'en est pas moins vicié, parce qu'il y a d'autres individus qui ne le sont pas. Ainsi le critique a eu tort de supposer là un motif auquel l'Auteur n'a pas pensé : car l'Auteur lui seul sait ce qu'il a pensé: & quand on a ses expressions, il ne faut pas chercher ses idées; mais il falloit absolument lui supposer un tel motif, pour se procurer celui de le noircir maladroitement, en l'accusant d'avoir falsifié des relations imprimées, qui sont entre les mains de tout le monde, & qu'il eût été par conséquent très-inutile de vouloir falsifier. D'ailleurs, si les Géants de

(*) *Recherches Philosophiques*, T. I, pag. 259.

12 à 13 pieds existent, ils existent indépendamment des relations.

Comme la critique est une ostentation de ses forces, il faut nécessairement qu'elle soit soutenue par une supériorité de connoissances, car c'est se vouer à la risée, que de tomber dans des fautes infiniment plus lourdes que celles qu'on impute aux autres avec aigreur.

Il faut savoir que l'historien Laët n'a jamais été en Amérique; & Dom Pernety le fait aller en Amérique, où il lui montre des femmes sauvages enceintes à l'âge de 80 ans, que Laët n'a eu garde de voir dans son cabinet d'Anvers ou d'Amsterdam. (*)

Je n'ai jamais trouvé dans tous les livres, une bévue plus plaisante: il en résulte, comme on voit, que le critique a cité par vanité des ouvrages qu'il n'a pas lus, ou qu'il n'a pas compris; car il n'y a en cela aucun milieu. Il cite aussi Marcgrave & Pison, d'une maniere qui prouve qu'il ne les avoit pas lus.

Au reste, sans prétendre faire ici des reproches au critique, je ne puis m'empêcher de lui représenter, que les Auteurs dont il s'est servi, sont si surannés par rapport aux pays de notre continent, ou si modernes par rapport à l'Amérique, qu'il n'étoit pas possible de faire un plus mauvais choix.

Quand il parle des Tartares, il cite le Moine Plan Carpin, qui voyageoit en 1246; le Moine Rubrequis, fameux imposteur qui voyageoit en 1253, Buchequius, & les *Dies geniales* du Jurisconsulte Alexandre ab Alexandro, qui n'a jamais été en Tartarie; mais en revanche il a composé deux savans chapitres; l'un pour prouver qu'il y a des spectres, & l'autre pour prouver qu'il y a des hommes marins & des Sirenes, qui

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 66.

sé sont souvent montrés, dit-il, aux Philosophes: Théodore de Gaza, & Georges de Trapezonte, dont elles étoient amoureuses à la fureur. Est-ce donc bien dans un pareil compilateur qu'on peut apprendre à connoître les mœurs des Tartares, Mantcheoux & Mongols?

Quant aux Auteurs sur l'Amérique, ceux que le critique cite le plus souvent d'après Gueudeville, ce sont le P. Feuillée & Frézier, qui venus près de deux cents ans après la découverte de l'Amérique, n'ont rien pu dire sur la situation où elle étoit à la fin du quinziéme siécle, ils n'ont pu rien nous apprendre sur cette époque terrible & mémorable où une moitié du Monde fut subjuguée par l'autre.

Le critique assûre qu'*il a lu & relu une quantité de relations de l'Amérique*. Mais pourquoi donc ne pas citer ces relations? Pourquoi donc recourir à l'Atlas historique de Gueudeville? Ceux qui se connoissent en livres, ne pourront jamais comprendre cela. Ce qu'il y a encore de plus incompréhensible, c'est que le critique ajoute, que les Auteurs qu'il cite sont les mieux instruits & les plus dignes de foi: comme si le Moine Rubrequis & l'Avocat Alexandre ab Alexandro étoient croyables en ce qu'ils rapportent des Tartares.

Quant à moi qui n'ai jamais fait des *Dissertations critiques*, il me paroît que je m'y serois pris tout autrement: j'aurois cité les bons, & non les plus méprisables qu'on connoisse: j'aurois cité les Auteurs contemporains, & non ceux qui sont venus deux siecles après l'époque dont il est question: j'aurois cité des Auteurs que j'aurois lus, & non des Auteurs que je n'aurois pas lus. Si j'avois été membre de quelque Académie, & que j'eusse jugé à propos de lire ma Dissertation devant cette Académie; alors je n'aurois rien négligé pour donner à mon ouvrage toute la perfection dont la matiere eût été susceptible, pour éviter, autant qu'il eût été en moi, ou les reproches de mes confrères, ou ceux du public.



CHAPITRE XXXVIII.

De l'Organisation de la matiere.

JE suis réellement fâché de devoir démontrer, que le critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. S'il ne m'importoit pas de faire cette démonstration, je m'en serois volontiers dispensé.

Voici les termes du critique, pag. 58.

» Que Mr. de P. moins timide que Mr. de Buffon, veuille soutenir avec lui, que la matiere ne » s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde; que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne sera pas obligé de l'en croire sur sa parole, puisque les faits déposent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur Mr. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothese que les plantes & les animaux, & que Mr. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra lui dire ce qu'il dit au Docteur. Maty: vos réflexions ne sont pas heureuses: on pourra même ajouter: vos arguments sont bien foibles; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomenes incontestablement faux. »

Il résulte, comme on voit, de cette imputation que Mr. de P. a soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu en Amérique. Mais le lecteur ne sera pas peu surpris d'entendre que Mr. de P. a soutenu précisément le contraire. Voici d'abord comme il s'exprime là-dessus. T. 1. P. 80.

La Nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage ou pour ne le compléter que par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des

animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'Univers connu : ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre hemisphere ? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothèse, & si on admettoit une formation successive d'êtres organisés ; pendant qu'on est convaincu qu'il ne paroît pas même sur la scene du Monde un nouvel insecte. Les germes sont aussi anciens que les especes, & les especes paroissent aussi anciennes que le Globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les Philosophes de l'antiquité; c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

On voit par ce passage si formel, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a rejetté, comme une absurdité insoutenable, la *formation fortuite & spontanée* : il a ajouté, qu'il ne paroît pas sur la scène de l'Univers un nouvel insecte : il a ajouté encore, que les especes sont aussi anciennes, selon lui, que le Globe qu'elles habitent. Il a donc absolument rejetté, comme une absurdité insoutenable, l'organisation récente de la matiere au nouveau Monde; car un enfant même conçoit, que celui qui n'admet pas la création spontanée, n'admet pas aussi une organisation récente de la matiere, & sur-tout lorsqu'il assure, que les germes sont aussi anciens que le Globe, ou les especes animales aussi anciennes que le Globe. Ces propositions rentrent l'une dans l'autre : ce qui est contenu dans l'une, est contenu dans toutes les deux. Ce n'est pas ici une chose dont les savants seuls puissent juger : c'est un fait dont tout homme qui sait lire peut juger. Le critique seul en a mal jugé.

Si l'on se rappelle tout ce que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit, dans plus de trente endroits de la destruction des grands quadrupedes en Amérique, des os fossiles, des inondations

& des viciſſitudes phyſiques, de la retraite des Américains dans les montagnes, de leur tradition ſur un Cataclyſme; alors on verra qu'il a par-tout combattu ce ſyſtême, même que le critique lui fait un crime de défendre. Lorſqu'il a ſoutenu que les grands animaux ont été anciennement anéantis en Amérique par les déluges & les volcans, il ne prévoyoit ſans doute pas qu'un critique viendroit l'accuſer d'avoir ſoutenu l'organiſation récente; puiſqu'il eſt, dans ſon livre, exactement queſtion du contraire. Il s'agit d'une ancienne deſtruction.

Je démontrerai par un autre paſſage encore plus formel que le premier, que loin d'avoir adopté ou outré le ſentiment de Mr. de Buffon, l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, n'a point du tout été d'accord avec cet illuſtre Naturaliſte.

Voici encore une fois ſes termes, T. I. p. 17.

La grande humidité de l'Atmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes, répandues ſur ſa ſurface, étoient, dit-on, les ſuites d'une inondation conſidérable qu'on y avoit eſſuyée dans les vallées & les bas fonds, & dont je ne me ſuis pas propoſé de parler ici fort au long: il n'eſt pas improbable d'attribuer à cet événement phyſique, admis comme vrai, la plûpart des cauſes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitans: & il ſemble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficulté que l'hypothèſe de Mr. de Buffon, qui ſuppoſe que la Nature, encore dans l'adoleſcence en Amérique, n'y avoit organiſé & vivifié les Etres que depuis peu. Ce ſentiment entraîne des diſcuſſions métaphyſiques, longues, obſcures, & qui heureuſement pour nous ſont inutiles. D'ailleurs, il n'eſt pas aiſé de concevoir que des Etres quelconques ſeroient au ſortir de leur création dans un état de décrépitude & de caducité: il paroît au contraire, que leurs forces n'étant pas uſées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur eſpece ſeroit plus nouvelle.

On

On voit par là évidemment, que l'Auteur n'a pas adopté du tout le sentiment de M. de Buffon, comme le critique se l'est mis dans l'esprit : il attaque un livre : il a ce livre sous les yeux & il ne voit pas ce qui y est, & y met des absurdités qu'il forge uniquement pour les réfuter. Je n'ai jamais vu un pareil procédé, ni si peu de bonne foi.

Quand même l'Auteur auroit adhéré aux opinions de M. de Buffon, il seroit bien éloigné de s'en repentir ; & s'il n'avoit eu ou cru avoir des raisons très-fortes pour ne point embrasser, en quelques points, les idées de ce grand homme, il auroit senti autant de plaisir à le suivre qu'il a eu de peine à l'abandonner. Dom Pernety, qui n'a jamais lu les ouvrages de M. de Buffon, comme je l'ai démontré à l'article des animaux, s'imagine qu'il lui seroit fort facile de détruire le systême de l'organisation récente ; mais il se trompe, & s'il vouloit jouter en cette matiere contre M. de Buffon, il éprouveroit une résistance où tous ses vains efforts échoueroient. Il se contente de dire, que *les faits déposent contre* ; mais quels sont ces faits ? Voilà ce que j'eusse été charmé de savoir. On ne peut opposer à l'hypothese de l'organisation récente que de très-fortes probabilités, & non des faits ; car, quand la Nature opére, elle opére en silence & pour ainsi dire, sans témoins. Je parle ici dans le systême de M. de Buffon.

J'ai prouvé que le critique lui seul a trouvé dans les *Recherches Philosophiques* des choses que personne ne sauroit y trouver : il n'a donc pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. Voilà ce que je devois faire voir.

Je me souviens que quelqu'un m'a un jour proposé le problême suivant :

Est-ce un avantage pour un Auteur d'être bien ou mal compris par son Critique ?

Je répondis qu'il n'y avoit pas à opter, & qu'un critique éclairé étoit sans comparaison préférable à un autre critique moins éclairé ; parce qu'il vaut

infiniment mieux d'être aſſailli par cinq ou ſix objections bien faites, que de ſe voir accablé par un grand nombre de mauvaiſes raiſons : alors on n'eſt pas bleſſé, mais fatigué. Je dis qu'une critique pourroit être ſi fonciérement mal faite, que je défierois l'écrivain le plus habile de la bien réfuter. Ceci reſſemble beaucoup à l'aventure d'un avocat, qui, pour ſoutenir une cauſe manifeſtement mauvaiſe, avoit rempli ſon Faſtum de mille chicanes: là-deſſus le défendeur atteſta par ſerment, qu'il aimoit mieux perdre ſon procès, que de répondre de point en point à tant de mauvaiſes raiſons; & l'avocat triompha.





CHAPITRE XXXIX.

Des plus anciens peuples de notre Continent.

CEtte maniere de critiquer un livre, est absolument vicieuse, où l'on confond ce que l'Auteur distingue dans son livre.

L'Auteur a distingué les montagnes en pic ou pyramidales, d'avec les montagnes convexes ou, comme parle M. de Montesquieu, d'avec les *montagnes plates*.

L'Auteur a ensuite dit, que c'est sur les montagnes convexes de notre continent (*) qu'il faut chercher les plus anciens peuples de notre continent; & heureusement pour lui, ce sentiment étoit celui de Platon, ainsi qu'on peut s'en convaincre par un passage très-remarquable de Strabon : ce sentiment est encore celui de tous les Philosophes modernes qui ont fait des recherches sur l'histoire des nations. Or le critique objecte à cela : *mais, selon vous, on devroit trouver les plus anciens peuples en Amérique sur le Chimboraço.*

Voilà précisément ce que l'Auteur n'a eu garde de dire; car en ce cas, il eût dit trois grandes absurdités.

(*) » Comme c'est sur les plus grandes élévations » convexes de *notre continent*, qu'on doit chercher les » plus anciens peuples, il n'y a pas de doute que les » Tartares ne l'emportent à cet égard sur tous les autres. » *Recherches Philosoph.* Tome II, pag. 287.

Il est clair comme le jour, qu'il est ici question des peuples de notre continent, & non pas des peuples du nouveau continent. Le critique a confondu tout cela, & n'a pas laissé une seule idée sans la bouleverser.

1. L'Auteur a parlé des peuples de notre continent, & Chimboraço n'est pas dans notre continent.

2. Il a parlé des montagnes convexes comme celles de la Tartarie, & non des montagnes pyramidales comme le Chimboraço, ou le Pic de Tenerif, ou le Pic-Adam.

3. Il a dit que la tête de ce Chimboraço est trop élevée, trop aride, trop dégarnie de végétaux, pour que des hommes puissent y vivre avec leurs troupeaux, ou sans leurs troupeaux.

Ainsi Dom Pernety, pour combattre bien à son aise l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, commence par lui refuser le sens commun, alors il l'accable & prend un ton imposant; mais il ne faut pas croire que quand il prend un pareil ton, cela empêche qu'il ne se trompe, & s'il ne s'étoit pas trompé, il eût été plus modéré dans ses expressions, & plus modeste.

L'Auteur a connu l'élévation du Chimboraço, puisqu'il l'a indiqué, non pas comme dit le critique d'après M. de la Condamine, mais d'après les observations d'Ulloa : il a connu encore la hauteur de cette espece de bosse qui est en Tartarie; car outre qu'il en avoit vu la mesure, estimée dans le quatriéme volume du P. du Halde (*), il

(*) »Cette région est fort élevée & pleine de montagnes. Il y en a une entr'autres sur laquelle nous avons »toujours monté durant cinq ou six jours de marche. »L'Empereur ayant voulu savoir de combien elle sur»passoit les campagnes de *Peking*, éloignées de là d'en»viron trois cens mille : à notre retour, après avoir »mesuré la hauteur de plus de cent montagnes, qui sont »sur la route, nous trouvâmes qu'elle avoit trois mille »pas géométriques d'élévation au dessus de la mer la »plus proche de *Peking*.

Voyage du Pere Verbiest dans la Description de la Chine & de la Tartarie, par le P. du Halde, T. IV, pag. 100 & 101. in-4°.

On conçoit bien que cette montagne n'étoit rien moins qu'un pic, puisque l'Empereur de la Chine y monta avec

» dit que les rivieres & les fleuves, qui en descendent, nous indiquent assez cette hauteur. Or, si après cela il avoit ajouté que les hommes, qui peuvent vivre sur une élévation convexe telle que celle-là, peuvent vivre encore beaucoup mieux à leur aise sur un rocher tout stérile, tout couvert d'une neige éternelle, comme le Chimboraço, il n'y auroit certainement eu dans tout son discours aucune trace de sens commun, & sa distinction des montagnes en convexes & piramidales eût été tout à fait inutile dans son systême. Le critique n'a pas compris ceci.

L'Auteur n'a pas été chercher les plus anciens peuples de notre continent sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées; parce que ces pointes montagneuses, quoique très-élevées, manquent de plantes & de toutes les autres productions dont les hommes pourroient se substenter pendant un déluge, & d'ailleurs le froid y est si rigoureux qu'on ne sauroit y vivre, quand même on y auroit en abondance des végétaux alimentaires, & du gramen pour faire paître les troupeaux, qui au défaut du gibier sont absolument nécessaires à l'homme dans les pays froids: les peuples chasseurs du Nord se couvrent des peaux des animaux sauvages: les peuples bergers du Nord s'habillent des peaux de leurs animaux apprivoisés. Il faut donc, dans les pays froids, ou qu'on ait du gibier ou des troupeaux, sans quoi l'homme ne sauroit y vivre, quand même il auroit assez de plantes pour n'avoir pas besoin d'être sarcophage; mais dans toutes les contrées septentrionales les hom-

toute sa suite, qui consistoit en plus de soixante mille hommes & cent mille chevaux. Il y a telles pointes des alpes ou des Pyrenées, où un Micquelet a beaucoup de peine à grimper avec des crochets. Au reste, ce n'est pas uniquement de cette montagne de la Tartarie, dont il est question; mais de tout le pays en général.

mes font ou Sarcophages ou Ichthyophages, & ces derniers se font des vêtements des intestins des poissons & des dépouilles des Phocas. Il n'y a que les nations déjà parvenues à la connoissance de certains arts, qui puissent tirer une partie de leurs habillements du chanvre & du lin, deux plantes qui exigent de grands apprêts. Les peuples du Midi, qui ont le moins besoin de vêtements, ont reçu de la Nature des végétaux, tels que les cotonniers, dont la bourre n'exige pas autant d'apprêts que le lin & le chanvre.

Quand il a été question des peuples de l'Amérique, l'Auteur a dit que les premiers d'entr'eux, qui ayent été formés en une espece de société, ont été les Péruviens qui habitent sous un climat fort tempéré, & sur un terrein fort exhaussé.

Il n'a donc pas contredit par rapport aux nations du nouveau continent, les principes qu'il avoit établis par rapport aux nations de l'ancien continent; mais les grands bouleversements que l'Amérique a essuyés par les tremblements de terre, les volcans, les inondations, ne permettent pas qu'on adopte à son égard toutes les maximes & toutes les regles de la critique historique, dont on peut se servir pour éclaircir les antiquités des peuples de notre continent; car les Américains, manquant absolument du secours des lettres, n'avoient ni annales, ni registres, ni mémoires: tout le dépôt de l'histoire y étoit confié à une tradition défigurée par mille fables, aussi grossieres que l'esprit de ceux qui les contoient.

Quand l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a assuré, que les Tartares habitants d'une immense élévation convexe devoient être des peuples extrêmement anciens, il n'a pas cru que cela seul suffisoit pour démontrer leur ancienneté; mais il l'a démontrée par le témoignage même de l'histoire écrite, & l'Empire de la Chine, le plus ancien des Empires, formé dans le voisinage de la

Tartarie, eſt une preuve parlante de ce qu'il a avancé.

Le critique, loin d'entrer dans la moindre diſcuſſion hiſtorique, loin d'avoir rien approfondi, rien examiné, n'a pas eu des notions claires de toutes ces choſes, & il en parle véritablement au hazard, ſelon ſa coutume.

Quand il eſt queſtion du teint des Negres & des hommes baſanés, Dom Pernety, ſans avoir fait là-deſſus la moindre recherche, dit à l'Auteur: *tout ce que vous avez avancé à cet égard porte à faux.* Et voilà les ſeul mots qu'on trouve dans toute ſa diſſertation par rapport à un ſi important article de la Phyſiologie. Je prendrai ici la liberté de dire à Dom Pernety que, quand il aura approfondi cette matiere autant que l'a fait l'Auteur à l'article des *Negres blancs, des Blafards*, & à celui qui traite *de la couleur des Américains*, alors cet Auteur ſera très-charmé de lui répondre. Mais que peut-on juſqu'à préſent répondre à un homme qui nie ſeulement des faits qu'il ne connoît pas, & auxquels il n'en ſubſtitue pas d'autres? Quand un Auteur établit une cauſe, il faut que le critique qui nie l'exiſtence de cette cauſe, en ait une autre toute prête pour remplacer celle qu'il détruit; ſans quoi il eſt abſurde de vouloir détruire une cauſe, puiſque tout effet en doit avoir une. Quand on a rejetté les tourbillons de Deſcartes, on y a d'abord ſubſtitué le ſyſtême de l'attraction, & ceux qui rejettent l'attraction, doivent à leur tour inventer une nouvelle hypotheſe, ou bien en reſſuſciter une ancienne; car enfin on ne peut pas laiſſer un inſtant les effets ſans cauſe. Les critiques, qui démoliſſent un bâtiment, & qui n'en bâtiſſent point, peuvent être fort contents d'eux-mêmes; mais je doute que tout le monde ſoit fort content d'eux.

J'ajouterai encore ici quelques obſervations pour développer davantage les idées de l'Auteur ſur la diſtinction des montagnes en convexes &

en pyramidales, par rapport aux effets qui peuvent en réſulter en un temps de cataclyſme.

Les montagnes qui s'élevent perpendiculairement, vont toutes, comme on voit, ſe terminer en pointes de la figure d'un cône dreſſé ſur ſa baſe, ou d'une pyramide plus ou moins irréguliere : or plus les eaux s'élevent autour de ces montagnes, & moins il reſte d'emplacement à leurs ſommets, où les hommes pourroient ſe réfugier, puiſque la baſe, qui occupe le plus de terrein, eſt la premiere ſubmergée : ces montagnes ainſi poſées dans les eaux, forment des écueils & non des Iſles.

Qu'on imagine après cela une élévation convexe, & qu'on faſſe monter les eaux tout autour de cette élévation juſqu'à un certain point, alors on verra que la partie qui eſt reſtée à ſec, forme une iſle & non un écueil. Les hommes peuvent donc trouver ſur ces dernieres hauteurs ce qu'ils ne ſauroient trouver ſur les autres, puiſqu'il eſt auſſi poſſible de vivre dans une iſle, qu'il eſt impoſſible de ſubſiſter ſur un écueil.

J'avoue qu'il n'y a dans aucun pays des élévations géométriquement convexes, non plus qu'il n'y a des montagnes géométriquement coniques ; mais les irrégularités du terrein, quand la forme primitive exiſte, ſont des infiniments petits : ainſi quelques rochers dont la Tartarie eſt parſemée, n'empêchent pas que le terrein ne s'y éleve inſenſiblement ; & c'eſt cette élévation inſenſible qui fait la convexité, que Mr. de Monteſquieu nomme très-bien une montagne plate, lorſqu'il parle de la Tartarie.



CHAPITRE XL.

De l'augmentation du froid vers le pole antarctique.

JE suis très-persuadé que, si le critique eût lu les *Considérations Géographiques & Physiques* de Mr. de Buache, il n'auroit jamais attaqué les observations sur le dégré du froid dans les deux continents sous les mêmes latitudes.

Je suis encore très-persuadé que, si le critique eût lu les Collections du Président de Brosse, celle de Barrow traduites par Mr. Targe, celle de feu l'Abbé Prévôt, il n'auroit jamais nié l'augmentation du froid vers le pole antarctique. Mais quand on ne cite pas des Auteurs, & qu'on s'autorise du rapport vrai ou faux d'un Marin tel que Mr. Guyot, qui n'a jamais rien écrit, & qui n'a jamais eu la réputation d'être Physicien ou Géographe, alors on peut dire tout ce qu'on veut. Dans de telles matieres il faut absolument citer des Auteurs connus, & surtout lorsqu'il s'agit de détruire un fait généralement reconnu.

Selon Dom Pernety, *il ne fait pas plus froid en hiver sous le soixantieme degré de latitude méridionale, que sous le quarante-huitieme degré de latitude septentrionale.* C'est une chose, dit-il, qu'il sait, & que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, a ignorées. En cela j'avoue qu'il ne se trompe pas, puisque l'Auteur l'a très-fort ignorée.

S'il fait si chaud sous le soixantieme degré latitude Sud, & cela en hiver, pourquoi donc Mr. Halley marque-t-il dans son routier, sous les 52 degrés, une si prodigieuse quantité de glaces,

qu'elle eût suffi pour boucher le canal de la Manche? Cependant il est inoui que le pas de Calais se soit gelé. Or entre Mr. Halley & Mr. Guyot, il n'y a certainement pas a balancer: ils ont couru tous deux les mêmes mers; mais une seule observation de Mr. Halley est plus précieuse pour les vrais savants, que tous les rapports de ce même Marin qui a mis des os d'un Géant, haut de 12 à 13 pieds, dans une caisse.

Je pourrois ici donner les routiers de plusieurs vaisseaux; mais je me borne à celui de la *Marie* & de *l'Aigle*, qui ont découvert le *cap circoncision*, qui, avec le *port de Drack*, est la Terre la plus Australe que nous connoissions. (*)

Les deux navires, que je viens de nommer, furent, en 1738, envoyés à la découverte des Terres Australes par la *Compagnie Françoise des Indes*: ils trouverent la brume dès les 44 degrés de latitude méridionale, & 344 de longitude. Cette brume les enveloppa & ne les quitta plus: le froid devint très-vif, & cela au cœur de l'été, puisqu'on étoit dans le mois de Décembre, qui correspond, comme on sait, pour ce climat à notre mois de Juin. Quand ces vaisseaux parvinrent au 48 degré, 50 minutes, ils se trouverent entourés de glaçons hauts de trois-cens pieds, & de trois lieues de tour; au point qu'ils ressembloient à de grands écueils flottants: on manœuvra entre ces glaces en courant au Sud: mais sous le 54me degré la brume devint si épaisse & les glaçons si serrés, que les vaisseaux y furent barrés, & ne purent jamais pénétrer au-delà: malgré tous leurs efforts pour continuer la route, il fallut retourner.

On voit que ces vaisseaux étoient encore à six degrés en déça du point, où Dom Pernety assure

(*) La relation de ces vaisseaux est dans la collection du Président de Brosse, & dans l'*Histoire générale des Voyages*. Tom. XI. Edition de Paris.

qu'il ne fait pas plus froid pendant l'hiver austral, que sous le quarante-huitieme degré latitude-Nord, où l'on peut naviguer en tout temps, & où l'on ne voit jamais des glaçons hauts de 300 pieds.

Dans notre latitude septentrionale les Vaisseaux sont parvenus jusqu'au quatre-vingt-cinq, & même à ce qu'on prétend au quatre-vingt-huitieme degré : dans la latitude opposée aucun vaisseau n'a certainement dépassé le soixante-troisieme, & on doute même de la bonne foi de quelques Navigateurs qui prétendent y avoir atteint : ce qu'il y a de bien certain encore, c'est que nous ne connoissons aucune terre au-delà de ce qu'on nomme le *Port de Drack*. Je supplie le critique de nous expliquer d'une maniere satisfaisante, pourquoi on a été à 500 lieues tout au moins plus avant vers le pole arctique que vers l'antarctique. Voilà la difficulté; mais le critique s'est bien gardé de la résoudre; de sorte que sa maniere de raisonner est sans cesse en défaut : il rejette l'explication d'un phénomene & d'un grand phénomene, & ne donne lui-même aucune explication bonne ou mauvaise. Il faut donc persister à croire, que l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud, est la véritable cause qui a arrêté tous les Navigateurs, comme le savent les Puissances maritimes qui ont envoyé des navires à la découverte des Terres australes, & comme un chacun peut s'en convaincre par lui-même en consultant les recueils de voyages que j'ai cités plus haut. On peut bien s'imaginer que, si l'on n'avoit pas été arrêté par quelque obstacle, on eût tout au moins été reconnoître le cercle polaire austral; mais on peut assurer que jamais aucun homme de notre continent n'y a été : au point qu'on ne sait si à cette latitude il y a des terres, des animaux, des hommes; tout cela est inconnu; tandis que les mers & les pays, qui gisent sous le cercle polaire

boréal, sont exactement décrits dans les cartes, & parcourus tous les ans par les Marins & les Voyageurs.

Quand le critique parle du froid qu'on ressent aux isles Malouines, il dit que la glace n'y porte point de grosses pierres. A cela je réponds, que des Physiciens, qui veulent connoître la nature d'un climat, ne se servent pas de grosses pierres, mais de bons thermometres bien sensibles. Ainsi, pour pouvoir parler du climat des isles Malouines, il faudroit avoir des tables d'observations météorologiques; & le critique n'a pas été en état de faire de telles tables, qui sont l'unique chose dont on pourroit s'occuper utilement dans ces isles: au reste, comme le terrein y est assez uni, & qu'il n'y a pas des futayes, cela diminue le degré de froid qu'on y éprouveroit, s'il y avoit de grandes forêts ou de hautes montagnes.

J'ai dit que quand un critique rejette l'explication d'un phénomene, il doit en donner une autre: cependant Dom Pernety remplace un effet généralement reconnu par un effet qui choque toutes les notions qu'on a acquises par l'expérience & les observations des Physiciens. Non-seulement il nie l'augmentation du froid vers le pole austral; mais il y substitue encore une augmentation de chaleur si grande, qu'elle répond précisément à douze degrès de latitude: car s'il fait aussi chaud en hiver sous le soixantiéme degré de latitude Sud, que sous le 48 degré Nord, on voit qu'il y a dans les deux latitudes une différence de température qui équivaut à douze degrés, ce qui choque, comme je viens de le dire, l'expérience même.

En établissant un tel paradoxe, le critique devoit nécessairement entrer dans de longues discussions; mais c'est en une seule ligne, en un seul mot, qu'il hasarde une telle proposition, & cela d'une maniere qui prouve qu'il n'a pas connu seulement les premiers éléments de la Géographie.

Rejetter une cause sans en dire la raison, & y substituer une cause contraire sans en dire encore la raison, c'est une maniere de raisonner inconnue à tous les Physiciens du Monde.





CHAPITRE XLI.

De la supériorité de l'ancien continent sur le nouveau.

DOm Pernety prétend que l'ancien continent n'a absolument aucun avantage sur le nouveau, & il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, de s'être livré puérilement à des préjugés nationaux (*), lorsqu'il a loué l'Europe & les Européans. Selon le critique qu'on prendroit à ses discours pour un Américain, cette Europe est un malheureux petit pays où le Cacao & le Baume du Pérou ne veulent pas croître, & où les hommes n'ont pas plus d'industrie & d'intelligence que les Caraïbes & les Hurons.

On voit que je pourrois très-bien me dispenser de répondre à de telles absurdités : cependant je réponds, que l'Europe est la mere de tous les arts & de toutes les sciences ; que l'Europe est la patrie de tous ces immortels génies, qui ont honoré l'humanité, ou qui l'ont comblée de leurs bienfaits (**). Il faut être un véritable critique pour ne pas avouer cela, ou pour ne pas le savoir.

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 12, & en général à toutes les pages.

(**) *Quique pii vates, & Phœbo digna loquuti :*
Inventas aut qui vitam excoluere per artes :
Quique sui memores aliàs fecere merendo :
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.
Ænei. VI.

Les anciens mettoient dans leur paradis les Philosophes, les Poëtes & les Artistes, par une gratitude envers la mémoire de ces grands hommes, qui contraste singuliérement avec la bassesse de ces Moines ignorans qui ont damné Descartes, Newton, & presque tous les Poëtes.

Dans toute l'étendue de l'Amérique depuis le cap Hoorn jusqu'à la baye de Hudson, il n'a jamais paru un Philosophe, un Savant, un Artiste, un homme d'esprit, dont le nom ait mérité d'être inséré dans l'histoire des sciences, ou dont les talents ayent servi l'humanité.

Si aujourd'hui il y a en Amérique des hommes qui savent lire & écrire, c'est qu'ils sont venus d'Europe : car les Américains naturels ne savent ni lire, ni écrire : c'est un peuple abruti qu'on ne peut appliquer à aucune science, à aucun art. Les Hurons & les Iroquois sont encore aussi sauvages qu'ils l'étoient en 1525; ils logent encore dans de chétives cabanes, comme ils y ont toujours logé : ils n'ont jamais cultivé la terre, & ils ne la cultivent pas encore.

L'Europe a conquis l'Amérique, & elle la tient sous son jong avec autant de facilité que l'Empire Romain tenoit la Corse ou la Sardaigne. Si à tout cela on ajoute les conquêtes que les Européans ont faites en Afrique, en Asie & au centre même de ce formidable Empire du Mogol, alors il faut bien supposer, que ces Européans surpassent autant les autres nations du Monde par leur bravoure qu'ils les surpassent par leurs connoissances dans les arts & dans les sciences. L'Europe est le seul pays de l'Univers où on trouve des Physiciens & des Astronomes : car les Chinois, qui se vantent de tant de choses, n'ont pas un seul Astronome, ni un seul Physicien : ils n'ont ni Sculpteurs, ni Peintres, non plus que les autres peuples de l'Asie (*). Quant à leurs Poëtes, & sur-tout à

[*] Je publierai un jour quelques recherches que j'ai faites sur les causes qui ont toujours empêché les Orientaux de réussir dans la peinture, & cela avant l'établissement du Mahométisme, & dans des pays où le Mahométisme n'a jamais été dominant, comme à la Chine & au Japon, où on ne sait pas encore aujourd'hui dessiner correctement.

leurs Poëtes Dramatiques, ce sont des Troubadours, & il y a autant de distance de leur meilleure Tragédie *Tchaochi-cou-Ell* à la Phedre de Racine, ou au Cinna de Corneille, qu'il y a de distance de l'Alaric de Scudéri ou de la Pucelle de Chapelain à l'Enéide.

Notre ancien continent depuis Cadix jusqu'à Jédo, depuis Goa jusqu'à Pétersbourg, renferme plus de grandes villes qu'il n'y a de misérables villages dans l'Amérique. L'Allemagne elle seule a sans comparaison plus de villes murées (2300) qu'il n'y a de bourgades au nouveau Monde. L'Empire de la Chine contient plus d'hommes que tout le nouveau Monde n'a d'indigenes d'une extrêmité à l'autre. L'Amérique n'a que de grandes forêts si grandes, qu'on peut y voyager par un pays de neuf-cents lieues en ligne droite sans rencontrer une ville: il n'y a pour cela qu'à s'embarquer à la source du Maragnon & le descendre jusqu'au Para.

Je laisse à juger après cela si notre ancien continent n'a aucun avantage sur le nouveau, ainsi que Dom Pernety le soutient dans la Dissertation qu'il a lue, à ce qu'il dit dans sa préface, à l'Académie de Berlin le 7 Septembre 1769 à ce que je suppose, car il n'y a pas une seule date d'année dans son écrit, ni même au titre. Quoiqu'il en soit, j'ose bien lui dire qu'il est le seul homme en Europe, qui ait jamais soutenu un tel paradoxe, & je doute qu'on pût trouver en Europe un autre homme assez prévenu pour défendre ce paradoxe.

Mais, objecte-t-il, dans notre continent il y a des Tartares, qui ne vivent que de chasse. A cela je réponds encore, qu'il est le seul homme qui ait jamais fait des Tartares un peuple chasseur: s'il avoit consulté d'autres Auteurs que le Moine Plan Carpin & Alexandre ab Alexandro, il n'auroit pu ignorer que les Tartares sont un peuple berger. On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique;

que; mais dans tous les pays connus de notre continent, il seroit difficile de trouver trois peuples véritablement chasseurs: car les Lappons, les Samoyédes, les Tunguses qui ont des Troupeaux de Rhennes apprivoisés, sont déja des peuples pasteurs. Il ne faut pas confondre toutes ces choses & prêter aux nations des mœurs qui ne sont pas les leurs.

On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique: on assure qu'il y a des Antropohages; mais dans tous les pays connus de notre continent, il n'existe plus d'Antropophages: si en Espagne, en Italie & en France on nourrit quelques troupeaux d'hommes, ce n'est certainement pas pour les manger, comme le croyoit cet Iroquois dont j'ai parlé, & qu'on mena voir, en 1666, le réfectoire des Cordeliers.

Mais, objecte encore le critique, les terres de l'Europe ont besoin d'une culture continuelle, & en Amérique la terre donne tout d'elle-même.

En vérité, c'est s'opiniâtrer à confondre les climats, les pays & les contrées de l'Amérique, qui ont les mêmes latitudes que les différentes parties de l'Europe, ont encore plus besoin que l'Europe d'une culture continuelle. Que seroit le Canada, l'Acadie, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Yorck, si les Anglois n'y travailloient pas la terre, & s'ils ne la travailloient pas sans cesse? Le critique dit avoir été à Monte-Video; cela est possible; mais il ne faut pas juger par Monte-Video des bords du lac Huron, & des rivages du Labrador: c'est comme si l'on jugeoit de la Laponie à la Provence & le Languedoc.

Au reste, c'est un bonheur inestimable pour la plus grande partie de l'Europe, d'avoir des terres qu'il faut sans cesse cultiver: cela entretient, pour peu que le Gouvernement ne soit pas excessivement mauvais, l'amour du travail, & non l'amour de l'oisiveté, l'amour de l'ordre, & non celui du brigandage. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur les plus belles provinces de l'Espagne comme la Va-

lence ; l'Estramadoure & sur les meilleures terres du Royaume de Naples telles que celles de l'Apulie, & on y voit une misere que les paysans Anglois n'ont jamais connue, parce qu'on y a perdu l'esprit du travail ; on y compte plus de Moines que de Laboureurs; preuve évidente qu'on y a perdu l'esprit du travail. Il est plus commode de lire du latin qu'on n'entend pas, que de conduire des herses & de battre en grange : les Laboureurs mêmes de ce pays-là, sont des fainéants qui se font promener dans leurs champs assis sur un estrapontin de la charrue ; ce qui est la chose du monde la plus choquante aux yeux de ceux qui ont vu labourer dans nos pays du Nord où l'on fait tant de récoltes uniquement pour nourrir le Midi. La Hollande a avitaillé pendant trois ans de suite l'Italie, & elle pourvoit en tout temps une partie de l'Espagne : l'Angleterre entretient l'autre partie de l'Espagne & tout le Portugal. On peut bien croire qu'il n'en coûte pas peu a ces excellents pays du Midi pour être nourris ainsi par les Septentrionaux. Dans les Etats du Pape, où l'on a essuyé tant de disettes, on a aussi vendu tant d'antiques qu'un jour on ira voir les raretés de Rome en Angleterre.

Quand le Nord de l'Europe étoit moins cultivé, il étoit précisément sans police : aussi longtemps qu'on continuera à bien cultiver les terres, on n'y retombera pas dans la barbarie : mais le dépérissement de l'agriculture sera le pronostic d'un siecle d'ignorance.

Ce n'est pas au reste que je pense avec presque tous les Auteurs agronomes modernes, qu'il faille très-bien cultiver, il y a en cela comme en toutes choses un milieu qu'il faut garder, & qu'il faut toujours garder. Cette admirable maxime des anciens *optime colere damnosum* (*) n'ayant pas été bien

(*) Il semble que les anciens avoient prévu que

pesée, bien dévelopée, que dis-je, pas même bien connue: voici ce qu'il en est arrivé: presque tous les Auteurs agronomes modernes ont écrit sur l'*Agromanie* : tandis que Caton, Varron, Columelle, Pline & Paladius, ont écrit sur l'*Agriculture*, parce que les anciens ont bien cultivé, & que ces Auteurs modernes ont voulu qu'on cultivât très-bien, ce qui est réellement une chose absurde ; aussi aucun peuple de l'Europe n'oseroit-il se vanter d'avoir porté son agriculture au point où étoit celle des anciens Romains, qui s'instruisoient dans des livres qu'on ne daigne pas même lire aujourd'hui : il y a peut-être actuellement en Europe dix mille personnes, qui ont lu Du-Hamel & qui n'ont pas lu Columelle.

Quoiqu'il en soit, je répete, que c'est un bonheur pour un pays d'avoir des terres qui sans la culture la plus pénible, ne rendroient absolument rien, & qui, par une culture pénible, donnent un excédent considérable. Le critique a-t-il eu sur tout cela des idées bien claires ? J'en doute très-fort.

L'ancien Continent a sur le Nouveau une supériorité si grande, qu'il est impossible d'imaginer une supériorité plus grande d'un pays sur un autre ; & c'étoit encore bien pis du temps passé, & avant que l'Amérique eût reçu de notre Monde les Chevaux, les Bœufs, les Anes, les Cochons domestiques, les Chats domestiques qu'on vendoit si cher pendant tout le commencement du seizième siécle, qu'un matelot Hol-

---

l'on donneroit un jour dans l'Agromanie ou dans un excès, un raffinement entiérement opposé à l'esprit de l'Agriculture. Quoi de plus sensé que ces paroles de Pline que je ne puis m'abstenir de citer ; *Imò herculè ! Judico modum rerum omnium utilissimum. Benè colere necessarium est, optimè damnosum.* Je supplie ceux qui écrivent sur l'Agriculture, de peser ces paroles. *Lib. XVIII. C. VI.*

landois fit une fortune singuliere en Amérique en y vendant des Chats : on y a encore été porter des Chevres, des Brebis, plusieurs races de Chiens, des Poules, des Pigeons, du Ris, du Seigle, du Froment, la Vigne cultivée, les Grenadiers, les Cannes à sucre, les Caffiers, les Melons, les Citronniers, les Orangers, les Pommiers, les Poiriers, les Oliviers, les Noyers, les Amandiers, les Pruniers, les Mûriers, les Cerisiers, les Abricotiers, les Pêchers. Enfin ce malheureux pays manquoit de tant de choses, & on y a porté tant de choses qu'on pourroit en faire un catalogue presqu'aussi grand que celui d'un cabinet d'Histoire Naturelle.

Je conviens très-volontiers, qu'on eût pu faire tous ces présents à l'Amérique sans massacrer un seul de ses stupides habitants; mais les infames excès de quelques voleurs Espagnols, doivent-ils réellement être imputés à tous les Européans, comme le critique l'a fait ? Doivent-ils sur-tout être imputés aux peuples d'Allemagne, qui n'ont jamais été conquérir un pouce de terre en Amérique ? Voilà ce que j'ose bien nier au critique. La plus saine partie de la nation Espagnole n'a jamais approuvé les actions de Pizarre, ni même le livre de Sepulveda, car on voit par l'apologie qu'il publia, combien ce livre avoit révolté les esprits. On trouve fort mauvais, que Charles-Quint ne voulût pas seulement donner audience à Fernand Cortez; mais il étoit plus facile de jouir des conquêtes de ce meurtrier que de le bien recevoir. Quant à Vasco Nunnez, qui étoit aussi méchant que Cortez & Pizarre ensemble, il fallut absolument que la Cour d'Espagne envoyât un ordre en Amérique pour le faire pendre : c'étoit l'unique moyen de faire cesser les déprédations inouies de ce brigand. Il faut convenir encore, que les historiens Espagnols n'ont pas tous tâché de pallier les crimes de leurs prétendus conquérants : on voit que Zarate rapporte avec beaucoup

d'ingénuité la confession publique que fit Pizarre avant que de mourir : *il avoua d'avoir fait très-injustement, & sans aucune raison, étrangler l'Empereur Atabaliba, & d'avoir couché avec la femme de ce prince après sa mort & encore durant sa vie.* Le Moine de la Vallé Viridi lui donna la plus belle absolution qu'on puisse donner à un pénitent.

C'est avec bien du plaisir que je finis ce chapitre, dans lequel il me paroît, que j'ai démontré l'existence du Soleil à ces Sauvages du Pont-Euxin, qui soutiennent qu'il n'y a pas de Soleil.





CHAPITRE XLII.

Inadvertance du Critique.

IL me paroît, que Dom Pernety est tombé dans une espece d'inadvertance, lorsqu'il a inséré dans sa dissertation le passage suivant, qu'il eût pu omettre sans affoiblir en rien les arguments & les raisons dont il se sert.

Voici ses termes, pag. 111.

Lorsque j'entre dans les tabagies Angloises, Hollandoises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois, ou Suédois, il me semble être transporté dans un carbet de Caraïbes, ou de Sauvages au Canada.

D'abord il n'est pas humainement croyable qu'il soit entré dans tous ces endroits dont il parle; & quand il y seroit entré mille fois, il ne s'ensuivroit pas, que six nations très-respectables, les Anglois, les Hollandois, les Allemands, les Flamands, les Danois & les Suédois, ressemblent aux Sauvages du Canada & aux Caraïbes: cette comparaison est si basse & si outrée, que je ne sais comment on a pu y penser: car on ne sauroit dire, qu'elle est adressée à la populace; puisque ceux qui connoissent l'Angleterre & la Hollande, savent que les premiers seigneurs & les négociants les plus distingués y fréquentent ces endroits, qu'on compare ici à des carbets de Caraïbes où l'on rôtit des prisonniers, & où dans une joie brutale on mange les membres de ses semblables.

Le critique, en comprenant dans son énumération presque toute l'Europe, a eu grand soin de ne pas parler des François, ce qui feroit soup-

çonner qu'il est lui-même François : quand on l'entend faire l'apologie des Bénédictins, alors on s'apperçoit qu'il est lui-même Bénédictin. Je ne disconviens pas qu'il ne soit louable d'aimer l'ordre monastique où on est entré pour faire son salut, & d'aimer encore la nation où on est né; mais il ne faut pas pour cela vouloir insulter les autres nations, parce qu'elles n'ont point chez elles des couvents de Bénédictins.

Voici maintenant d'autres traits que le critique a tâché de lancer contre les Allemands. Il assure, pag. 114, que Comus n'oseroit venir faire des tours de passe-passe *chez les peuples de l'Allemagne savante*, de peur d'être brûlé vif comme sorcier, & il disoit cela en Allemagne. Moi, qui ai vu l'escamoteur Comus & M. le Pelletier son associé, j'ose bien répondre d'eux, ils pourront, quand ils voudront, venir dans l'Allemagne savante; & il ne leur sera fait aucun mal.

Le critique s'étant ressouvenu, qu'il n'avoit pas médit des Suisses, revient sur eux avec l'*aventure des Marionnettes de Brioché*, qui, par parenthese, pourroit bien être un conte inventé à plaisir; mais pour quelqu'un qui veut médire, tous les contes vrais ou faux sont bons.

Il ne s'agit pas ici de défendre les autels de tant de nations; mais il s'agit d'apprendre au critique ce qu'il n'a pas su, ou ce qu'il n'auroit pas dû oublier.

Les premiers Imprimeurs Allemands, qui allerent porter des livres imprimés à Paris, faillirent à être brûlés vifs par arrêt du Parlement, comme sorciers manifestes, & surpris en sortilege; mais ces Allemands, plus malins que leurs Juges, se sauverent si promptement qu'on ne put les attraper : on saisit leurs éditions, qui ne leur ont jamais été restituées dans l'état où on les leur avoit enlevées contre le droit des gens.

Il conste par les registres des Parlements de France, que les François ont eux seuls brûlé autant de

sorciers que tous les peuples de l'Europe ensemble. J'ouvre la premiere Histoire de France, qui me tombe sous la main, & j'y trouve, qu'en 1572, il y avoit à Paris seul, trente mille sorciers reconnus pour tels, & déférés comme tels à la justice par leur chef mis à la torture. Les annales de tous les peuples de l'Europe ne contiennent pas autant d'absurdités qu'il y en a dans la seule *histoire de la possession des religieuses de Loudun*, qui se termina par l'assassinat de Grandier. Les Convulsionnaires, les Jansénistes, les Molinistes, les Fanatiques des Cevenes valent bien les Wampires de Hongrie. Au reste, il faut oublier tout cela ; les François & les autres peuples de l'Europe n'en sont pas moins respectables. On ne reproche pas à un homme qu'il a eu la fievre chaude ou le mal caduc : on ne doit pas reprocher à une nation policée la barbarie de ses ancêtres.

Ainsi tous les contes au sujet de Comus, rapportés par Dom Pernety, ne prouvent rien du tout, ni contre l'Auteur des *Recherche Philosophiques*, ni contre son livre. Dom Pernety, dis-je, parle dans trois endroits différents de sa dissertation, des *tabagies* & des *auberges* de l'Europe (*) ; & cela pour réfuter un ouvrage écrit sur l'Histoire Naturelle de l'homme. J'avoue, que cette maniere de critiquer n'est pas commune, & que l'Auteur ne s'y étoit assurément pas attendu.

Quand on se déclare, pour ainsi dire, ennemi d'un livre, & qu'on attaque ce livre depuis la premiere page jusqu'à la derniere, en noircissant sans cesse l'Auteur, alors il est bien difficile de montrer un bon caractere; mais il faut alors absolument montrer un bon esprit, & ne pas tellement compter sur la malignité des hommes, que sous

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, aux pag. 89, 111, 121.

sous prétexte qu'on fait une critique ou une satyre, on se permet de dire des choses triviales, aussi inutiles à ceux qui les lisent qu'à ceux qui ne les lisent point.

Est-il donc bien intéressant de savoir que les pélerins Turcs portent des habits de plusieurs pieces, que les valets Chinois mangent les restes de leurs maîtres ; que les femmes de Chio portent des jupes fort courtes, que David a été obligé de tuer cent Philistins, que le Gouverneur de Montevideo, avoit fait planter des Orangers dans une prairie, & que c'est *par une fourberie & une hypocrisie véritable que les Dames mettent du rouge* (*)? Il me paroît que le critique sans affoiblir les arguments dont il se sert, auroit pu passer sur de tels détails, qui n'ont absolument aucun rapport avec les matieres contenues dans les *Recherches Philosophiques*. Et cependant il faut bien qu'il y ait un certain rapport entre ce que dit un critique & entre ce que l'Auteur a dit ; sans quoi le lecteur ne

(*) Pag. 107. Nous ne sommes plus dans le siecle du prédicateur Menot, qui déclamoit en chaire contre les femmes qui mettoient du rouge. Ces déclamations, dis-je, sont un reste de barbarie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans notre façon de penser.

Je ne sai comment Dom Pernety a pu assurer, p. 107, *que le femmes d'Europe réussissent si mal à s'habiller, que, si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.*

A-t-il donc examiné de près la moitié des femmes de l'Europe ? Personne n'a jamais pensé à dire de telles choses où il n'y a aucune ombre de vérité. Etoit-il mieux instruit lorsqu'il assure que les Dames de la premiere distinction ont la mauvaise coutume de voler le dessert ; & cependant il dit cela ; pag. 91.

Il est pardonnable à un Religieux de ne pas mieux connoître les mœurs des femmes d'Europe ; mais alors il ne falloit en rien dire & ne pas lancer contre elles des traits de satyre si peu ingénieux. D'ailleurs une Dissertation sur l'Amérique, n'est pas un ouvrage où l'on doit insérer de tels détails.

conçoit pas même de quoi il eſt queſtion ; on lui parle de choſes ſi différentes, qu'il lui eſt impoſſible de débrouiller un tel cahos.

Je ne dis pas, qu'un critique doive tellement s'acharner contre un Auteur, qu'il ne le quitte pas d'un inſtant : il lui eſt ſans doute libre de faire des digreſſions plus ou moins longues, plus ou moins ennuyeuſes, mais il me ſemble que ces digreſſions mêmes doivent toujours avoir un rapport quelconque ; non pas au ſujet que les critiques traitent, car ils ne traitent aucun ſujet ; mais à celui que l'Auteur a traité.

L'art de la critique ne me paroît guere plus avancé que du temps d'Homere ; c'eſt réellement une routine qu'on ne perfectionne pas, & dont on ſe ſert toujours : cette routine eſt tellement connue qu'on ſait d'avance comment un critique s'y prendra pour décrier tel livre, pour noircir tel Auteur : c'eſt ici l'hiſtoire du hériſſon, qui n'a qu'une ruſe, mais elle eſt bonne, puiſqu'elle conſiſte à piquer. Il eſt bien triſte pour les lettres qu'un art, qu'on pourroit réduire en regles, ne ſoit juſqu'à préſent qu'une calomnie miſe en ſyſtême. On s'étonne de ce que l'on oublie ſitôt tant de critiques faites contre tant de livres : j'en ſais bien la raiſon, c'eſt qu'elles ne ſont pas inſtructives ; car ſi elles étoient inſtructives on s'en ſouviendroit long-temps. Mais, malgré tout cela, les critiques écriront toujours, & on leur répondra toujours, car on ne fait pas des critiques contre des Auteurs qui ne ſont pas en état de répondre ; on les laiſſe, pour ainſi dire enſévelis ſous leurs propres abſurdités. Et cet Auteur, qui alla à la Sorbonne ſolliciter une condamnation contre ſon propre ouvrage, n'étoit pas abſolument fou.

CHAPITRE XLIII.

Observation sur quelques usages des peuples policés, & des peuples sauvages.

J'Ai dit que le critique auroit pu s'abstenir d'entrer dans des détails si peu intéressants sur quelques usages des nations de notre continent : il auroit sans doute pu s'abstenir de parler des *fleurs & des aigrettes que les femmes d'Europe portent dans leurs cheveux* [*]; mais ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est qu'il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait comme les Tirolois qui ont le goître, & qui se mocquent, dit-il, de ceux qui ne l'ont pas. Si le critique devoit indiquer dans quel endroit de son livre, l'Auteur s'est mocqué de ceux qui ne sont pas naturellement contrefaits, ou de ceux qui sont naturellement contrefaits, il seroit fort embarrassé; car il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philosophiques*.

Dom Pernety a cru qu'il étoit très-aisé de disserter longtems sur les modes & les usages : mais il s'est trompé : cela exige beaucoup plus de recherches qu'il n'en avoit faites, & après bien des recherches il est encore difficile de traiter ces matieres avec précision; hormis qu'on ne se permette d'écrire des choses triviales que les enfants n'ignorent pas.

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 103.

Le critique assure que les Dames en Europe *portent aux oreilles des pandeloques qui leur descendent jusqu'au bas de la machoire*, pag. 105.

Ce mot de *machoire* est bien dur, & la politesse veut qu'en parlant des femmes, on dise *jusqu'au bas des joues*.

D'abord il faut bien distinguer les modes qui affectent le corps, d'avec celles qui n'affectent que la parure & les vêtements : les premieres choquent la raison & le bon sens: toutes les autres sont très-indifférentes, puisqu'on peut les quitter en un instant, & dès qu'on s'en trouve mal; mais quand on a une fois la tête applatie comme les Américains, on ne sauroit plus se la faire arrondir: on est contrefait & on reste contrefait, au point de n'oser se montrer dans un autre pays que dans le sien.

Les Européans n'ont jamais adopté beaucoup d'usages qui affectent le corps, & en prenant ce mot à la rigueur, on peut dire qu'il n'y a, dans toute l'europe, que la mode de percer les oreilles aux filles, qui soit une violence faite à la Nature: car les corps de jupe font partie de l'habillement : on peut y renoncer, & on n'en est point éstropié.

La pratique de se faire la barbe, ou de la laisser croître, est encore très-indifférente; quoique, dans l'onziéme siecle, il en résulte une guerre qui coûta la vie à trois millions de François. Maisce furent l'amour, la religion & l'intérêt, qui se servirent de ce prétexte; s'il leur eût manqué, on en auroit trouvé un autre; & ce siecle étoit si barbare qu'on s'y entredétruisoit souvent sans prétexte.

Il est encore indifférent de se teindre les cheveux, ou de les poudrer, pourvu qu'on n'y employe point de farine. On assure que les Polonois, pour cacher la *plica* à laquelle ils sont sujets, ont les prémiers imaginé de saupoudrer leur tête de froment moulu: mais comme les navigateurs ont aussi rencontré aux Terres australes des Papous qui se blanchissent les cheveux avec de la craye broyée, il faut bien supposer que cette idée a pu venir à d'autres hommes qu'à ceux qui ont la *plica*; cependant il n'y a pas de doute que cette idée n'ait eté suggérée par un besoin.

Il n'en est pas ainsi des Sauvages de l'Amé-

rique : presque toutes leurs modes sont des cruautés attroces, qui ne tendent qu'à rendre l'espece humaine difforme & monstrueuse. Se percer le cartilage du nez, se faire des ouvertures dans les levres, se faire de profondes incisions dans les joues; s'allonger les oreilles, en couper un morceau de façon qu'on peut passer deux doigts par le trou, se racourcir le cou, se comprimer la tête au point de la rendre plate ou conique, ou sphérique, ou cubique, s'ôter des dents gélasines, se faire enfler les jambes par des ligatures, se découper toute la peau du corps, s'écraser le nez, se retrancher quelques articles des doigts: tout cela est bien autrement déraisonnable que de porter aujourd'hui de petits chapeaux, & demain de grands, ou même que d'avoir de gros ventres postiches, & de gros culs postiches, comme les hommes & les femmes en avoient en France sous le régne de François II. (*) Ce n'étoit encore là qu'un vain accessoire surajouté à la figure humaine, & qui n'influoit pas sur la constitution : c'étoit un vain accessoire dont on pouvoit se dépouiller avec plus de facilité qu'on ne se l'ajustoit.

Il est singulier que les Sauvages de l'Amérique, qui vivent dans d'obscures forêts où ils se bâtissent à peine des cabanes, soient tellement entêtés de leur beauté, que pour paroître bien faits, ils s'estropient, & font essuyer à leur enfants des supplices qu'on n'imagineroit pas ailleurs pour châtier des criminels; & tout cela afin que ces enfants ayent la tête plate, & afin que cette tête plate ressemble à la pleine lune qui est ronde. Ces idées sont celles de tous les Sauvages du Monde; il seroit difficile de rencontrer parmi eux un homme tel que la Nature l'a formé; ou il lui manquera un testicule, ou un doigt, ou quelques

(*) Voyez les *Essais historiques sur Paris, part. 4, p. 21.*

dents, ou il sera cicatrisé, ou il aura dans la peau des marques ineffaçables qu'on y aura gravées par artifice. La raison de ceci est, que presque tous ces Sauvages vont nuds : ainsi leurs modes, qui ne sauroient affecter les vêtements, affectent le corps même ; aussi est-ce chez les peuples nuds que les modes sont les plus barbares.

Il subsiste sans doute en Asie & en Afrique quelques usages aussi révoltants que le sont ceux des Américains ; mais il seroit difficile de trouver en Asie & en Afrique la réunion de toutes les modes Américaines, dont la plûpart ne renferment aucun avantage sensible, ce sont des absurdités sans effet, & dont la cause est dans un renversement complet des notions communes ; car il est contre les notions communes de se faire racourcir le cou, puisqu'il est impossible qu'il en résulte quelqu'utilité, ni pour ceux qui endurent cette opération périlleuse, ni pour ceux qui ne l'endurent pas. Il n'en est pas ainsi à la Chine où l'on écrase les pieds aux filles de distinction : les Chinois ont en cela des raisons qui sont très-mauvaises pour nous ; mais qui malheureusement ne sont pas mauvaises pour eux. Ce peuple a adopté un usage cruel, parce qu'il lui manque une loi injuste : si ses législateurs avoient, par une sanction expresse, ordonné la clôture des femmes, on n'y auroit jamais pensé à écraser les pieds aux filles ; de sorte qu'il eût été expédient pour ce peuple-là d'avoir une loi injuste.

On trouve aussi à la Chine beaucoup d'hommes conocephales, sans qu'on sache jusqu'à présent s'ils tiennent ce défaut de l'art ou de la nature ; mais s'ils le tiennent de l'art, cela prouve que les Européans ont surpassé le peuple le plus sage de l'Asie, en adoptant moins de ces modes, qui affectent le corps. La coutume de percer les oreilles aux filles n'est pas même de notre invention : elle nous vient des Romains (*), qui l'a-

(*) On peut voir là-dessus les médailles des Impératrices Romaines du bas Empire, en commençant par celles de Flavie-Helene.

voient prise des Africains & des Maures chez qui on la pratiquoit pour des raisons de santé. Il n'y a aucun sens à dire, comme le critique le dit, que la perforation des oreilles se fait dans l'idée de les agrandir en y suspendant des bijoux : c'est pour y suspendre des bijoux qu'on les perce, & c'est pour prouver qu'on a des bijoux qu'on les y suspend. Au reste, il paroît qu'on n'a pas fait attention parmi nous qu'il seroit aisé de porter des oreillettes, sans se faire une ouverture dans l'extrémité du lobe, ce qui ne laisse pas que d'entraîner quelquefois des accidents.

Rien n'est plus commun que de voir les Historiens se tromper, lorsqu'ils veulent découvrir l'origine des usages qu'ils décrivent, & pour convaincre le critique, qu'il est bien plus difficile qu'il ne se l'est imaginé, de traiter ces matieres avec précision, je ne citerai que l'exemple de Mr. le Beau, qui, en parlant des Huns, dans son *Histoire du bas Empire* (*), assure qu'ils écrasoient le nez à leurs enfants, *afin que le casque pût s'appliquer plus juste à leur visage* : je ne disconviens pas qu'il n'ait tiré ces détails de quelques Auteurs anciens; mais ces Auteurs anciens étoient certainement mal instruits des mœurs & de la constitution des Tartares, qui sont tous naturellement camus. D'ailleurs, pour peu qu'on connoisse la figure de leurs casques, fait d'une petite calotte avec un ourlet (**), on conçoit qu'il eût été inutile d'écraser le nez à quelqu'un pour lui faire tenir cette calotte sur le sommet de la tête : il eût été plus inutile encore d'écraser le nez aux femmes qui n'étoient pas armées chez les Huns, comme elles ne sont pas encore aujourd'hui armées chez aucune horde de Tartares, & elles ont néanmoins le même défaut que les hommes; parce qu'elles le tiennent de la nature & non de l'art.

(*) T. IV. L. 19. P. 378.

(**) Voyez la description des casques Tartares, dans le voyage du P. Gerbillon, pag. 327.

Mr. le Beau se trompe encore, lorsqu'il ajoute que les Huns se faisoient des taillades dans le visage, afin d'empêcher leur barbe de croître. Ces cicatrices qu'on leur voyoit aux joues & au menton, n'étoient ni des scarifications, ni des balafres : mais des brûlures pour prévenir les écrouelles & les humeurs froides : ils ne se brûloient pas seulement de la sorte au visage; mais dans différents endroits du corps : aussi seroit-il difficile, dit Hippocrate, de rencontrer un Scythe qui ne se fût appliqué le feu aux bras, aux articles des doigts, aux épaules, à la poitrine, aux reins, aux hanches (*). Ce peuple-là ne connoissoit & ne connoît encore aujourd'hui contre ses maux d'autre remede que l'application du feu, qui est un grand remede chez les Asiatiques; ils ont des coliques & des dyssenteries qu'on ne sauroit guérir que par le fer ardent.

Il y a, à la vérité, des pays où on écrase le nez aux enfants; mais on ne peut en alléguer d'autre raison que le caprice & les fausses idées qu'on s'y est formées de la beauté corporelle. C'est une bien grande impertinence que celle qu'on lit dans un voyageur, qui soutient que les Négressimes contractent cette difformité en tettant leurs meres, dont le sein est si dur, dit-il, que les enfants en deviennent camus. Quand on le feroit exprès, il ne seroit pas possible d'imaginer une absurdité comparable à celle-là.

Le critique se trompe à-peu-près dans le même sens, lorsqu'il assure qu'il y a des peuples qui regardent les grands ongles comme une beauté. Dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique on se laisse croître un ongle à chaque main, non pas pour prouver qu'on est beau, mais pour prouver qu'on est noble ou lettré; pusqu'avec deux grands ongles aux mains on ne peut exercer aucun art mécanique. Il ne faut donc pas confondre ce qui est une preuve de noblesse avec ce qui pourroit être une preuve de beauté.

---

[*] *De aëre, aquis, locis.*

Ce n'est pas mon idée d'entrer ici dans une discussion suivie de tant de coûtumes dont on a ridiculement expliqué l'origine ou la cause : je me contenterai de faire encore observer qu'après avoir confondu les modes qui affectent la parure avec celles qui affectent le corps, le critique n'a pas même distingué un défaut naturel, tel que le goître des Tirolois, d'avec ces défauts artificiels qu'on imprime aux enfants Américains. C'est une pure imagination de sa part de croire que les goîtreux se mocquent de ceux qui ne le sont point : ils connoissent trop bien pour cela la source de leur mal, dont ils savent se consoler en usant d'une certaine déférence à l'égard de ceux en qui ce mal est parvenu à son comble, & c'est le bon naturel qui leur inspire ce sentiment de commisération envers des malades incurables. Je sai bien que Belon & quelques autres Auteurs ont prétendu qu'en employant un certain régime, il seroit possible, sinon de guérir le goître au moins de le prévenir dans les enfants; mais cela n'est pas même vraisemblable, & un peuple qui est une fois sujet à cette extumescence, ne peut s'en défaire qu'en quittant sa patrie. Les seize mille Saltzbourgeois qui, en 1732, abandonnerent leurs montagnes, pour s'aller fixer dans la Prusse, étoient la plûpart goîtreux, & je doute que leurs descendants le soient encore aujoud'hui. Dès la premiere année, quatre mille d'entr'eux moururent [*], comme cela arrive aux montagnards qui s'établissent subitement dans les plaines: d'ailleurs un peuple qui émigre, ne sauroit éviter les maux attachés aux émigrations, aux regrets d'avoir quitté sa terre natale, & aux soucis enfin qu'il retrouve dans une terre étrangere.

Le critique, après avoir disserté si superficiellement sur les usages nationaux, parle aussi des gouts nationaux, & il assure entr'autres choses

---

[*] Voyez l'article de la Prusse dans la Géographie de Hubner.

qu'en Europe les hommes aiment à la fureur les femmes qui ont un nez retroussé, & que les femmes aiment à la folie les hommes qui ont un nez aquilin (*), Il a pris cela dans les Contes de Marmontel, ou dans quelqu'ancien Traité de Physiognomonie, de la force de celui de Jean-Baptiste Porta, qui étoit assez peu Philosophe pour s'appliquer à la prétendue science des Phisionomistes, qui est la sœur de l'Astronomie Judiciaire. Quoiqu'il en soit, ce n'est ni dans des contes ni dans des Traités de Jean-Baptiste Porta, qu'on peut apprendre à connoître le goût des peuples de l'Europe : il ne faut pas tirer de quelques cas particuliers des inductions générales, ni vouloir connoître les regles de la chose du monde la plus variable. Les hommes qui ont le nez aquilin, & les femmes, qui l'ont retroussé, sont comme tous les autres individus de leur espece, tantôt heureux, tantôt malheureux dans leurs amours, suivant les circonstances, qui ne dépendent assurément pas de la forme de leur nez, quoiqu'en dise le critique, qui auroit pu attaquer les *Recherches Philosophiques* d'une maniere plus instructive, sans s'appesantir à chaque instant sur des détails minutieux que personne n'iroit chercher, & que personne ne soupçonneroit même dans une Dissertation sur l'Amérique, où l'on pouvoit dire tant & tant de choses sans parler des nez aquilins.



CHAPITRE XLIV.

Conclusion.

SI le critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques*, eût été plus au fait des matieres qu'il a voulu traiter, s'il eût mieux approfondi les choses, on auroit pu lui répondre en neuf ou dix

[*] *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 106.

chapitres ; mais il a fallu en faire plus de quarante, tantôt pour prouver, qu'il n'a pas compris l'Auteur, tantôt pour démontrer, qu'il a changé l'état de la question en ne prenant pas l'Amérique pour ce qu'elle étoit il y a deux cents cinquante ans. Cependant il étoit bien facile de rester dans les bornes de la question, & de comprendre l'Auteur qui n'a pas écrit en Grec.

Si on examine bien toutes les imputations du critique, qui sont peut-être au nombre de plus de mille, on n'en trouve aucune qui soit fondée, & qui ait été faite avec connaissance de cause. Premiérement il accuse l'Auteur d'*avoir décrié tout le nouveau Monde, & de l'avoir décrié sans y avoir voyagé.* C'est comme si on faisoit un crime à M. Rollin d'avoir décrit la bataille de Cannes, & de ne s'être pas trouvé à la bataille de Cannes, ni au souper d'Hannibal. Supposons pour un instant, que l'Auteur eût voyagé au nouveau Monde, alors le critique lui eût dit tout de même : *mais vous ne viviez pas du temps de Christophe Colomb : vous n'étiez pas présent à l'excommunication qui fut lancée contre lui, dans l'isle de S. Domingue, par le Moine Buellio : vous n'avez pas assisté au procès entre Améric ou Albéric Vespuce & Ojeda ; vous n'avez pas connu personnellement le héros Fernand Cortez, ni le généreux Ovando, ni le brave Pizarre, ni le Capitan Vasco Nunnez. Et vous avez parlé de tous ces personnages-là ? En vérité cela est impardonnable.*

Il résulte de tout ceci, comme on voit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui vit dans le dix-huitieme siécle, ne vivoit pas dans le quinzieme siecle, ni pas encore dans le seizieme. Ainsi son crime est le même que celui de M. Rollin, qui ne s'est pas trouvé à la bataille de Cannes.

L'Auteur, ayant sans cesse parlé de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, ne s'attendoit vraiment pas que Dom Pernety viendroit lui opposer le journal du P. Feuillée ou celui de Frézier.

qui voyageoit en 1711 : cependant il l'accuse d'*avoir toujours parlé contre la vérité* ; parce qu'il n'a pas dit ce que le P. Feuillée a dit. C'est comme si on faisoit un grand crime à un historien d'avoir parlé de Philippe de Macédoine, & de n'avoir pas consulté le Dictionnaire de Moreri.

Je crois avoir assez insisté sur les inclinations, les habitudes & les mœurs des Sauvages de l'Amérique, pour avoir mis le lecteur à portée de juger si ces barbares sont des *Philosophes*, comme Dom Pernety le soutient depuis la premiere page de sa Dissertation jusqu'à la derniere.

Quand même il ne seroit pas ici du tout question des Américains en particulier, je dirois toujours, qu'on ne peut assurer, sans choquer les notions communes, que la vie sauvage est préférable à la vie sociale.

La perfectibilité est le plus grand présent que la Nature ait fait à l'homme, qui a reçu cette faculté pour qu'il la cultivât, & non pour qu'il ne la cultivât point. Dans la vie sauvage on ne se sert que de l'instinct animal, qui nous est commun avec les bêtes, & non de la perfectibilité, qui nous met au-dessus de toutes les bêtes : l'intention de la Nature a donc été que l'homme vécût dans l'état civil ; car si son intention eût été qu'il vécût dans l'état sauvage, elle ne lui auroit donné que le seul instinct animal, qui, en ce cas, eût suffi pour le guider, comme il suffit aux autres animaux. Cet argument me paroît sans replique.

Or, si après cela on veut savoir à quels hommes compete le titre de *Philosophe*, on sent qu'il appartient à ceux qui ont le plus étendu leur perfectibilité. Ainsi il est absurde de dire, que des Sauvages, qui n'ont jamais cultivé cette faculté, sont aussi des *Philosophes*. Ce n'est pas seulement abuser des termes ; mais c'est confondre les idées au point que leur confusion n'est plus qu'un délire.

L'instinct animal enseigne au Sauvage à se construire une cabane, à coucher avec sa femelle

le, à élever ses enfants, à parler, à vivre de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, suivant les productions naturelles du pays, à se défendre contre ses ennemis, ou à les attaquer. Or, y a-t-il, dans toutes ces actions, une seule qui distingue réellement ce Sauvage d'avec les bêtes? Elles se bâtissent des nids, s'accouplent, élevent leurs petits, ont leur langage, vivent de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, s'attaquent ou se défendent suivant le besoin. On voit bien, que ce ne sont-là que des opérations de l'instinct, & qu'il n'y a aucune trace de la perfectibilité dans la conduite de ce Sauvage, & cependant il a reçu cette faculté tandis que les bêtes ne l'ont pas reçue: on peut donc lui imputer de n'avoir pas rempli les vues de la Nature, qui ne lui a pas fait en vain un don si précieux.

Mais, dit Dom Pernety, *si nous n'admirons pas les Iroquois & les Caraïbes, nous avons donc été de grands stupides de tant admirer le Philosophe Bias* (*). En vérité, j'ai beaucoup de peine à concevoir que quelqu'un ait pu penser seulement à dire de telles choses.

Si Bias n'avoit pas appris à lire & à écrire, s'il ne s'étoit pas servi de sa perfectibilité naturelle, s'il n'avoit pas cultivé les sciences pendant toute sa vie, & avec une opiniâtreté singuliere, nous ne l'admirerions non plus, que nous n'admirons les Iroquois & les Caraïbes. Ainsi les raisons, qui font que nous admirons tant Bias, & en général tous les Philosophes anciens & modernes, sont précisément les raisons qui nous empêchent d'admirer les Iroquois & tous ceux, qui comme eux se guident par l'instinct, & oublient la perfectibilité.

Je viens de détailler en peu de mots les actions animales, produites par la seule force ou la seule impulsion de l'instinct; or, qu'on les examine toutes, & on trouvera qu'elles excluent le tra-

---

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 74.

vail indirect, & ne renferment qu'un travail direct, & qui ne concerne immédiatement que la nourriture & la construction du nid où on éleve les petits; & cela est si peu un vrai travail, qu'on peut dire, que l'homme sauvage & les bêtes ne travaillent pas: & voilà la preuve évidente, que l'homme sauvage ne pense pas à étendre sa perfectibilité qu'on ne peut absolument étendre que par un travail indirect, c'est-à-dire, par l'étude, le plus dur, le plus pénible des travaux.

S'il n'y avoit que des Sauvages sur notre Globe, ce seroit le plus horrible séjour qu'on pourroit imaginer dans l'Univers entier; le travail manquant absolument à la terre, elle deviendroit un grand marais par le débordement continuel des fleuves & des rivieres, les lieux élevés se couvriroient de bois, & le gibier prendroit le dessus sur l'espece humaine, comme cela étoit précisément arrivé dans le Nord de l'Amérique, où l'on comptoit plus de cent Castors sur un seul individu à face d'homme. Sur ce Globe inculte & désolé des barbares ne feroient que s'entredétruire; & leurs guerres augmenteroient à mesure que leur paresse augmenteroit; plus ils seroient paresseux, & moins la terre produiroit, moins la terre produiroit, & plus il se battroient pour se disputer la subsistance toujours nécessaire, & toujours plus difficile à trouver. Si les animaux carnassiers prenoient le dessus, si les Serpents prenoient le dessus, alors l'espece humaine périroit totalement; car elle ne seroit jamais en état de reprendre sur les animaux carnassiers & les Serpents, la supériorité qu'elle auroit une fois perdue. La Nature a donc donné à l'homme la perfectibilité pour prévenir les horribles désastres dont je viens de parler, & qui seroient infaillibles si notre Globe n'étoit habité que par des Sauvages; mais un seul peuple policé peut prévenir tous ces maux; car un peuple policé s'étend, fait des établissements, envoye des colonies, & bâtit des villes: les Sauvages au contraire n'envoyent pas des colonies;

parce qu'ils sont eux-mêmes une espece de colonie errante, qui ne se fixe nulle part, & qui se bat sans cesse contre d'autres vagabonds.

On a vu cet état de guerre où vivoient les Américains du nord au temps de la découverte : ce n'étoit pas un état de guerre où on pouvoit s'attendre à la paix : il falloit ou fuir, ou mourir, ou vaincre ; car il s'agit de la subsistance : il falloit se battre par la même nécessité qu'il falloit manger, & ces barbares ont toujours été si attroces dans leur vengeance, si furieux dans leur colere, qu'ils n'ont jamais scu ce que c'étoit que pardonner.

J'ai lu les déclamations véritablement indécentes de Mr. Serran-de-la-Tour contre les Anglois, qui, pendant la derniere guerre, avoient mis à prix la tête de tous les Sauvages, qui tenoient le parti de la France : il est surprenant que cet écrivain n'ait pas compris, que, s'il avoit eu une plantation en Amérique, il en eût fait tout autant ; car les Quakers de la Pensilvanie, qui ne se sont pas mêlés de la guerre, les Quakers, dis-je, qu'on n'a pu ni par promesses, ni par menaces obliger à prendre les armes, ont dû malgré eux mettre à prix la tête des Sauvages. (*) Il est bien certain, que les hommes, qui font la guerre comme ces Sauvager la font, ne peuvent se plaindre de ce qu'on les traite comme des incendiaires. Ils ne se présentent jamais en rase campagne pour qu'on leur puisse livrer bataille, & vuider un

[*] Dès le 28 Juin 1755, les Anglois mirent la tête de chaque Sauvage à 200 l. de France : puis à 300 l. outre 350 qu'on payoit à celui qui faisoit sur eux un prisonnier. Ce ne fut qu'en 1757, que les Quakers imiterent cette conduite, & ils commencerent par la tête d'un Sachem Dellavvare. On conçoit que les Sauvages étant en petit nombre, & toujours cachés dans les bois, on ne peut les défaire qu'un à un. S'ils étoient en grand nombre, & s'ils se battoient en rase campagne, on se garderoit bien de mettre leur tête à prix ; mais la principale difficulté est de les trouver.

grand démêlé: ils se cachent & se cachent tellement qu'on ne sait pas où ils sont, cependant ils parviennent pendant la nuit au nombre de trente à quarante jusqu'aux plantations & y mettent le feu avec des mêches d'agaric, comme je l'ai dit dans le chapitre où j'ai traité cette matiere plus au long. On conçoit que, quand on a à faire avec des ennemis, qui n'ont pas le courage de se battre, & qui ont néanmoins le secret de commettre de si horribles dégâts, il faut bien changer à leur égard les loix ordinaires de la guerre; & d'ailleurs, quand on est en guerre avec eux, il est indifférent de les défaire après avoir mis leur tête à prix, ou sans la mettre à prix; puisqu'on sait bien que de leur côté ils ne font jamais quartier à personne; ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfans à la mammelle, ni même aux bêtes; & ils seroient bien fâchés, lorsqu'ils brûlent une habitation, de laisser en vie un bœuf ou un cheval échappé à l'incendie de l'étable: aussi les plus grands excès de férocité qu'on puisse lire dans l'histoire d'un peuple barbare, sont ceux que commirent les Sauvages Dellawares contre les Quakers de Pensilvanie, qui dirent enfin: nous avons à faire à des loups & à des incendiaires; nos loix nous défendent de nous battre; mais elle nous permettent de tuer des loups & de punir les incendiaires suivant le code civil, & non suivant le code mi itaire.

Comme j'ai répondu à toutes les objections du critique, & mis tous ses pa adoxes dans leur jour, je me crois dispensé de devoir répondre aux injures par lesquelles il termine sa Dissertation, pages 115 & 116. Il en résulte que le critique sait dire des injures, & qu'on sait les lui pardonner.

Je finis ici cet écrit, & suis très-charmé de le finir.

Nec lusisse pudet; sed non incidere ludum.

Ce 26 Mars 1770.

FIN.





